Thierry GAUDIN

polytechnicien et ingénieur des Mines, expert auprès de l'OCDE
des Nations unies et de la Commission européenne.
Président de l'association Prospective 2100.

(1998)

Préliminaires à une prospective des religions

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

à partir de l'article de :

Thierry Gaudin

Préliminaires à une prospective des religions. La Tour d'Aigues,
France : Éditions de l'Aube, 1998, 226 pp. Collection : Société, Mon-
des en cours.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 24 octobre 2007 de diffuser ce
livre.]

Courriel : gaudin@2100.org

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 18 décembre 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, pro-
vince de Québec.

Thierry Gaudin

Préliminaires à une prospective
des religions.

Préliminaires à une prospective des religions. La Tour d'Aigues, France : Éditions de l'Aube, 1998, 226 pp. Collection : Société, Mondes en cours.

Table des matières

Quatrième de couverture

Introductions

Un cas franco-japonais

Les scénarios de Berne

La divination, introduction aux techniques cognitives

Expériences prophétiques

Opportunisme : religions et techniques

Le paradigme cognitif

Du chasseur à l'agriculteur

Le fonds commun chamanique

Les débuts de la Techno-Nature

Religion et pouvoir : vers le « désenchantement »

Le tournant zoroastrien

L'innovation religieuse

Les Dieux des marginaux

De l'agriculture à la science

Les siècles de l'Esprit

Le lent mûrissement

La transformation médiévale

Raison et écriture

Le tournant de l'âge classique

Encyclopédie et Révolution industrielle

Vers le troisième millénaire

Nouvelle écriture, nouvelle religion ?

La mémoire des instants d'éternité

Libération de la communication

Le temps et la vie

« Tenir » un discours

Double relativité et désarroi

Ni trop, ni trop peu

Séparation des pouvoirs

Les interstices et les gammes

Le doute et la nature

Conclusion

Annexe 1. Un exemple de scénario, le Petit Chaperon rouge, d'après Eric Berne

- Lecture Martienne
- Un cas d'interprétation du scénario

Annexe 2. Une version de la création du monde

Annexe 3. Méditation bourgeoise

Annexe 4. Les passions simultanées, par Moira Chas

Annexe 5. Pouvoir de la reconnaissance

Bibliographie

Du même auteur :

L'Écoute des silences, 10/18, 1978. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Pouvoirs du rêve, CRCT, 1984.

Philosophie de l'innovation : les dieux intérieurs, le temps du germe, Sophon, 1985 et 1987.

Les Métamorphoses du futur, CPE-Economica, 1988.

La Pensée, mode d'emploi (avec Frédéric Worms), Aditech, 1989.

2100, récit du prochain siècle, Payot, 1990.

2100, Odyssée de l'espèce, Payot, 1993. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

L'aménagement du territoire vu de 2100, l'Aube, 1994.

Introduction à l'économie cognitive, l'Aube, 1997.

Préliminaires à une prospective des religions

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

L'évolution des religions est lente. Il faut remonter très loin dans le temps pour en saisir le mouvement. Le passage des chasseurs cueilleurs qui pratiquaient le chamanisme, aux agriculteurs qui ont élaboré les religions que nous connaissons, est sans doute d'une ampleur comparable à la transformation qui se prépare pour le siècle prochain. Nous sommes, en un sens, à la fin de ce "conte absurde, plein de bruit et de fureur", que sont encore les guerres ethnico-religieuses. Mais nous sommes au début de l'histoire de l'espèce en tant que gardienne de la nature et jardinier du monde. Cet essai explore la place des spiritualités dans ce monde nouveau, leurs évidentes nécessités, mais aussi leurs difficiles évolutions. Une question essentielle pour réenchanter l'avenir.

Thierry Gaudin, prospectiviste mondial, a dirigé pendant dix ans le centre de prospective du ministère de la Recherche et animé le plus important travail interdisciplinaire sur l'évolution planétaire au siècle prochain. Il a déjà publié, aux éditions de l'Aube, *L'aménagement du territoire vu de 2001* et *Introduction à l'économie cognitive*.

Préliminaires à une prospective des religions

Introductions

[Retour à la table des matières](#)

La prospective a-t-elle quelque chose à dire au sujet des religions ?

Si l'on admet que celles-ci procèdent de révélations transcendantes, alors elles sont imprévisibles. Comment les faibles mortels pourraient-ils anticiper ce que les Dieux vont dire ? N'est-ce pas aussi attenter au sacré que d'essayer d'en imaginer le changement ?

Rassure-toi, lecteur. L'auteur de ces lignes ne se prend pas pour un prophète, ni pour un blasphémateur. Il constate seulement que les religions évoluent avec le temps, et se dit qu'il est peut-être possible de comprendre pourquoi et peut-être même d'imaginer ¹ comment.

J'ai commencé à m'intéresser aux religions dans les années 70, lorsque je construisais une politique d'innovation. La question que je

¹ On croit souvent que la prospective consiste à prévoir et doit être jugée à ses erreurs ou à ses prémonitions. C'est une conception trop étroite. En vérité, elle consiste à travailler sur la représentation qu'on se fait du futur. Chacun prend ses décisions en fonction d'une vision de l'avenir, le plus souvent instinctive, voire implicite. La prospective est une méthode de travail collective pour aboutir à une représentation plus mûrie, plus fondée. Le présent texte, qui n'est qu'un travail personnel, est donc seulement un commencement, un préliminaire à la prospective des religions.

me posais alors ² était de savoir si les présupposés religieux ont une influence sur la manière d'innover. Bien des indices laissent penser qu'ils en ont une. Reste à savoir laquelle.

Un cas franco-japonais

[Retour à la table des matières](#)

La première fois que j'ai vu la possibilité de le comprendre, c'était à l'occasion d'un voyage au Japon, en 1981, avec un groupe d'industriels venus se renseigner sur le fonctionnement des cercles de qualité dans les petites entreprises.

Cela peut paraître surprenant, car les ateliers ne sont pas des lieux du culte. En outre, le « management » affirme procéder d'une rationalité universelle, la même sur toute la planète.

Or, le constat que je fis est élémentaire dans les réunions de travail, en France, plus quelqu'un est gradé, plus il parle ; au Japon, plus il est gradé, plus il écoute.

Plus généralement, les techniques de gestion inventées par les Japonais (le « *ringi* », les cercles de qualité) mettent l'accent sur la bonne remontée des informations, génératrice de consensus. Alors qu'en France, les dirigeants ont un étrange penchant à déverser sur leurs subordonnés quantité d'instructions ou de conseils dont ils auraient très bien pu se passer.

Évidemment, les individus ne sont pas en permanence dans une posture d'écoute au Japon, ni de prise de parole abusive en France. Mais on sent une *préférence* ³ respective pour ces comportements. Les

² Avec Élisabeth Meichelbeck et Jean-Éric Aubert. Ces recherches nous ont amenés à rédiger un ouvrage sur la création technique, *Pouvoirs du rêve*, Éditions d'organisation, 1983.

³ J'emploie à dessein le terme des logiciels informatiques.

professionnels l'ont admis comme un trait de culture, sans se poser trop de questions.

Je voyais tant d'exemples illustrant cette différence que je me pris à généraliser : pour les Français, la Parole descendrait du sommet vers la base pour structurer l'action. Pour les Japonais, au contraire, l'information remonterait pour construire une conscience collective.

Modèle prophétique

Modèle méditatif

J'avais devant moi deux « statuts de la connaissance ⁴ », dont la connotation religieuse paraissait évidente. En France, un modèle prophétique, où le Verbe, d'inspiration transcendante, descend en cascade et définit la forme des productions humaines. Au Japon, un modèle de

⁴ Cette notion est due à Jean-Éric Aubert. Toute organisation a ses réflexes d'acceptation ou de rejet, ainsi que ses processus de traitement de l'information. C'est cet ensemble que l'on peut regrouper sous le nom de statut de la connaissance. Ce sont en quelque sorte les présupposés implicites qui gouvernent la gestion de la connaissance.

méditation silencieuse, consistant à s'imprégner de la réalité pour atteindre l'Illumination.

Évidemment, ces modèles ne sont pas toujours actifs. Ce sont des « logiciels sociaux » ⁵. Comme dans les logiciels d'ordinateur, certaines fonctions sont activées à certains moments et en sommeil à d'autres. Les éthologues les appellent des « organes comportementaux » signifiant ainsi qu'ils sont, par rapport au psychisme, comme les organes par rapport au corps ⁶.

J'en voyais l'illustration dans de multiples situations. Par exemple, un représentant d'une entreprise française négocie avec un partenaire japonais. Il se trouve en face d'une quantité de personnes aux spécialités différentes, qui posent plusieurs fois la même question pour vérifier qu'elles se sont bien imprégnées des données du problème.

Les discussions durent longtemps, très longtemps, et le Français devient soupçonneux : est-ce qu'on le mène en bateau ? Est-ce qu'on essaie de lui soutirer des informations sans intention de donner suite ? En fait, il sous-estime le temps de maturation nécessaire à ses partenaires, très attentifs à ce que, au-dedans, tous ceux qui auront à mettre en œuvre le nouvel accord aient assimilé et bien évalué ce qu'ils auront à faire.

La contrepartie est que l'exécution japonaise tombe comme un coup de sabre, alors que, côté français, les exécutants, plusieurs mois après, se demandent encore de quoi il s'agit...

Un autre cas : celui de l'invention. Avoir seul une idée originale est, pour un Japonais, une source de profond malaise. Il se sent en dis-

⁵ Ce concept de « logiciel social » a été introduit par Yves Lecerf dans le cadre de ses travaux inspirés de l'ethnométhodologie à l'université de Paris-VII. Il me paraît beaucoup plus pertinent, en ce qui concerne les religions, que les notions classiques de la sociologie (les « faits sociaux » de Durkheim).

⁶ Cette métaphore organique présente le grand avantage de maintenir la problématique dans le champ de la vie. Les organes changent, mais lentement. Certains s'atrophient, d'autres se développent, selon les besoins et l'usage qui en est fait, en constante interaction avec les conditions concrètes de la survie.

sonance avec son environnement. Il s'éloigne du consensus et se perçoit en insécurité, comme en rupture avec sa tribu.

À l'inverse, un Français jubile d'avoir raison tout seul. Il se sent visité par la lumière de l'Esprit, choisi par la foudre bienfaisante du Créateur ⁷ alors que les autres, ses collègues, croupissent encore dans des ténèbres lamentables.

Les performances industrielles japonaises sont en effet plutôt dans la faculté d'assimilation d'inventions déjà développées ailleurs, leur perfectionnement et leur industrialisation, alors que les Français s'excitent sur les nouveautés, mais s'ennuient dès qu'il faut s'organiser pour produire en série.

Donc, aussi bien dans les réunions de travail ordinaires que dans les négociations ou l'apparition des innovations, je voyais - ou plutôt je sentais - le fonctionnement de logiciels différents en France et au Japon, qu'exprimaient, à leur manière métaphorique, les corpus religieux respectifs de ces deux pays.

Lors des différents voyages que je fis, en Inde, en Chine, en Amérique du Sud, aux États-Unis, en Afrique, en Turquie, au Maghreb, j'essayai de comprendre comment les peuples étaient habités par leurs schèmes religieux et comment ceux-ci avaient évolué.

Ayant été formé au respect de la rigueur scientifique, j'avais bien conscience d'avancer vers des interprétations qu'il serait parfois difficile d'étayer par l'expérience, voire seulement de confirmer par des observations suffisamment indiscutables. Puis la fréquentation de la philosophie m'accoutuma à accepter, avec précaution, l'au-delà du démontrable. Dès lors qu'il s'agit, non des choses, mais du regard que

⁷ Allusion au fragment d'Héraclite : « La foudre gouverne toute chose », interprété par Heidegger et Fink de la manière suivante : les choses apparaissent à l'esprit comme le paysage d'une clairière soudain éclairé par la foudre, et l'impression laissée par cette illumination, par la suite, guide l'interprétation et, de ce fait, « gouverne » toute chose.

l'on porte sur elles, alors l'expérience montre que l'on voit d'abord ce qu'on s'attend à voir. « La reconnaissance précède la connaissance ⁸ »

Néanmoins, la gymnastique de l'esprit à laquelle ma formation mathématique m'avait entraîné me permettait quand même de relativiser ces « points de vue ». Le mathématicien, en effet, sait changer de système de référence. Dès qu'il a dépassé le niveau élémentaire, il devient capable d'examiner le même objet au moyen de différents repères et sous différents angles, sans privilégier particulièrement l'un d'entre eux. Il apprend même à enrichir la réalité sensible en faisant appel à des détours imaginaires ⁹.

Depuis cette comparaison des attitudes françaises et japonaises, la question restait constamment présente à mon esprit : peut-on mettre en relation les pratiques quotidiennes et les formes religieuses ? Plus précisément, est-ce que nous ne donnons pas un sens trop étroit au terme « religion » quand nous le limitons à ce qui se passe dans les lieux du culte ? Ne faut-il pas relier sacré et profane ? J'arrivai en tout cas à la conviction qu'on ne peut comprendre l'un sans l'autre.

J'y consacrai beaucoup de temps et de lectures ¹⁰. J'acquis une certaine pratique. Des correspondances fonctionnaient, et me permettaient d'établir rapidement des relations profondes et confiantes avec mes interlocuteurs de contrées lointaines.

⁸ J'expliquerai plus loin le rôle central de cet aphorisme.

⁹ Tels que les nombres complexes (appelés aussi imaginaires), les transfinis, les fractales...

¹⁰ Je ne prétends toutefois pas être un érudit de l'Histoire des religions comme le sont ceux qui ont consacré leur vie à ce sujet (Dumézil ou Eliade par exemple). Les spécialistes trouveront sans doute dans ce qui suit des approximations, des raccourcis, voire des erreurs. Je leur fais confiance pour rectifier et alimenter le débat. Mais si j'écris ce livre, c'est aussi parce que je sais que personne d'autre ne pourrait actuellement le faire, et qu'il est urgent de relancer le travail de compréhension dans ce domaine.

En même temps que je faisais ce travail, je voyais se multiplier, chez les psychanalystes, des systèmes d'interprétation tout aussi fragiles, mais possédant une certaine efficacité thérapeutique ¹¹.

D'abord, je n'arrivais pas à dégager une vue d'ensemble qui permette de se repérer dans les différents systèmes religieux. Le foisonnement des détails et les différenciations particularistes masquaient les fondements. Mais une lente imprégnation s'effectuait. La clarté se faisait progressivement dans mon esprit. Je voyais comme un paysage émerger du brouillard.

Je me rendis compte aussi que, à trop s'enfermer dans un scientisme étriqué, on laisse le champ libre à ceux qui s'encombrent de moins de scrupules. Les métaphores religieuses sont aussi utilisées par des escrocs et des pouvoirs criminels.

Pour être tout à fait franc à ce stade, j'avoue aussi éprouver une jouissance libératrice à démasquer les escroqueries métaphysiques. Parmi toutes les escroqueries possibles en effet, celles des religions, des sectes et des idéologies constituent une sorte de quintessence, un sommet dans l'art de l'illusion, bref des morceaux de choix.

Alors, je résolus de considérer les « grilles de lecture » de mes comparaisons comme des outils mentaux, auxquels il convient de ne pas s'attacher, dont l'utilité et l'efficacité doivent constamment être remises à l'épreuve. Mieux vaut un travail honnêtement inspiré par la volonté de libérer l'Homme qu'un retrait sur des certitudes trop étroites.

Il n'empêche, et cela ajoute au plaisir de leur étude, que les récits religieux sont comme de grands rêves qui dégagent une impression de plénitude et de beauté. Ils nous touchent profondément car ils disent, dans leur langage métaphorique, les questions vitales auxquelles sont confrontées les humains et indiquent les voies de leur résolution.

¹¹ L'œuvre de C. G. Jung y est tout entière consacrée, mais il faut aussi faire entrer dans le champ des thérapeutes plus « quotidiens », tels que Bruno Bettelheim et sa « psychanalyse des contes de fées », l'école de Palo Alto et Éric Berne.

Dans cette démarche, il faut faire attention de ne pas se tromper de niveau d'interprétation. « Quand le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt », dit un proverbe chinois. Les invocations exercent un extraordinaire pouvoir de fascination. Les âmes faibles sont captées et tombent dans l'idolâtrie ¹².

De nos jours particulièrement, la transformation d'un objet, d'un air de musique ou d'une image en idole est devenue usuelle. Elle sert à appâter le client en induisant une confusion entre le signe et la chose signifiée. Le contraste entre la France et le Japon, que je viens d'évoquer, montre bien le degré d'abstraction auquel il faut se tenir. Ce ne sont pas les images ou les récits qui comptent, mais les relations qu'ils expriment ¹³.

Dans ce qui suit, je m'en tiendrai à ce niveau. Je n'aborderai donc ni les détails de tel ou tel texte, ni même la question des « preuves » de l'existence des dieux ou des esprits, qui a tant occupé les théologiens depuis saint Thomas ¹⁴. Les religions « existent » en tant que données psychiques ¹⁵ et cela nous suffit pour les prendre en considération. D'autant que nous entrons dans une civilisation « cognitive ¹⁶ » où l'Imaginaire s'impose comme une réalité.

¹² J'emploie ici le mot ancien pour désigner un phénomène intemporel : la capture du psychisme par des signes ou des enchaînements prédéfinis. Prendre le signe pour la chose signifiée est le degré zéro de cette « idolâtrie ». « La carte n'est pas le territoire », répétait Korzybski pour aider ses disciples à sortir de l'idolâtrie.

¹³ Cette observation est à mettre en relation avec la « théorie des catégories » du mathématicien Alexandre Grothendieck, laquelle, au lieu de s'attacher aux ensembles (théorie de Hilbert), porte son attention sur les relations. Elle raisonne sur les morphismes, c'est-à-dire le transport de relations d'une catégorie à l'autre. En grec, transport se dit « métaphorès ». C'est donc une mathématique de la métaphore, inaugurant une autre approche de la réalité.

¹⁴ *La Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin (XIII^e siècle), qui constitue la grande référence, commence par cinq « preuves » de l'« existence de Dieu ».

¹⁵ Comme l'a justement remarqué le psychanalyste G. G. Jung, *Mythologie et Religion*.

¹⁶ Sur la prospective générale du siècle prochain, voir *2100, récit d'un prochain siècle* et *2100, Odyssée de l'espèce*, Payot.

Les scénarios de Berne

[Retour à la table des matières](#)

Cette approche par transposition - on pourrait dire aussi par métaphore - des schémas religieux est inspirée du psychanalyste Éric Berne, dans ce qu'il appelle la théorie des scénarios ¹⁷.

Berne observe que nous avons tous acquis, dans notre enfance, notre adolescence ou à l'occasion des événements marquants de notre vie, des scénarios (des logiciels), et nous essayons de recréer des situations telles qu'ils se reproduisent, ou encore nous les commémorons, de manière à réactiver les stimuli qu'ils avaient créés dans notre psychisme. Ce sont des comportements d'autostimulation, comme on peut en observer dans le règne animal ¹⁸.

On trouvera en annexe un exemple de décodage par Berne de l'affaire du petit chaperon rouge, de ses sous-entendus et de la manière dont les jeunes filles l'interprètent. C'est un conte, mais que ce soit une légende, un mythe ou un texte dit sacré, la manière de le lire est la même. C'est celle que j'ai employée au début en opposant les fonctionnements prophétiques en France et méditatifs au Japon.

Dans cette perspective, le récit du petit chaperon rouge est la retranscription d'un logiciel. Par la voie du conte, il se transmet de génération en génération et inspire les comportements dès l'adolescence. Il n'est pas le seul. En Occident, Peau d'âne, Cendrillon et la Belle au bois dormant constituent les références féminines. Ces contes viennent combler le vide des religions qui, depuis la disparition des cultes

¹⁷ Éric Berne, *Que dites-vous après avoir dit bonjour ?*

¹⁸ J'ai cru comprendre que les approches récentes des neurologues laissent supposer que ce que nous appelons notre pensée est fait de comportements d'autostimulation cérébraux. Après le mythe de l'inspiration céleste, voici donc une conception onaniste, rejoignant le mythe égyptien de la création du monde.

de Cybèle ¹⁹ et d'Ishtar, ne dit presque plus rien des fonctionnements de la féminité.

Voici un autre cas, complètement différent, en provenance d'Amérique latine : Les Quechuas ²⁰ croient que les âmes se trouvent à l'origine dans des cavités de la terre, les Pakarinas. C'est parce que la Terre leur a concédé une part de son énergie vitale que les créatures ont une âme et une volonté de vivre. Mais cette terre mère, par endroits fertile et ailleurs desséchée, peut reprendre ce qu'elle a donné. Le lien de l'âme et du corps est fragile. Il suffit parfois d'une chute, d'une émotion, d'une surprise, pour qu'elle quitte le corps par l'un de ses orifices.

Le syndrome s'appelle le « susto ». Le malade, l'« asustado », manifeste une profonde tristesse, il est affaibli, il n'a pas envie de manger ni de se lever. Nous dirions qu'il a une dépression. En plus, il est fiévreux, assoiffé, somnolent. Les cils se lèvent, ils deviennent arqués. Il a des frissons, des angoisses nocturnes, des sursauts pendant le sommeil, dont on dit qu'ils sont provoqués par le sol (la terre) qui repousse le malade.

Ce « susto » serait la « réalisation symbolique du fantasme du retour au sein maternel » (la terre mère reprend l'âme). « Réalisation qui comporte en même temps la satisfaction du désir et la maladie, dans une solution de compromis car le malade, en participant de la déesse, rejoint les deux destins qui sont attribués à la terre : alors que l'âme jouit de la force créatrice, le corps, sans âme, reste figé, inerte, voire pétrifié. »

Le traitement nécessite deux guérisseurs : l'un va chercher l'âme pendant que l'autre prépare le malade à la recevoir. Après avoir versé

¹⁹ Il ne reste de ce culte, qui mobilisait d'immenses processions dans l'Antiquité, que la chasteté (supposée) des prêtres et des moines (qui n'a rien à voir avec l'Évangile). Pour plus de détails, voir Philippe Borgeaud, *et Mère des dieux : de Cybèle à la Vierge Marie*, le Seuil, 1996.

²⁰ Ces informations sont extraites de l'article « Susto ou le vol de l'âme », de Maria Pia Arias Schreiber, n° 8/9 de la *Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie*, 1987, p. 123 à 137.

de l'eau de vie et des feuilles de coca sur le sol, en guise d'offrande, le premier invoque l'esprit de la terre. Il prend une chemise du malade, l'agite et invoque l'âme cinq fois. Puis il amorce son retour doucement, en tenant la chemise de manière que l'âme puisse s'y accrocher.

Arrivé chez l'asustado, qui doit être endormi, on le recouvre de la chemise. On soulève légèrement la couverture pour permettre à l'âme de rejoindre son corps. C'est alors que l'on entend comme un bruit de bois qui se casse. Quand le bruit est terminé, l'âme est supposée revenue. Le guérisseur doit quitter la pièce à reculons, ou par une porte différente, afin d'éviter d'emporter l'âme avec lui...

Ce cas montre une description parfaitement intelligible et opératoire d'un problème d'énergie vitale. Rien n'est vrai ni faux. On peut seulement constater que « ça marche ». Il ne s'agit pas d'une détermination scientifique, comme serait l'utilisation d'un médicament chimique pour soigner une dépression (en fait plutôt les symptômes que la dépression elle-même), il s'agit d'une technique cognitive, que l'on ne peut d'ailleurs dissocier de la culture quechua.

Portons maintenant notre regard, à l'opposé de ce syndrome dépressif, sur un sujet central, celui de l'Innovation. Comment l'homme peut-il s'autoriser à assumer le Pouvoir créateur ? Prenons le contexte de la culture chrétienne. Que dit le récit de la vie du Christ, lu à la manière de Berne ? À peu près ceci :

Celui qui dit la Vérité sera pourchassé par les institutions, condamné par les prêtres. Ponce Pilate s'en lavera les mains. Judas le trahira. Il sera crucifié, fera un voyage dans l'au-delà et ressuscitera.

Autrement dit : Toi, l'inventeur, le créateur, toi qui oses dévoiler la Vérité à la face du monde au-delà des intérêts dominants, n'attends que des épreuves. Tous seront contre toi et même certains de tes fidèles te feront défaut. Tu résisteras. Les institutions te soumettront au supplice. Car c'est la voie pour ressusciter et bâtir pour les siècles des siècles...

Armé dès l'enfance d'un tel scénario, on comprend qu'en pays chrétien l'innovateur ne se décourage pas ²¹. Certains vont même jusqu'à rechercher les épreuves bienfaisantes, appellent le sacrifice ultime, inspirés par l'idée que seul le don de sa vie peut ouvrir l'issue de la prison des conformismes.

Par ce mouvement, l'Innovateur s'approprie une parcelle du pouvoir du créateur. Il ose déranger l'ordre du monde. Consciemment ou non, il s'identifie au porteur de la divine révélation. Il rejoue le théâtre de la création.

C'est pourquoi la connaissance, comparée selon les lieux et les cultures, de l'Histoire des innovations permet de voir autrement l'évolution de la spiritualité et des religions.

La divination, introduction aux techniques cognitives

[Retour à la table des matières](#)

Prenons un autre exemple : la divination ²². Ce mot, dont l'étymologie évoque l'ordre divin, désigne un des plus vieux métiers du monde...

La tradition dit que le premier empereur mythique de Chine, Fu Xi, créa l'empire du Milieu au moyen de deux inventions : les caractères (les idéogrammes) et les trigrammes ultérieurement constitutifs du Yi

²¹ Il faut toutefois faire une distinction entre les régions de libre interprétation (protestantisme), où l'imprégnation par le scénario fonctionne plutôt librement (voir Max Weber), et les pays où l'intermédiation est assurée par une institution (l'Église), dont la parole et le jugement (inquisitorial) tiennent lieu de référence. L'énergie du scénario est alors déviée vers la commémoration, le rituel et aussi, fait positif, vers l'engagement à secourir les faibles et les opprimés.

²² Dont la forme moderne est la prospective, avec ses multiples « méthodologies », aussi sophistiquées que les mises en scène des oracles d'autrefois (voir *l'Histoire des oracles*, de Fontenelle, et Georges Minois, *Histoire de l'avenir*, Fayard, 1996).

king, première technique codifiée de divination par tirage au sort, avec ses 64 hexagrammes et leurs textes d'interprétation.

On connaît de Mahomet le Coran et ses faits d'armes. On sait moins qu'il était géomancien. Or, la géomancie est aussi une technique de divination par tirage au sort, avec 16 figures (2^4) au lieu de 64 (2^6) pour le Yi king. Dans cette parole qui structure l'entendement, sollicitée par le « divin hasard ²³ », se cache un nœud de la connaissance.

Je sens monter le scepticisme du lecteur : le Yi king, la géomancie... bientôt les tarots, l'astrologie... où va-t-on ? Qu'est-ce que cette prospective ? Autant consulter la boule de cristal de Madame Irma. Je lui demande de laisser ses préjugés de côté. La divination existe depuis des millénaires ²⁴. Elle répond à une demande sociale. Prenons-la pour ce qu'elle est : un comportement humain qu'il faut comprendre avant de juger.

La première fois que j'ai compris comment fonctionnait la consultation du hasard, c'était lors d'une séance de créativité ²⁵, au début des années 70. Il s'agissait de développer et de promouvoir le salon de l'innovation (Inova). La règle veut que, dans la première moitié de ces séances, la critique soit bannie. On peut associer sur les idées des autres, mais pas les démolir.

Après une période d'échauffement, le groupe avait émis une volée d'idées. Il fallait donc en rajouter d'autres, et chacun se sentait à court, comme essoufflé. C'est alors que l'animatrice sortit de son sac une série de planches, représentant des personnages ambigus dans de bien curieux décors. Elle nous les distribua au hasard et demanda à chacun d'associer à partir des images. Comme par enchantement, la créativité du groupe repartit.

À l'issue de cette expérience, je ressentis comme un vertige. Ayant subi, lors de ma scolarité, un véritable dressage, ayant été transformé

²³ Selon l'expression de Borges, « la bibliothèque de Babel », in *Fictions*, Gallimard.

²⁴ Voir Vernant, Bottéro et alii, *Divination et Rationalité*.

²⁵ Animée par Florence Vidal.

en une sorte de machine capable d'enchaîner sans hésitation le majestueux discours de la Raison en marche, cette perception de la réelle fragilité de la production imaginaire me fit l'effet d'un grand vide, un précipice inévitable. Par la suite, quand je m'occupai de la politique d'innovation, je compris à quel point ce vide était nécessaire.

Il me fallait constamment maintenir ouvertes des questions sur lesquelles le discours prétendu rationnel se précipitait pour combler de ses faux-semblants. La respiration de l'Esprit ne pouvait se faire sans ces ouvertures.

Évidemment, le procédé utilisé par l'animatrice - associer sur des images - est une variante de la même technique de « déblocage de l'imaginaire » qu'utilisent le Yi king, la géomancie et le tarot. On comprend bien le principe. Devant un « hyperchoix ²⁶⁾ » l'imagination s'arrête. Le silence s'installe. Il isole et paralyse. C'est comme un réflexe autiste.

Face à cette hébétude, il suffit d'un élément nouveau, tiré au sort, pour redémarrer le récit intérieur. Sans doute, certaines images sont plus efficaces que d'autres et les textes associés à la géomancie comme au Yi king ont été polis par les millénaires. Mais le principe est toujours le même : réduire l'incertitude en focalisant l'attention, resserrer l'éventail des possibles, alors que le premier réflexe aurait été plutôt de l'élargir.

²⁶⁾ Notion introduite par Alvin Toffler dans son ouvrage célèbre, *le Choc du futur*. Un individu se trouve devant un « hyperchoix » lorsqu'il a un éventail de possibilités trop large. Tel l'âne de Buridan, il n'arrive pas à se décider à en choisir une car, comme on peut l'observer chez les personnes âgées et les enfants, choisir demande un effort, un « travail cognitif ».

Expériences prophétiques

[Retour à la table des matières](#)

Cette expérience est une leçon d'humilité. C'est aussi une source de perplexité. Car en effet, si le tirage au sort avait été différent, est-ce que le résultat obtenu par le travail de créativité aurait changé ? À première vue, on pourrait croire que oui, mais l'expérience suivante, menée par Garfinkel sur un de ses étudiants, permet d'en douter :

Il s'agissait de tester un ordinateur programmé pour tenir le rôle d'un psychothérapeute. On avertissait les étudiants que c'était une machine sophistiquée mais expérimentale, et qu'elle ne pouvait encore que répondre par oui ou non aux questions qui lui étaient posées.

Arrive un jeune homme juif ²⁷. Il explique à l'ordinateur consultant : « J'aime une jeune fille. Mon père m'interdit de sortir avec elle. Dois-je quand même la voir ? » Réponse : non. « Mais puis-je quand même lui écrire ? » Réponse : non... Malgré ces premières rebuffades, à la vingt-cinquième question, on en était aux préparatifs de mariage...

Or, l'ordinateur consultant n'était autre qu'une machine à tirer au sort, qui répondait oui ou non avec une égale probabilité à chaque question. Le tirage aurait été différent, les questions l'auraient été aussi, mais, dit Garfinkel, vers la vingt-cinquième, on serait très vraisemblablement arrivé quand même aux préparatifs du mariage. Pourquoi ? Parce que le processus est guidé par l'intentionnalité implicite du jeune homme, dont l'amour s'exprime quelles que soient les vicissitudes.

Il n'empêche que les âmes moins déterminées peuvent facilement se laisser happer par la logique de faux prophètes : au XXe siècle, des

²⁷ Cette mention n'est là que pour préciser qu'il vient d'une culture à forte autorité patriarcale.

peuples entiers ont succombé aux charmes d'idéologies illusoires, u nom desquelles sont tombées des dizaines de millions de morts.

Pour faire la démonstration de la vulnérabilité humaine à la prophétie, Yves Lecerf, au département d'ethnologie de l'université Paris-VII, a construit, dans les années 80, un « prophète automatique » :

Prenant comme base le discours du gourou de la secte dite des « enfants de Dieu », il a sélectionné une centaine de phrases les plus significatives. Puis il a mis au point un logiciel simple, tel que l'ordinateur réponde au moyen d'une de ces phrases aux questions qui lui sont posées. Ce logiciel effectue seulement une comparaison des mots. Il choisit la réponse type présentant un vocabulaire commun avec la question. S'il n'y en a pas, il demande de préciser.

Au-delà d'une cinquantaine de phrases en mémoire, la machine donne l'illusion d'un dialogue. Avec une centaine seulement, on peut obtenir un effet d'endoctrinement. D'autres expériences comparables ont été menées. Un psychanalyste automatique a été programmé, selon un principe voisin. Mais ces expériences, malgré leur intérêt, ne font pas l'objet d'une bien grande publicité. Elles sont peut être trop gênantes...

Opportunisme : religions et techniques

[Retour à la table des matières](#)

Nous savons aujourd'hui que le déterminisme (de Laplace) est une naïveté. Peu importe en effet, que les choses soient ou non « déterminées », si nous n'avons pas le moyen de nous représenter comment. Et mieux vaut traiter les blocages de notre pensée en consultant le hasard que de nous essouffler à poursuivre des certitudes inaccessibles.

Ainsi, la divination nous introduit à l'essence du religieux. Il n'est ni juste ni efficace de regarder les religions comme des croyances. La dissection des « mythes » qu'a pratiquée l'ethnologie officielle depuis un demi-siècle n'apporte finalement pas grand chose, tant qu'ils ne

sont pas replacés dans leur fonctionnement concret. Il vaut mieux les voir comme des techniques pour aider à faire face à l'avenir.

Les interactions entre la vie concrète et la religion se font dans les deux sens. D'une part, les schèmes religieux inspirent les individus, notamment les innovateurs, et les collectivités. D'autre part, quand les conditions de survie évoluent, les anciennes pratiques sont abandonnées progressivement pour d'autres, plus en rapport avec la nouvelle réalité sensible.

Une civilisation ne peut pas se permettre de rester longtemps avec des pratiques en contradiction avec ses modalités de survie. Elle disparaîtrait. Il lui faut aussi faire entrer dans son imaginaire des explications qui rendent compte des conditions où elle se trouve, et *justifie* les techniques qu'elle emploie.

À cet égard, je me permets d'avancer que l'espèce humaine est *opportuniste*. Bien sûr, elle est aussi inspirée, mais parmi tous les imaginaires que son inspiration lui souffle, elle retient particulièrement ceux qui justifient sa pratique. L'autojustification est un moteur puissant, qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsqu'on lit l'histoire des religions.

La spiritualité apparaît dans la pratique, et ce qui reste des enseignements religieux sont des *techniques* ²⁸ contribuant à une bonne gestion de la survie, ainsi qu'à une recherche de l'harmonie.

Après tout, la prière elle-même n'est-elle pas une technique pour ouvrir son âme à l'Esprit ? En cela, elle est une forme de yoga ²⁹,

²⁸ Les outils techniques sont eux-mêmes comme des organes extérieurs au corps humain. Ils évoluent pareillement. Comme l'a montré Konrad Lorenz (*L'envers du miroir*, Flammarion, 1990), sur l'exemple du wagon de chemin de fer, certains s'atrophient, d'autres se développent... et leur morphogénèse ressemble étrangement à celle des organes vivants.

²⁹ Étymologiquement, Yoga signifie lien. C'est donc le même sens initial que le mot religion, qui se rattache au verbe relier, c'est-à-dire au lien. En termes contemporains, on peut dire que le yoga (que je pratique modestement depuis bientôt vingt ans) est un travail sur les liens du corps de l'âme et de l'esprit. Il apprend, dès le début, à ouvrir l'âme et pacifier l'esprit en agissant sur le corps et la respiration.

constellation de disciplines qui se présentent intégralement sous forme technique ³⁰.

J'observe à quel point cette nouvelle approche pacifie le champ du religieux. Pendant des siècles, les croyants se sont étripés sur des détails de leurs dogmes respectifs. On voit mal qu'ils puissent le faire avec autant d'acharnement sur des points de technique, que seul le résultat peut départager : ça marche ou ça ne marche pas.

Les méthodes divinatoires ont un objet précis : travailler l'idée qu'on se fait de l'avenir, la faire mûrir, dépasser les petits blocages de l'imaginaire qui nous empêchent de voir clair, partager une vision commune. Le cas particulier de la divination me permet de replacer l'ensemble des pratiques religieuses dans le paysage technologique : ce sont des *techniques cognitives*, autrement dit, elles concernent les processus de la reconnaissance et de la connaissance. Il faut comprendre ici le mot « cognitif » dans un sens large, incluant non seulement la connaissance intellectuelle mais aussi l'affectivité, qui est un mode de reconnaissance tout aussi fort.

Cette approche devrait aussi nous amener à constater que, lorsque le système technique change, ce qui n'arrive que rarement ³¹, de nouvelles pratiques religieuses se mettent en place, plus cohérentes avec les nouvelles conditions objectives de survie.

Si, en plus, nous arrivons à comprendre l'articulation de ce changement dans le passé, alors peut-être pourrions-nous tenter une prospective de ce qu'il pourrait être à l'occasion de l'avènement du nouveau système technique.

³⁰ Les exercices spirituels d'Ignace de Loyola sont également des énoncés techniques.

³¹ Bertrand Gille (in *Histoire des techniques*, la Pléiade, 1978) fait observer que les civilisations tendent à stabiliser leurs systèmes techniques, en harmonie avec leurs structures sociales. La société occidentale, qui a déstabilisé sa technique au XIII^e siècle, puis au XVII^e avec la Révolution industrielle, représente une anomalie dans un paysage beaucoup plus stable : les Égyptiens, Aztèques, les Indiens, les Arabes, les Turco-Mongols, les Chinois, malgré des inventions remarquables, ont vécu pendant plusieurs millénaires avec le même système technique.

Le paradigme cognitif

[Retour à la table des matières](#)

Les transformations du système technique sont des processus séculaires, des sortes de cataclysmes au ralenti d'où la civilisation sort transfigurée. La « Révolution industrielle » s'est étendue de 1750 à 1950 pour l'Europe et termine actuellement son déploiement planétaire ³². Elle a bouleversé les mœurs et les croyances. Elle n'est pas encore accomplie qu'apparaît déjà le système technique suivant, celui de la civilisation cognitive, qui se diffusera à toute la planète dans le courant du prochain siècle ³³.

La question centrale à laquelle répond le système industriel est celle de la production. La question traitée par le nouveau système technique est tout autre : c'est celle de la cognition. Les sciences physiques procuraient aux entreprises les résultats nécessaires pour améliorer les rendements et la qualité de leurs fabrications. Demain, ce seront les sciences cognitives qui leur fourniront de quoi faire fonctionner les réseaux, fidéliser les clients, gérer les processus d'apprentissage...

La manière de penser s'en trouvera transformée. Le paradigme scientifique présuppose une sorte de sujet universel ³⁴ qui, à chaque instant, serait informé des résultats expérimentaux et des interprétations

³² Environ la moitié de l'espèce humaine arrive actuellement sur le « marché du travail », dans des conditions trop souvent voisines de celles qu'on imposait autrefois aux esclaves.

³³ Voir *2100, récit du prochain siècle*, *op. cit.*

³⁴ Cette question du sujet unique de la pensée, que je me garderai bien d'appeler Dieu, ce mot ayant été utilisé dans tous les sens par des cléricatures abusives, est posée depuis les débuts de la philosophie et des religions. Elle a alimenté un débat mémorable au XIII^e siècle entre les averroïstes et saint Thomas. On en trouvera une version moderne allégée dans l'annexe 3 : Méditation borgésienne.

théoriques. Il serait, en quelque sorte, dépositaire de l'état des connaissances scientifiques.

Le paradigme cognitif est tout autre : il présuppose, non pas un, mais une multiplicité de sujets, qui chacun interprète en permanence le monde à sa façon. Ces sujets forment aussi des collectivités qui ont leur manière propre de penser. Elles confrontent et négocient leurs représentations du monde ³⁵.

Depuis la mise en évidence du code génétique, la communauté scientifique admet que la vie est un seul et même phénomène « de l'amibe à l'éléphant » en passant par l'Homme évidemment. Il en résulte une fraternité renouvelée avec l'ensemble des êtres vivants, et une attitude plus respectueuse s'installe progressivement ³⁶. L'autre question, parallèle, est : Est-ce que la pensée est aussi un seul et même phénomène, de l'échelle moléculaire ³⁷ à celle de l'individu, voire au-delà jusqu'aux êtres collectifs (tribus, entreprises), à l'Espèce, voire à la biosphère ³⁸ tout entière.

Sans encore aller jusqu'à d'aussi vertigineuses perspectives, la philosophie de la fin du XXe siècle semble, en cohérence avec cette évolution, se stabiliser aussi autour d'un nouveau paradigme ³⁹. Je veux dire qu'il y a convergence entre le travail de Gregory Bateson poursuivi par l'école de Palo Alto ⁴⁰, l'éthologie ⁴¹, l'ethnométhodologie ⁴²

³⁵ C'est ainsi que les chercheurs abordent actuellement l'Histoire des sciences. Voir notamment les travaux de Michel Callon et Bruno Latour à l'Ecole des mines de Paris.

³⁶ Pour prendre un exemple, il faut s'attendre à ce que les techniques d'élevage intensif de poulets, de porcs ou de bovins utilisées actuellement soient, vers le milieu du siècle prochain, considérées comme une épouvantable barbarie.

³⁷ Voir les travaux de Francisco Varela sur la reconnaissance moléculaire et son lien avec les sciences cognitives.

³⁸ Thèse de James Lovelock, *les Âges de Gaïa*, Odile Jacob, 1997.

³⁹ Ce qui n'empêche pas la plupart des enseignements de philosophie de continuer à ânonner les auteurs du siècle dernier, et d'ignorer les apports de la Chine, de l'Inde et des anciennes civilisations amérindiennes.

⁴⁰ Voir notamment *Pour une écologie de l'esprit*, de Gregory Bateson, et *l'Invention de la réalité*, introduction au constructivisme, sous la direction de

l'ethnopsychiatrie ⁴³, des historiens des sciences tels que Thomas Kuhn, des philosophes tels que Hubert Dreyfus ou Isabelle Stengers, un concepteur de logiciels pédagogiques tel que Seymour Papert et le mouvement des sciences cognitives dont on trouvera une bibliographie à la fin de cet ouvrage.

Si les religions sont des techniques cognitives, il me paraît évident qu'elles seront mises en mouvement par l'émergence de la civilisation cognitive. L'attitude statique et souvent passéiste des responsables d'organisations religieuses est un bien faible rempart devant l'ampleur des bouleversements qui se préparent ⁴⁴.

Néanmoins, l'évolution des religions, comme celle des techniques, est lente. À chaque étape, elle remue les fondements. Avant d'envisager un avenir qui s'annonce comme mutant, je remonterai donc loin dans le passé, pour actualiser les questions que posaient nos ancêtres et les réponses qu'ils leur apportaient, encore pleines d'enseignements.

Les biologistes ont énoncé un principe : « La morphogenèse reproduit la phylogenèse. » Cela signifie que chaque individu, lors de sa gestation, suit les mêmes étapes d'évolution que l'espèce a connues dans le passé. En quelque sorte, il reproduit, dans l'élaboration de ses formes (morphogenèse), l'histoire de sa lignée (phylogenèse).

Il semble qu'il en soit de même pour les religions. Actuellement, tout se passe comme si les questions qu'elles ont posées autrefois

Paul Watzlawick, ainsi que *la Nouvelle Communication*, d'Yves Winkin, l'ensemble aux éditions du Seuil.

⁴¹ Voir, entre autres, *le Singe nu*, de Desmond Morris, *l'Agression*, de Konrad Lorenz (Flammarion, 1977) et *l'Ensorcellement du monde*, de Boris Cyrulnik (Odile Jacob, 1997).

⁴² Dont le créateur est Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*. Voir aussi *l'Ethnométhodologie*, de Hubert de Luze, Anthropos, 1997.

⁴³ Fondée par G. Devereux, voir les travaux de Tobie Nathan et la *Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie*, la Pensée sauvage.

⁴⁴ Ils seraient sans doute bien inspirés d'essayer de devancer la transformation au lieu d'attendre d'être balayés par elle. Encore faut-il pouvoir le faire. Cela demande plus que de la religion : de la spiritualité.

étaient encore présentes. Nous revivons en accéléré les évolutions anciennes qui se sont étendues sur plusieurs générations.

Préliminaires à une prospective des religions

DU CHASSEUR À L'AGRICULTEUR

Le fonds commun chamanique

[Retour à la table des matières](#)

Commençons donc par le commencement : Que savons-nous des croyances et des pratiques avant l'invention de l'agriculture, il y a dix mille ans, lorsque nos ancêtres étaient chasseurs-cueilleurs ?

Lorsque j'appris, en lisant le travail éclectique de Mircea Eliade, que la structure générale des pratiques chamaniques ⁴⁵ est à peu près la même sur toute la planète, que ce soit en Sibérie, en Afrique centrale, au Mexique ou en Nouvelle-Guinée, je sentis immédiatement qu'il y avait là une indication de toute première importance.

Si en effet, malgré les dizaines de milliers d'années d'éloignement, les religions de ces peuples se ressemblent, c'est peut-être parce que ce qu'elles ont en commun est en rapport avec les conditions objectives de survie propres aux chasseurs-cueilleurs. Il restait à comprendre en quoi.

La description qu'en fournit Eliade le permet, bien qu'il ne se soit pas attaché lui-même à l'expliquer. Son objectif, bien compréhensible pour l'époque où il écrivait, était plutôt de montrer la richesse de l'imaginaire religieux méconnu, que trop de cléricalisme doctrinaire avait occultée. Il établissait l'existence de *l'Homo religiosus* depuis la

⁴⁵ Mircea Eliade, *le Chamanisme et les Techniques archaïques de l'extase*.

Préhistoire. Autrement dit, la religiosité ⁴⁶ existait bien avant ce que nous appelons religions.

Pour bien chasser, il faut s'identifier à sa proie jusqu'à en prévoir d'instinct les moindres mouvements. Les chasseurs développent donc des pratiques qui permettent de se placer en esprit dans un espace particulier, celui des transfigurations où les êtres vivants se rejoignent et s'échangent. La transe est l'une d'entre elles.

Plus généralement, on comprend bien que les humains, confrontés à une nature hostile ou mystérieuse, que la domestication agricole n'a pas encore pacifiée, développent des comportements qui les mettent en relation directe, instinctive, par tous leurs sens en alerte, avec le milieu naturel dans lequel ils sont immergés.

Dans ces peuples, la mémoire écrite est peu utilisée, mis à part les représentations trouvées dans les grottes (Lascaux, Altamira, Cosquer, Chauvet...). Celles-ci évoquent surtout les grands animaux sauvages, ceux précisément qu'on chasse ou qu'on redoute. Mais on peut imaginer que l'écriture possède déjà, sous cette forme, sa fonction de point fixe, de repère.

Pour un chasseur, il est indispensable d'apprendre à se mettre en communion avec les esprits des animaux et de la nature. Eliade observe dans tous les chamanismes un voyage, dit « initiatique », c'est-à-dire qui initialise un processus, apprenant à se rendre dans le monde des esprits... et à en revenir.

Lors de ce voyage, le corps est comme démonté. Ses différentes parties sont séparées les unes des autres. Dans certaines tribus, ce sont les chairs qui sont enlevées des os, dans d'autres ce sont les membres qui sont séparés du corps ou encore le squelette qui est décomposé en ses différents éléments. Puis le corps est reconstitué.

⁴⁶ Il n'a pas pour autant éclairci l'essence de cette religiosité, ni ce qu'elle signifie en termes d'éthologie, c'est-à-dire par rapport à la survie de l'espèce et à la logique de la vie. Dire que ce sont des techniques cognitives est une tentative de redéfinition des fondements, car tous les êtres vivants sont faits de mécanismes cognitifs.

La fin de l'initiation est une recomposition de laquelle on sort semblable et différent à la fois. Lorsqu'on est initié, on est devenu un « homme de connaissance », et aussi guerrier, c'est-à-dire un sujet capable de réagir en temps réel, qui a intégré la connaissance dans sa chair, au niveau instinctif.

Comme l'observe Joseph Campbell, le récit du voyage initiatique reste présent à travers l'Histoire, sous des formes différentes à chaque époque et dans chaque civilisation. Il dit quelque chose d'éternel : comment fonctionne le processus de reconnaissance⁴⁷. Reconnaissance de soi, car il se présente comme une seconde naissance. Reconnaissance sociale aussi, qui autrefois prenait la forme des rituels d'initiation, maintenant des examens et concours pour ce qui est de la société civile.

Un autre élément commun à la plupart des chamanismes est une relation aux lieux : soit un arbre sacré, soit une montagne sacrée où, en se plaçant de manière adéquate, on peut plus facilement communiquer avec cet autre monde.

Aucune règle ne permet de repérer ces lieux. Seul un affinement de la sensibilité aide à les détecter, à la manière du chasseur qui suit une piste. La connaissance arrive d'ailleurs au moment où on ne s'y attend pas, elle surgit comme une force animale et transporte le sujet hors de lui-même⁴⁸.

Eliade, dans un autre ouvrage, met aussi en évidence la pratique⁴⁹ des fêtes, rituels et cérémonies qui soudent la communauté, la nettoie

⁴⁷ Raymond Abellio m'a autrefois expliqué la « réduction éidétique » de Husserl comme un parcours initiatique, où le sujet revient à son point de départ connaissant, alors qu'il en était parti naïf. Je suppose que dans la Grèce ancienne, la légende de l'Odyssée, qui était enseignée à tous les enfants, a servi de métaphore désignant le voyage d'initiation.

⁴⁸ L'ambiance de ces expériences paraît bien restituée par Carlos Castañeda (*L'Herbe du diable et la Petite Fumée*, Bourgois, 1993, Voir : *les enseignements d'un sorcier yaqui*, Gallimard, 1985, *le Voyage à Ixtland*, Gallimard, 1989).

⁴⁹ Mircea Eliade, *le Mythe de l'éternel retour*.

de ses incompréhensions, tout en lui faisant revivre ses moments fondateurs.

Ce ressourcement de l'être collectif, présent dès les chasseurs-cueilleurs, est une technique perpétuée à travers l'histoire, dont l'efficacité multiforme s'est confirmée à travers les âges et dans toutes les civilisations.

Elle manifeste une caractéristique importante de l'éthologie humaine : comme bien des mammifères, l'Homme est un animal tribal. Depuis ses origines, il pratique la chasse en groupe, et doit régulièrement réactiver son appartenance à une collectivité.

Il me semble que ces deux « logiciels », celui de l'initiation et celui des fêtes, procèdent d'un seul et même schéma. La tribu étant quotidiennement démembrée entre ses différents individus, elle reconstruit son être lors des fêtes où, d'une certaine manière, tous les individus ne font plus qu'un. De même, l'initiation, décomposition puis recomposition de l'individu reproduisent métaphoriquement cette respiration de la collectivité, et simultanément intègrent l'individu en elle.

Néanmoins, la commémoration du temps des fondations n'est pas elle-même un moment fondateur. Faut-il que les êtres humains y soient attachés pour en faire ainsi la maille universelle de leur tissu social Pourquoi ?

La clef de cette énigme a été apportée par Francesco Alberoni ⁵⁰. En observant d'abord les « coups de foudre » amoureux, puis le phénomène de création des « mouvements sociaux », il a établi une phénoménologie de l'innovation qui vaut à la fois pour les arts, les techniques, les sciences, les mouvements politiques et syndicaux et, au niveau des individus, pour la constitution d'un couple.

Il montre que, dans toutes ces configurations, qui sont d'une extrême diversité, les comportements des individus se ressemblent étrangement. Ils sont dans un état particulier, qu'il appelle l'« état nais-

⁵⁰ Dans ses deux ouvrages : le *Choc amoureux*, Pocket, 1993 et *Genesis*, Ramsay, 1992.

sant », fait de spontanéité, de transparence des intentions et de recherche de la vérité. Ceux qui sont dans cet état paraissent n'avoir plus toute leur raison (en fait, ils en ont peut-être plus que ceux qui se croient raisonnables). Ils sont absorbés par leur projet, dans un état amoureux, et semblent avoir perdu tout sens critique.

« Les axes du désir et du devoir tendent à coïncider dans l'état naissant, et sont vécus comme une nécessité à la fois objective et intérieure... L'amoureux fait cette expérience : ce qui arrive à sa volonté le transcende, c'est une nécessité éthique, un destin auquel il ne peut se soustraire et qu'il ne peut que désirer. Le scientifique, au moment de sa découverte, est traversé par la nécessité de ce qui se révèle à lui, de ce qui lui apparaît. Il est sommé de poursuivre... L'artiste lui aussi est dominé par la logique de sa création au point qu'il croit en être l'instrument plus que l'auteur. »

Or, dit Alberoni, l'amour (car c'est bien de cela qu'il s'agit, au sens le plus abstrait du terme), « unit ce qui était séparé et sépare ce qui était uni ». Il est donc craint (par tout ce qui est institué ⁵¹) et désiré à la fois, comme espoir de renouveau.

Je pressens que les observations d'Alberoni ont à voir avec l'éthologie. Pour se perpétuer, l'espèce a besoin du désir amoureux. Si celui-ci n'existait pas, elle s'éteindrait vite. Mais ce désir précède et anticipe la création d'un être nouveau. Tout se passe comme si, avant de faire un enfant concret, les partenaires faisaient un enfant abstrait, une égrégore, un « nous » immatériel, plus présent encore que les êtres matériels qui les entourent.

D'où cette faculté de création, extension du logiciel amoureux, par laquelle il se crée, dans tous les registres et pas seulement dans celui de la chair, des entités qui produisent soit des innovations, soit des créations artistiques ou des découvertes, soit des mouvements sociaux. Il s'agit en fait d'une seule et même chose qu'on peut résumer en une seule : le mouvement amoureux. Procédant d'un principe universel de création de la Vie, il n'est d'ailleurs pas limité à l'espèce humaine.

⁵¹ L'école de « l'analyse institutionnelle » parle justement du combat de l'instituant contre l'institué.

Les premiers siècles de l'Islam ont exploré le principe amoureux, lui ont donné une légitimité et une forme qui est remontée ensuite en Europe, transmise par les troubadours : l'amour courtois, communion abstraite des âmes et moteur du comportement chevaleresque. Cet apport islamique est encore présent de nos jours.

On comprend mieux, dès lors, la signification des rituels initiatiques et des fêtes. Si le corps (celui de l'individu ou de la collectivité) est, au moins symboliquement, séparé en morceaux puis reconstitué, c'est une mise à l'épreuve de l'être collectif immatériel. Comme pour un objet technique, on démonte puis on remonte pour s'assurer que tout tient bien ensemble. En même temps, on réactive le souvenir des moments fondateurs pour que les différents composants adhèrent.

Les formes de la reconstruction de l'appartenance varient selon les civilisations. Celle qui subsiste aujourd'hui, la plus proche de la tradition pré-agraire, est sans doute le vaudou. Son influence en Haïti est bien connue. Au Brésil, sous sa forme locale, la *macumba*, il inspire même les relations d'affaires. Un entrepreneur vous parlera de son banquier comme d'un sorcier, aux pouvoirs comparables à ceux des officiants.

L'intérêt de l'analyse d'Eliade est d'abord d'énoncer la profonde adéquation entre les pratiques chamaniques et les questions vitales qui se posent aux chasseurs-cueilleurs. C'est aussi de montrer les circonstances de la formation de concepts qui déploieront leurs potentialités par la suite : l'initiation, les lieux sacrés, la mémoire écrite, l'imprégnation par la connaissance, la réactivation des êtres collectifs.

Eliade a repéré les traits chamaniques dans les religions ultérieures. Le christianisme n'y échappe pas. Les lieux (le mont des Oliviers et la Croix qui tient lieu d'arbre sacré) par lesquels on accède à l'au-delà. Le voyage au pays des morts et la résurrection, équivalents manifestes du voyage initiatique par lequel le Christ devient *pharmakos*, guérisseur du monde.

Les formes contemporaines des comportements construits à l'époque des chasseurs-cueilleurs restent présents au niveau des fonde-

ments de nos structures sociales. Les rituels initiatiques sont maintenant faits d'examens scolaires, de leur préparation, des procédures d'embauche, etc. En ce qui concerne le mythe des « temps fondateurs », périodiquement réactualisés, il est présent dans toutes les entreprises. Celles dont la direction ne sait pas le faire fonctionner connaissent en général de graves troubles de motivation et, par suite, d'efficacité.

L'universalité des « logiciels » venus de l'époque chamanique est sans doute ce qui permet la constitution d'une « société civile » planétaire, où les entreprises tiennent lieu de tribus et la scolarité d'initiation. Néanmoins, les pratiques varient. Elles sont conditionnées mais non pas « déterminées » par les conditions objectives, car chaque société garde une mémoire des mythes anciens et conserve une marge d'interprétation et de créativité. Deux peintres différents interprètent différemment le même sujet. Deux civilisations différentes, placées dans les mêmes conditions objectives, produisent des pratiques distinctes.

Cette rémanence montre combien il serait abusif de vouloir mettre en correspondance rigide un système de pratiques religieuses avec un système technique de survie. Des attitudes chamaniques subsistent dans les sociétés agraires, industrielles et même postindustrielles.

En fait, nous assistons même depuis les années 80 à une résurgence des pratiques chamaniques au cœur des plus grandes villes ⁵². Les marabouts, les sorciers et les sorcières sont de plus en plus nombreux. Certains se limitent à une clientèle d'immigrés, pour qui Ils représentent un lien avec leur culture d'origine. D'autres recoupent la clientèle des voyantes, astrologues et divers « parapsy ». D'autres encore -le haut de gamme - s'établissent consultants d'entreprises.

On peut se demander pourquoi ils trouvent de si nombreux clients. La réponse, à mon avis, se trouve dans la difficulté de l'hyper choix, mise en évidence par Alvin Toffler ⁵³. Nos ancêtres chasseurs-

⁵² Voir le numéro « Sorciers des métropoles » de la *Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie*, la Pensée sauvage, 1987.

⁵³ Alvin Toffler, *le Choc du futur*.

cueilleurs faisaient face à une complexité foisonnante, celle de la Nature, avec ses millions d'espèces différentes, ses dangers et ses mystères. Nous faisons face à une autre complexité, celle que nous avons nous-mêmes produite, qui n'est pas moins difficile à lire et à prévoir. La même situation objective suscite les mêmes réflexes. Nous retrouvons le chamanisme au cœur de la modernité.

Les débuts de la Techno-Nature

[Retour à la table des matières](#)

Voyons maintenant ce qu'il en est du premier grand changement repérable de système technique, à savoir l'invention et la diffusion de l'agriculture et de l'élevage, que les préhistoriens appellent traditionnellement « Révolution néolithique ».

Mesurons d'abord l'ampleur de cette transformation. Nos ancêtres, primates des savanes, chasseurs-cueilleurs, vivaient au sein d'une Mère Nature nourricière. Ils devaient obéir à ses lois et résister à ses agressions. Ils étaient dans une position d'infériorité, voire de soumission, confrontés à des forces qui les dépassaient. Les voilà qui prennent le dessus. Ils opèrent une domestication de la Nature. Ils sèment en ligne, façonnent le comportement d'animaux plus forts qu'eux, sélectionnent les semences. Ils projettent dans la Nature l'ordre de leur esprit. C'est le commencement de la « Techno-Nature ⁵⁴ ».

Le mythe mésopotamien, quand on le lit en gardant en mémoire ce renversement de l'ordre du monde, apparût bien comme une tentative de lui donner son sens profond. L'épopée de Gilgamesh, qui vivait il y a quatre mille six cents ans ⁵⁵, bien avant la Bible, contient des ensei-

⁵⁴ Philippe Roqueplo, *Penser la technique*.

⁵⁵ Les premiers textes de sa légende datent de trois siècles après sa mort, vers -2300, mais elle est réécrite 1300 ans après (version Ninivite) et jusque vers +250, c'est-à-dire encore 1250 ans plus tard. Les débuts de l'agriculture sont bien antérieurs (environ -8000), mais Gilgamesh est quand même le premier grand récit connu illustrant la pensée néolithique.

gnements que nous pourrions encore utilement méditer de nos jours ⁵⁶, bien qu'elle ne se présente pas sous la forme de ce que appelons d'habitude une religion.

Les deux héros sont d'une part Gilgamesh, le puissant roi d'Uruk, porteur de cette fertile domestication, d'autre part Enkidu, l'Homme des bois, resté à l'état sauvage. Gilgamesh, ayant entendu parier de cet homme sauvage à la force extraordinaire, envoie une courtisane (dépjà!) pour le séduire et le persuader de venir à la ville le rencontrer.

Il vient, ils se battent puis deviennent des amis inséparables. Ils vont vaincre le gardien de la forêt des Cèdres, « Humbaba le féroce aux sept fulgurances », puis ils maîtrisent le taureau céleste envoyé par Ishtar, la déesse de l'amour physique, rendue furieuse par les rebuffades que lui inflige Gilgamesh.

Enkidu meurt de maladie. Gilgamesh est inconsolable. L'horreur de la mort de son ami l'étreint. Il veut éviter que son propre corps à son tour ne se décompose. Fuyant les fausses gloires du royaume, il erre à la recherche de l'immortalité.

Il trouve Utanapisti, le vieux sage, en train de faire la sieste. Il lui demande : « Comment as-tu été admis à l'assemblée des Dieux, comment as-tu obtenu la vie- sans-fin ? » Utanapisti répond : « Démolis ta maison pour te faire un bateau ; renonce à tes richesses pour te sauver la vie »... « Embarque avec toi des spécimens de tous les animaux. » Puis il raconte l'histoire du déluge et de l'arche.

En d'autres termes, il propose un scénario : celui de l'Homme jardinier, sauveur de la Nature. En vérité, il ne parle plus de la survie de l'individu, mais bien de celle de l'espèce.

Le récit se termine, comme tous les voyages initiatiques, par un retour. Gilgamesh revient à Uruk, devenue une ville de trois cents hectares, en brique (signe de modernité ?), consacrée à Ishtar.

⁵⁶ Voir la traduction de Jean Bottéro, *l'Épopée de Gilgamesh : le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Gallimard, 1992.

Le combat, puis la fraternité de l'Homme domestique et de l'Homme sauvage qui deviennent comme les deux versants d'une même personnalité, expriment clairement la problématique de l'époque. Deux comportements s'affrontent, les hommes sont partagés entre leur symbiose avec la Nature d'une part, leur nouvelle puissance d'autre part, dont ils ne se lassent pas de faire la démonstration, jusqu'à défier les Dieux.

Les Mésopotamiens, qui ont inventé l'écriture, sont de grands classificateurs. Ils tiennent des archives en ordre. Ils ont une comptabilité. Lorsque Noé (alias Utanapisti) indique comment placer les animaux dans le bateau, il précise les dimensions : trois mille six cents mètres carrés de superficie, soixante mètres de flanc, sept étages décomposés chacun en neuf compartiments.... le tout calfeutré avec dix mille huit cents litres de bitume (qui suinte de la terre, nous sommes en Irak !).

Partout, l'ordre imposé par l'Homme est le signe de la nouvelle civilisation qui s'affirme. Les bas-reliefs assyriens glorifient son pouvoir en montrant, précisément alignés, les vassaux apportant au souverain des fruits de leur récolte... Mais cette nouvelle société ne peut devenir immortelle que si elle prend soin des animaux. L'histoire du déluge est centrale, et d'ailleurs racontée avec force détails, alors qu'elle passera au second plan dans les textes ultérieurs. Elle dit que l'Homme n'est plus le prédateur de la Nature. Il doit en devenir le protecteur, le guide, le pilote.

Pour comprendre le sens du mythe mésopotamien, il faut se replacer dans les conditions de l'époque. Cette extraordinaire réussite de la volonté humaine que manifestent l'agriculture et l'élevage place l'Homme en position de souverain du monde. On pouvait craindre qu'il se laisse aller au vertige de sa propre puissance. Bien des superlatifs l'expriment. Gilgamesh et Enkidu portent des baudriers de soixante kilos. Ils font des étapes de cinq cents kilomètres... Le récit met en scène de formidables scènes de violence, qui démontrent la force surhumaine des héros.

Néanmoins, ces débordements de force virile sont tempérés par des présences féminines : non seulement Ishtar, mais la mère de Gilgamesh, et aussi la courtisane « Lajoyeuse » (*sic*), interviennent avec

efficacité. À cette époque, où tout était suspendu à la fécondité de la terre, la présence de la grande déesse Ishtar, dite aussi Inanna, devait s'imposer naturellement. À noter qu'elle se retrouve chez les Grecs (Astarté), chez les Carthaginois (Tanit), et surtout au Japon où la grande déesse du Soleil, Amateratsu, domine, encore de nos jours, l'imaginaire nippon. Elle est, pour les Japonais, m'a dit un créateur, comme la reine de la ruche par rapport aux abeilles.

La démonstration de force est aussi relativisée par l'impératif écologique, exprimé à travers le mythe de Noé (*alias* Utanapisti). Le héros est double : l'Homme sauvage mortel et son *alter ego* l'Homme « civilisé », qui voudrait devenir immortel mais n'y arrive pas. Je vois dans ce dédoublement le signe que le changement de système technique est une expérience difficile, comparable à celle de la chrysalide qui se mue en papillon.

La Mésopotamie connaît les préliminaires d'un esprit scientifique ⁵⁷ : comme en Chine et dans bien des pratiques ultérieures, la religion s'accompagne de divination. Celle-ci fait l'objet de traités, de plus en plus précis et toujours rédigés sous la forme : *Si... alors...* Par exemple : « *Si* le vent du nord balaie la face du ciel jusqu'à l'apparition de la nouvelle lune, *alors* la moisson sera abondante. » Insensiblement, ces traités passent d'un constat de succession à une relation de cause à effet établie par l'expérience. Ce sont bien les débuts de l'esprit scientifique.

La Mésopotamie, surtout, crée les rudiments de droit écrit (le code d'Hammurabi), rédigés selon le même modèle : « *Si* un homme a volé, soit une pièce de gros ou de menu bétail, soit un âne, soit un porc, ou un bateau... qui sont la propriété d'un simple citoyen, *alors*, il remboursera dix fois la valeur de ce qu'il avait volé. *Si* l'auteur du vol n'a pas de quoi rembourser, *alors* il sera mis à mort. »

En outre, les Mésopotamiens ont appris à ruser avec leurs dieux. Lorsqu'un mauvais présage (par exemple une éclipse) annonçait la mort d'un souverain, on lui substituait, avec d'infinies précautions pour que l'illusion du dieu soit complète, soit une autre personne, soit

⁵⁷ Jean Bottéro, *Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux*.

un animal, que l'on exécutait et enterrait en grande pompe. On voit déjà s'esquisser cette façon de faire « orientale », cette gestion onctueuse et raffinée des faux-semblants, qui vaudra tant de réussites commerciales aux natifs de ces régions.

Ainsi, la relation avec les puissances, même surnaturelles, ne les laissait jamais démunis. Loin de céder au fatalisme devant des perspectives néfastes, ils redoublaient d'activité pour redresser la situation à leur avantage, allant jusqu'à berner les dieux. Cette mentalité me paraît témoigner d'une civilisation quittant la soumission aux forces naturelles pour s'engager dans la voie de la maîtrise de son destin.

Religion et pouvoir :
vers le « désenchantement » ⁵⁸

[Retour à la table des matières](#)

Je ne vois pas pourquoi je retiendrais ma plume pour écrire ce qui suit, au risque de choquer certains lecteurs. Sachant que je suis parvenu à cette interprétation sans perversité, avec le seul désir de clarifier ma vision des choses, je me sens en conscience autorisé à l'exprimer, d'autant qu'elle ne sert les intérêts d'aucune institution et ne manifeste que la liberté d'esprit d'une démarche inspirée par la Raison.

Un territoire de chasse doit être protégé des intrus. Toutes les espèces animales ont développé des agressivités spécifiques à cet effet. Mais un espace cultivé demande encore bien plus de précautions. Il est vulnérable dès que la plante commence à pousser, et surtout au moment des récoltes, où les pillards armés peuvent venir prélever sans effort le fruit du travail paysan.

L'installation de l'agriculture a donc transformé les relations entre les hommes. Pour des besoins de protection, est apparue une caste politico-militaire, ultérieurement déployée en féodalités, royaumes et empires, en un mot le système du *pouvoir*. Et, dans le même mouve-

⁵⁸ Selon la thèse de Marcel Gauchet, *le Désenchantement du monde*.

ment, s'est construite la plus gigantesque opération de *désinformation* métaphysique de l'Histoire, je veux dire le *monothéisme*.

Le processus est quasiment mécanique le pouvoir se maintient par la crainte qu'il inspire. On peut dire qu'il vit de dissuasion. Il n'exerce sa violence que de temps en temps, le minimum nécessaire pour qu'on le respecte et qu'on lui obéisse. Son entourage, qui vit de ses largesses, s'ingénie à trouver les superlatifs confortant son orgueil et sa réputation dominatrice, et par suite son efficacité.

Cette surenchère de flatteries ne tarde pas à faire appel au surnaturel, et voilà les Dieux, dont on élabore à grands soins pour la circonstance l'image et la légende, mobilisés à leur tour au service des puissants. Mais plusieurs Dieux, c'est trop pour un pouvoir unique. Dans les cieux aussi, il en faut un qui soit plus fort que tous les autres et reproduise en haut la hiérarchie qui, en bas, fait si bien vivre tant de clercs et de courtisans. Enfin, pour que règne un ordre parfait, cette image dominante capte le monopole de la transcendance et devient un Dieu unique.

On m'objectera que je présente là une caricature qui ne rend aucunement compte de la richesse et de la diversité des mythologies qui hantent l'imaginaire depuis les Mésopotamiens.

Je répondrai que l'art de la désinformation, surtout à cette échelle, ne supporte ni l'uniformité, ni la médiocrité. Bien au contraire, pour être crues, les histoires des Dieux doivent manifester un fond de vérité et s'exprimer avec le plus grand talent. Il n'est pas surprenant d'y trouver des merveilles, même si le jeu des intérêts sous-jacents est celui que j'ai dit.

Le tournant zoroastrien

[Retour à la table des matières](#)

Les observateurs considèrent en général que le monothéisme a été inventé en Egypte. Amon Râ, le dieu du Soleil est en effet une figure dominante du panthéon égyptien. Et, vers 1500, le pharaon Akena-

ton ⁵⁹, dans un geste simplificateur, en fait un Dieu unique d'où procède toute vie. Moïse aurait ensuite retransmis cette idée ⁶⁰.

On peut s'interroger sur l'antériorité de l'Égypte. Je n'entrerai pas dans ce débat. Ce qui m'intéresse ici n'est pas l'« invention ». C'est la manière dont la doctrine s'est installée et les raisons de son maintien et de son développement. À cet égard, l'Égypte est à part. Les conditions de survie au bord du Nil sont très particulières et sa religion doit être comprise dans ce contexte. D'ailleurs, l'initiative d'Akenaton n'est pas suivie. Son successeur, Tout Ank Aton, très jeune, est repris en main par les prêtres de Thèbes. Il devient Tout Ank Amon, puis meurt à dix-neuf ans, ayant laissé se réinstaller les cultes traditionnels.

Par contre, les conditions d'adoption du monothéisme sont bien illustrées par l'histoire plus récente de Zoroastre, un prophète du VII^e siècle av. J.-C. ⁶¹, né près de Samarcande, ville d'Asie centrale située précisément au milieu de la route de la soie, au nœud de communication entre la Chine, l'Inde et le Moyen-Orient.

La collectivité des dieux, au temps de Zoroastre, se range en deux catégories : d'une part celle des forces vitales (Ahuras), d'où procèdent la combativité, les passions, l'énergie vitale, d'autre part celle des êtres de lumière (Daévas), d'où procèdent les clartés de l'entendement ⁶². La structure de l'univers spirituel est donc précisée, mais la place du

⁵⁹ Qui était d'ailleurs un souverain particulièrement autoritaire.

⁶⁰ Il y a toutefois de grandes différences : la divinité d'Akenaton, illustrée par l'image du soleil dont chaque rayon se termine par une main tenant la « clé du Nil », symbole de vie, en direction des plantes, des animaux et du Pharaon est une sorte de représentation de l'énergie solaire, comme source de toute vie. Le Dieu de Moïse n'a plus grand-chose à voir : il adresse son message au peuple « élu », « énonce des commandements ». La grande ouverture à la vie est oubliée. Les nécessités tribales et sociales passent au premier plan.

⁶¹ Il subsiste une incertitude sur l'époque où vécut Zoroastre. Les historiens la situent entre le VII^e et le Xe siècle av. J.-C., la tradition religieuse mazdéenne affirme qu'il s'agit bien du VII^e siècle (660-583 av. J.-C.) et non plus tôt.

⁶² Voir Jean Varenne, *Zoroastre*, Dervy, 1996, p. 20. J'ai retranscrit Daévas et Ahuras selon le vocabulaire iranien, qui correspondent respectivement à Dévas et Asuras en sanscrit.

pouvoir y est secondaire. Après l'intervention de Zoroastre, elle devient prépondérante.

Les Indo-Iraniens se fixent (à la manière des Vikings devenus Normands) et développent une civilisation agropastorale. Alors, une sorte de conflit s'installe entre les dieux. En Inde, respectueuse des « forces de l'Esprit », seuls les Daévas sont acceptés comme dieux véritables. Les Ahuras sont qualifiés d'ennemis des dieux. En Iran au contraire, c'est le pouvoir qui affirme sa domination. Les Ahuras, les forces vitales ont la priorité. La méfiance s'instaure vis-à-vis du monde de l'intellect. Les Daévas sont qualifiés de forces du Mal, puis de démons.

Cet épisode est essentiel pour comprendre la suite. Il montre que les Iraniens sont, si l'on peut dire, des définisseurs du Mal ⁶³. On comprend mieux aussi pourquoi ultérieurement le diable sera présenté comme un ange déchu et pourquoi on l'appellera Lucifer, étymologiquement porteur de lumière. C'est parce qu'il prend la suite des Daévas, lesquels président à la clarté d'esprit.

Zoroastre est un professionnel. Bien qu'il soit né dans un clan guerrier, il a longuement étudié pour devenir prêtre (zaotar). Il est nourri de poésie liturgique dont il connaît des milliers de vers. Il ne cherche pas à renier la religion de ses ancêtres mais à la réformer ⁶⁴ à la moderniser pour les besoins de l'époque et aussi à la purifier, car elle apparaît frelatée, inutilement formaliste, ayant oublié l'essentiel.

Il faut qu'il attende l'âge de quarante ans pour que, après bien des tentatives infructueuses, sa prédication trouve enfin une oreille atten-

⁶³ Sans doute on trouve, dans la plupart des cultures, l'expression de forces bénéfiques et maléfiques bien antérieures. Mais cette expression « dualiste » de la lutte des forces du Bien et de celles du Mal est au centre de la vision iranienne. Elle se reproduit ultérieurement dans le mouvement gnostique, le manichéisme, les cathares...

⁶⁴ Jean Varenne, dans *Zoroastre, prophète de l'Iran*, *op. cit.*, dit que l'on peut comparer les débuts du mazdéisme à la Réforme protestante. Ils ont en tout cas en commun des réussites entrepreneuriales. Encore de nos jours, bien des grandes entreprises indiennes (Tata) sont entre des mains zoroastriennes.

tive en la personne d'un seigneur local, Vishtâspa, qui fait de lui son maître des cultes et son confident pendant plus de trente ans.

Les prêtres, à l'époque, étaient en quelque sorte mis en concurrence par les rois. Chaque royaume avait sa variante, son style, et pouvait même faire appel à plusieurs équipes d'officiants s'il estimait nécessaire d'aborder les dieux de plusieurs manières à la fois. Dans ces conditions, seule la conviction d'un prince pouvait permettre au réformateur d'émerger.

Zoroastre simplifie. Tout procède d'un dieu unique, Ahura Mazda, le « Seigneur sage ». Mais celui-ci a deux enfants, deux frères « jumeaux », dit le texte, Spenta Mainyu, l'esprit saint, et Angra Mainyu, l'esprit du Mal, qui, depuis les débuts de la création, lutte pour détruire ou pervertir la loi divine.

Le Prophète eut la révélation de cet état de choses lors d'une vision, celle de la lutte entre l'armée des forces du Bien, vêtues de lumière, et celle des forces du Mal, perpétuant dans l'ombre la distillation du doute et l'œuvre destructrice.

La religion de Zoroastre ⁶⁵ est aussi un hymne à la vie, dont l'inspiration agricole est évidente. Ce qui est saint, dit-il, c'est une ferme prospère, des animaux bien nourris et de nombreux enfants, tous en bonne santé.

Il faut lutter contre les forces du Mal, celles qui sont responsables des maladies, reprennent les corps dès le décès, et opèrent sa décomposition. En langage contemporain, nous dirions l'entropie, principe de désorganisation, opposé à la vie, identifiée à un principe d'organisation (néguentropie).

Je ne peux m'empêcher de penser qu'un schéma aussi simple ne peut que rendre de grands services au pouvoir temporel en magnifiant

⁶⁵ Pour Zoroastre, le dieu suprême est Ahura Mazda (d'où le nom de mazdéisme), représenté sur les bas-reliefs par un soleil ailé. En dessous, s'affrontent les forces de l'ombre et les forces de la lumière.

son rôle terrestre et en lui permettant de jeter l'anathème sur d'éventuels ennemis.

Zoroastre recommande de pourchasser les pillards, manifestement inspirés par les forces du Mal, mais de laisser la vie sauve aux habitants des cités conquises, alors que l'habitude était de faire un immense tas avec les têtes des vaincus.

Les rois Achéménides (Cyrus, Darius... qui feront la grandeur de la puissance iranienne, ont l'habileté d'adopter sa religion. Ils voient alors quantité de peuples venir se placer sous leur protection. Le mazdéisme subsiste jusqu'à l'islamisation de la Perse et compte encore de nos jours une importante communauté de fidèles en Inde, les « Parsis », autour de Bombay.

Cette transformation zoroastrienne est une réorganisation du paysage symbolique. Il y avait donc, comme je l'ai dit, les Daévas (forces de l'Esprit), qui apportent la clarté. Il y avait aussi les Ahuras (forces de l'Âme), qui apportent le courage, la détermination, l'énergie vitale. Les uns et les autres surplombaient l'univers matériel où nous vivons. Les uns le rendaient lisible, les autres le rendaient vivant.

Schéma zoroastrien

Le tout se présentait comme un triangle la pointe en bas. Zoroastre, en Iran, le fait basculer du côté favorable au pouvoir. Alors qu'en Inde, dominée par la caste des brahmanes, le registre de l'Esprit reste prépondérant, sans que, pour autant, le pouvoir temporel soit nécessairement soumis aux prêtres. Comme nous le verrons à travers l'His-

toire, l'oppression du peuple s'accompagne d'une confusion des pouvoirs.

Depuis, la religion mazdéenne est devenue une religion fermée. Ne peuvent être mazdéens que les enfants de mazdéens, ayant de surcroît subi l'initiation. À partir du XIII^e siècle, elle est même devenue inintelligible, les fidèles ayant perdu la connaissance de la langue de leur texte sacré, l'Avesta. C'est seulement sept siècles plus tard, au XIX^e, que le linguiste français Darmesteter leur restitue le sens des prières ⁶⁶ qu'ils psalmodiaient sans les comprendre.

Mais l'enseignement de Zoroastre s'est diffusé bien au-delà. Combien de nos contemporains sont, si l'on peut dire, zoroastriens sans le savoir. Ils voient - leur discours en témoigne - la vie comme un combat inlassable et interminable entre le Bien et le Mal, dans lequel ils s'identifient, dans le meilleur des cas aux forces de lumière, apportant la clarté, l'organisation et la prospérité ⁶⁷, dans le pire aux forces de

⁶⁶ L'Église catholique a échappé de peu à un destin semblable lorsque, au concile de Vatican II, elle a renoncé à la messe en latin.

⁶⁷ Attitude très répandue dans les entreprises.

destruction chargées de confirmer, à chaque génération, que tout, dans ce monde, est voué au déclin (attitude délinquante).

La présence de l'idéologie zoroastrienne dans les civilisations ultérieures ne s'est pas estompée, du moins pour ce qui est du centre de la doctrine. Sans doute, le nom de Ahura Mazda n'est connu que des cénaclés cultivés et même Nietzsche, lorsqu'il publie son Zarathoustra, lui fait dire des choses qui n'ont rien à voir avec le message de Zoroastre. Mais l'interprétation de la vie comme une lutte du Bien et du Mal est restée une idée populaire plus que vivace. Nous la voyons fonctionner dans la vie quotidienne et dans la plupart des fictions contemporaines ⁶⁸.

L'innovation religieuse

[Retour à la table des matières](#)

Depuis cette époque, dans les civilisations agraires, les pratiques religieuses ont été constamment influencées par le pouvoir temporel. Toutefois, il ne faudrait pas croire que les relations de la religion au pouvoir se limitent à une soumission permanente et confortable. S'il en était ainsi, les porteurs du message spirituel perdraient toute crédibilité. Ils seraient aux princes ce que les publicitaires sont aux détergents.

L'histoire des religions montre au contraire qu'elles naissent d'un élan généreux, en réaction contre les excès de pouvoir... après quoi elles sont « récupérées ». Cela se traduit par un processus bien connu des historiens de l'innovation : l'institutionnalisation. La trajectoire innovatrice usuelle est en effet la suivante :

- Les débuts sont animés de générosité sans limite et d'amour universel. Tout paraît possible, on est comme saisi par un flux créateur,

⁶⁸ Par exemple la - guerre des étoiles ».

habité par une force vitale qui nous dépasse. C'est l'« état naissant ⁶⁹ ».

- Cette manifestation de pure vie attire les fidèles. Il faut répondre à leur demande, ce qui laisse moins de temps pour la création, mais apporte les signes multiples de la réussite : l'argent, la notoriété, les disciples.

- L'activité créatrice a cédé la place à la répétition. On répond aux demandes par des commémorations ritualisées. L'inspiration initiale ne figure plus qu'à l'état de souvenir. À la place, on livre de la quantité.

- C'est alors que se présentent de nouveaux venus, qui constatent le dessèchement et proposent de revenir aux sources de vie. L'institution résiste. Ses moyens lui permettent d'éliminer les innovateurs. Elle le fait, en contradiction avec ses principes fondateurs.

- Après ce crime, elle entre dans une phase d'oblitération de la conscience, de duplicité, où ses actes contredisent son discours, et de lent déclin. Elle distille autour d'elle une intolérance morbide et des rituels fossilisés.

Le lecteur aura reconnu dans cette trajectoire les moments de l'histoire de l'Eglise catholique, avec sa jeunesse, son institutionnalisation comme religion officielle à la fin de l'Empire romain, sa montée en puissance pendant le haut Moyen Age, son crime abominable (l'Inquisition, qui dure cinq siècles, du XIII^e au XVII^e, et fait plusieurs millions de morts), suivi d'un lent déclin, retardé par les colonisations missionnaires, et aussi ethnocidaires (Amérique latine, Afrique).

Elle n'est pas la seule. Tout au long de l'Histoire, les pouvoirs temporels se sont trouvés, soit en position de symbiose avec le développement de nouvelles formes religieuses, soit en face de clergés insupportables, autoritaires et tracassiers.

⁶⁹ Si bien décrit par Francesco Alberoni, *le Choc amoureux* et *Genesis*, *op. cit.*

C'est le point commun entre l'histoire du pharaon Akenaton et celle de Mani : un souverain, exaspéré par un clergé conservateur qui veut tout régenter, trouve un nouveau prédicateur et entérine une transformation de la religion dans un sens plus « libéral », si l'on peut dire.

J'ai mentionné plus haut l'histoire d'Akenaton (XVe siècle av. J.-C.) : rejetant l'emprise des prêtres de Thèbes, il crée un culte simplifié de l'énergie solaire. Ça ne dure pas longtemps. Son successeur, un adolescent, Tout Ank Amon, est vite repris en main par le clergé qui restaure les cultes anciens.

Mani (IIe siècle après J.-C.) enseigne que toutes les croyances sont acceptables, car elles disent toutes la même chose avec des mots différents. C'est le plus tolérant des prophètes. ⁷⁰ L'empereur d'Iran (Ctésiphon, un Sassanide) voit dans sa doctrine un excellent moyen de se débarrasser des prêtres zoroastriens, devenus plus qu'encombrants, et de montrer sa mansuétude vis-à-vis des croyances des peuples de la périphérie.

Après la mort de l'empereur, Mani est supplicié. Depuis, les clergés sectaires s'acharnent à donner de lui une image abominable. On comprend bien pourquoi : la seule idée que la tolérance est possible remet en cause leur sectarisme, c'est-à-dire leur fonds de commerce.

Il ne nous est resté de lui que l'adjectif manichéen. Seuls certains peuples de l'Est (les Ouïgours) ont conservé son message. Ils ont vu en lui une réincarnation de Bouddha.

Les Dieux des marginaux

[Retour à la table des matières](#)

Aux marges des grands empires agricoles, égyptiens, mésopotamiens, hittites, des populations de va-nu-pieds ⁷¹ subsistent comme

⁷⁰ Voir le magnifique roman d'Amin Maalouf sur Mani, *les Jardins de lumière*, Corps 16, 1992.

⁷¹ Selon l'expression de Jean Bottéro, *la Naissance de Dieu*.

elles peuvent, plus ou moins réduites en esclavage, chassées quand elles dérangent.

Dans ces peuples opprimés, des prophètes se lèvent et disent : nous avons aussi notre Dieu à nous. Il est plus puissant que Pharaon. Il nous bénit mais il nous a envoyé des épreuves. C'est l'apparition des religions dites libératrices, *issues de l'exclusion et de la marginalité*.

Le Dieu des juifs entretient un rapport « privilégié » (en fait quelque peu sadomasochiste ⁷²) avec son peuple. Celui des chrétiens est venu « racheter » l'humanité (allusion à sa situation d'esclave) en prenant sur lui la souffrance. Celui de l'islam, porté par un chef de guerre, est à la fois sublime et vengeur ⁷³.

Ces trois religions, quand on les compare aux cultes antérieurs, ont en commun des traits qui résultent clairement de la situation objective où se trouvaient les peuples qui les ont créées : elles focalisent leur attention sur l'exploitation de l'Homme par l'Homme. La relation avec la Nature passe au second plan. La femme aussi : il n'y a plus de divinité féminine.

Le Dieu, désormais unique, est comme une image dilatée de l'opresseur. Il est dépositaire de la « toute-puissance », sorte de rapport de forces à l'état pur. Le fidèle est soit un élu soit une victime, voire les deux à la fois.

Tous les « esprits » qui peuplaient le monde de leur diversité, ceux des ancêtres et ceux des êtres vivants, disparaissent, occultés par cette figure obsédante du Pouvoir. L'univers est désenchanté. Ou plutôt l'enchantement déserte la religion. Il se replie sur les contes de fées ⁷⁴.

⁷² Lire à ce sujet l'étude remarquable de C. G. Jung, *Réponse à Job*.

⁷³ Il ne s'agit pas de ici de réduire ces grandes religions dont le contenu est d'une infinie richesse, mais de les situer dans des conditions objectives de survie.

⁷⁴ J'estime que c'est très largement le cas aujourd'hui. En plus des contes de fées, y a réenchantement par le cinéma et la fiction auxquels n'échappe aucun des grands thèmes de la religiosité.

La première conséquence de cette variante victimaire et/ou vindicative du monothéisme est une succession « dialectique ⁷⁵ » de conflits ⁷⁶. Le scénario est le suivant : l'opprimé brandit l'étendard de « son » Dieu, se révolte, gagne et devient oppresseur. Les nouveaux opprimés, imitant leurs oppresseurs, brandissent à leur tour l'étendard de leur Dieu, se révoltent, etc.

Aux marges des empires naissent les germes des nouvelles puissances. Et le Dieu unique, dans ses avatars successifs, sort de l'ombre et du tumulte, couvert du sang des vaincus.

C'est évidemment par antiphrase que cet être est appelé Dieu. Il est générateur d'un processus de distinction, puis de séparation, puis d'hostilité et de meurtre qui est sa véritable signature : étymologiquement diabolique, ce qui sépare en deux (*diaballein*).

Cette machine infernale (ce logiciel) nous poursuit encore au XXe siècle sous la forme des luttes révolutionnaires, génocides et holocaustes. Ses effets sont démesurément amplifiés par la puissance technique et médiatique de l'époque, mais le fond reste le même.

Il me semble que la tentative du Christ est à replacer dans cette perspective. Si le message des Évangiles insiste à ce point sur ce qui unit les humains par-delà leurs différences, si ses paraboles s'opposent toutes à l'intolérance et à l'incompréhension, c'est sans doute parce qu'il voyait les forces de séparation dominer et ravager le monde et tentait tout en son pouvoir, y compris le don de sa vie, pour les contrecarrer.

Cela n'a pas empêché l'Église de faire massacrer en son nom - les croisades, l'Inquisition et l'ethnocide de l'Amérique latine... J'imagine la peine immense qu'il doit ressentir en voyant ce qui a été fait de Sa Parole.

⁷⁵ Qui ressemble à la trajectoire décrite dans la Phénoménologie de l'esprit, de Hegel.

⁷⁶ Comme l'explique Robert Jaulin, *l'Univers des totalitarismes et les Chemins du vide*.

Il faut donc poser la question autrement. approche cognitive le permet : il ne s'agit plus d'identifier les forces de séparation au Mal et celles qui réunissent au Bien. En effet, tous les fonctionnements vivants, y compris ceux de l'Âme et de l'Esprit, sont constitués d'une succession de séparations et de réunions, qui sont comme les diastoles et les systoles du mouvement cardiaque, l'inspir et l'expir du souffle.

Au niveau le plus élémentaire de la vie, se trouvent à la fois la fusion des codes génétiques, qui produit un être nouveau, et les résistances immunitaires, qui, en séparant le « soi » du « non-soi », permettent à cet être de survivre. C'est en comprenant dans sa chair les mécanismes fins de la reconnaissance que l'homme futur peut retrouver son harmonie avec la Nature, et non pas en s'accrochant à une position déportée, soit du côté du symbolique, soit du côté du diabolique.

La seconde conséquence de cette forme de monothéisme est positive - c'est l'ouverture à l'innovation. Si le marginal peut devenir un jour dominant, alors l'innovation, qui est toujours, à ses débuts, portée par des marginaux, n'est pas systématiquement tuée dans l'oeuf, comme c'est le cas dans les sociétés qui respectent, avec une absolue priorité, l'ordre établi ⁷⁷.

⁷⁷ Cette question de l'innovation, geste par lequel l'Homme s'approprie le pouvoir créateur, sera reprise plus loin. Voir en particulier les travaux de J.-E. Aubert (OCDE) sur les différentes modalités de l'innovation selon les contextes culturels.

Préliminaires à une prospective des religions

DE L'AGRICULTURE À LA SCIENCE

Les siècles de l'Esprit

[Retour à la table des matières](#)

Peu après, au VI^e siècle, et sans doute en réaction à l'œuvre de Zoroastre, une même question est posée dans tout le Moyen-Orient : celle de la gestion concrète du pouvoir. Après la période d'ébriété des grands empires, où l'Ordre de l'esprit humain, projeté dans la Nature (l'agriculture et l'élevage), se prolongeait majestueusement dans l'organisation sociale, apparaît un doute : est-ce que tout cela est juste, légitime et est-ce que ça fonctionne vraiment ?

Ce doute, qui est aussi une ouverture à l'innovation, se manifestera dans un autre contexte, au XII^e siècle après J.-C., en même temps que la transformation du système technique agraire. Il se manifestera enfin à la révolution industrielle au Siècle des lumières.

Comment se fait-il donc qu'à certaines époques, les systèmes de pensée changent simultanément dans des lieux très différents, comme si le monde de l'Esprit était secoué par un séisme refondateur ?

Telle est la question que pose l'Histoire de ces périodes, que j'appelle les « siècles de l'Esprit ». Au VI^e siècle av. J.-C., par exemple, apparaissent à la fois le taoïsme et le confucianisme en Chine, le bouddhisme en Inde, Pythagore, Héraclite et Parménide, autrement dit

les débuts de la philosophie grecque - et de la démocratie - ainsi que l'invention de la synagogue ⁷⁸.

Ces apparitions sont concomitantes d'une mutation du pouvoir. Le cas grec nous en indique la piste : ce pays, constitué d'une poussière d'îles, pose, du fait de son émiettement naturel, un problème permanent de gouvernabilité.

À l'époque, en cas de danger, on nommait, pour une durée limitée, un « tyran », investi de pouvoirs considérables justifiés par l'urgence.

Voilà que, dans l'île de Samos, près des côtes d'Asie mineure, le tyran Polycrate meurt. Maïandros est désigné pour lui succéder. Surprise, il refuse. Il dépose le pouvoir au centre de l'Agora où prend place, symboliquement une pierre, l'« omphalos », censée représenter le centre du monde en équilibre.

La communauté prend désormais ses décisions par délibération des chefs de tribus réunis autour de l'omphalos. L'organisation sociale devient « isonomique », étymologiquement « qui se tient en équilibre par soi-même », sans référence à un chef suprême ⁷⁹.

J'observe qu'il s'agit là d'une évolution majeure dans le statut de la connaissance. Dans une organisation tyrannique, l'information remonte de la périphérie vers le centre et les instructions partent du centre vers la périphérie. C'est une structure en étoile. Dans une délibération isonomique, au contraire, il y a mise en commun immédiate des informations, instantanément partagées par les participants, puis discussion en vue d'un accord sur ce qui doit être fait.

La supériorité de l'organisation isonomique n'était pas évidente. Il a fallu la victoire d'Athènes (démocratique) sur Sparte (centralisée et militariste) pour que les Grecs en soient tout à fait persuadés. Encore

⁷⁸ Et peut-être aussi l'écriture de la Torah, qui serait plus récente que l'on croyait, d'après les dernières recherches disponibles.

⁷⁹ Pour plus de détails, voir le travail remarquable de Jean-Pierre Vernant, *Mythes et Pensée chez les Grecs*.

de nos jours, on trouve bien des styles de gestion d'entreprises spontanément plus tyranniques qu'isonomiques.

Système « tyrannique »

Système « isonomique »

On peut néanmoins, a posteriori, comprendre la cause de son efficacité : si toute l'information converge sur une même personne, celle-ci est vite saturée. Au-delà d'un certain niveau de complexité, l'ouverture en corolle et le partage sont plus efficaces ⁸⁰, même si les délibérations donnent parfois une impression d'hésitation, voire de cacophonie.

⁸⁰ C'est sans doute un mécanisme semblable qui donna naissance aux premières bourses de valeur. Des marchands spécialisés dans la collecte des offres et des demandes (formant chacun comme une étoile d'informations) prirent l'habitude de se réunir pour compenser chez l'un d'entre eux, Van den Boelsen, dont le nom inspira le mot « bourse ».

nie. Et, de toute façon, l'expérience montre que, quand l'urgence l'exige, les acteurs mettent une sourdine à leurs divergences.

Si nous portons maintenant notre regard vers l'Inde et la Chine de cette époque, nous voyons que c'est aussi la question du fonctionnement du pouvoir qui est posée. Bouddha est un prince qui renonce au pouvoir. Saisi par la souffrance du monde, il se consacre à la méditation, cherche la voie de la sagesse et du détachement. Il atteint l'Illumination. C'est donc en renversant le sens de la démarche, en se tournant vers l'intérieur et non plus vers l'extérieur, qu'il parvient à l'accomplissement de son être, et devient porteur d'enseignement.

En d'autres termes, le Tao procède du même mouvement. Il est fait de conseils sur les moyens de trouver la voie. Le peintre taoïste reste immobile devant le paysage qu'il a choisi. Il s'en imprègne pendant des heures. Puis il rentre chez lui et, en quelques minutes, fait un tableau merveilleux. Pour lui, le seul vrai pouvoir est celui que l'on a sur soi-même. Avant toute action, il importe de se mettre en harmonie avec le monde. Et, si cette harmonie est accomplie, l'action n'est peut-être même pas indispensable. Quelque part, les choses s'organiseront d'elles-mêmes.

Confucius représente l'autre pôle de la pensée chinoise, l'aspect yang (masculin, extraverti), alors que les taoïstes sont plutôt d'inspiration yin (féminin, introverti). Selon Confucius, il faut tenir la barre, car le monde serait voué au déclin si quelques êtres vertueux n'étaient là pour s'en occuper. C'est une philosophie de haut fonctionnaire, qui inspirera d'ailleurs pendant des millénaires la « bureaucratie céleste ⁸¹ » de l'empire du Milieu. Il faut agir, mais avec modération, vertu et maîtrise de soi.

Le couple formé par un empereur taoïste assisté d'un premier ministre confucéen s'est constitué à de nombreuses reprises dans l'histoire de l'Empire chinois. Le « non agir » du Tao était alors compensé par la volonté d'organisation de la bureaucratie. Cette coexistence des contraires, familière à la Chine, paraît étrange aux Occidentaux, habi-

⁸¹ Étienne Balazs, *la Bureaucratie céleste*, Gallimard, 1988.

tués depuis l'enfance à se plier aux disciplines d'une autorité doctrinale.

Elle est néanmoins pleine d'enseignements. Car, en termes contemporains, dans la doctrine libérale, se trouve l'écho du « non agir » taoïste : c'est le « moins d'État ». Et, dans la vision dirigiste de l'économie administrée en vue du bien public, qui dépasse largement les positions dites « socialistes », se trouve le fond de la pensée confucéenne...

Nous voyons donc qu'en Chine, en Inde et en Grèce, c'est à peu près la même question qui est posée au VI^e siècle avant J.-C., et les réponses qui lui sont données sont au fond assez voisines.

Le lent mûrissement

[Retour à la table des matières](#)

Après l'extraordinaire VI^e siècle, le premier des grands siècles de l'Esprit, les trois pôles concernés, la Chine, l'Inde et l'ensemble Grèce-Moyen-Orient évoluent différemment.

En Chine, l'immensité de la population pose en permanence un problème de gouvernabilité quasi insoluble. L'histoire de la Chine est une alternance de périodes où la bureaucratie impériale, recrutée par concours, rigide et autoritaire, maintient l'ordre dans les provinces, et d'autres périodes où l'autorité centrale faiblissant, les régions tombent entre les mains de « seigneurs de la guerre », chefs de bandes maffieuses qui terrorisent et rançonnent les paysans.

Je suppose que ce mouvement de balancier a rendu le peuple chinois particulièrement patient, voire docile aux excès du pouvoir central, qui lui apparaît comme un recours contre de bien pires exactions. Je soupçonne qu'on peut trouver dans ce syndrome l'explication du grand paradoxe de l'empire du Milieu :

La Chine a été, jusqu'aux temps modernes, le pays le plus créatif dans le registre des techniques ⁸². On lui doit le papier et l'imprimerie, la boussole, le gouvernail d'étambot, la poudre à canon, toute une gamme de techniques d'agriculture et d'irrigation sophistiquées. Et cependant, la Chine n'a pas, comme l'Europe, été transformée par ses inventions.

Sans doute parce que, si un innovateur arrivait à y développer une idée avec un succès trop visible, il s'y trouvait aussi des prédateurs, soit locaux (les seigneurs de la guerre), soit impériaux (la bureaucratie) pour se saisir des surplus et donc assécher le développement.

En cohérence avec cet état de fait, la religion chinoise, qu'il faudrait plutôt appeler une philosophie et une pratique visant la modération et l'harmonie avec la Nature, est restée imprégnée des deux questions posées au VI^e siècle : la connaissance et le pouvoir.

Le bouddhisme est remonté vers le Tibet, la Chine et le Japon, tandis que l'Inde restait dans la complexité de sa tradition.

La grande mise en doute du VI^e siècle avant J.-C. aboutit en Grèce aux débuts de la philosophie, par une séquence de rebondissements liés au fonctionnement du pouvoir : la mise en délibération des décisions dans l'Agora favorise les orateurs les plus habiles à convaincre. Alors, on crée des écoles pour apprendre l'art des débats.

Y enseignent les sophistes, pour qui rien n'est ni vrai ni faux, tout est affaire de persuasion. Ce sont les précurseurs de nos publicitaires. Jusqu'à ce que, exaspérés par la confusion, se lèvent les philosophes. Il faudrait quand même « distinguer ce qui est de ce qui n'est pas », dit le poème de Parménide, après les vaticinations usuelles sur les Dieux et les Héros qui, depuis Homère, servaient de référence. Cette phrase est un cri : assez ! Débarrassons-nous de tout ce fatras et raisonnons.

⁸² Voir les travaux de Joseph Needham et son équipe, notamment *Temple, Quand la Chine nous précédait*.

« Ce qui est ne peut pas ne pas être. » Cherchons le chemin de l'être. C'est, disent les philosophes d'aujourd'hui, le passage du *Mythos* au *Logos*. En même temps apparaît confusément, comme en filigrane, l'idée d'un sujet pensant universel où viendraient s'inscrire les vérités parfaites. C'est le sujet de la science qui commence à se dessiner.

Le fragment d'Héraclite, « en écoutant non moi, mais le *Logos*, il faut savoir dire en accord toute chose une », est à cet égard une des citations les plus fortes de la philosophie. Elle pose que, par la logique, les hommes peuvent atteindre des vérités unificatrices, qui dépassent les opinions individuelles, et qu'ils ont à les « dire en accord ». Héraclite détecte là une possibilité de se rassembler sur l'essentiel, par-delà les particularités et les divisions. Le symbolique peut surmonter les forces diaboliques.

On sait à quel point la culture grecque, avec son polythéisme et sa philosophie, donne à Rome les bases intellectuelles de la réussite impériale. Rome est une armée. Ce sont aussi des routes, des aqueducs, un urbanisme où l'on sent partout la présence de la Raison, fille du *Logos* grec.

Un ordre se construit par-dessus les intérêts particuliers. Il n'est plus, comme en Mésopotamie ou en Egypte, l'expression de la puissance et de la gloire de tel empereur ou de tel pharaon. Il est la manifestation de Rome, entité abstraite d'où partent les commandements de la rationalité.

La chute de l'Empire, l'invasion des barbares, puis les débuts de l'Islam et les invasions normandes font s'écrouler cette armature qui semblait éternelle. À nouveau, la force brute et sa compagne la ruse régissent le destin de l'Europe. Les croyances obscures des temps anciens refont surface. Ce sont elles qui préparent le mieux au combat.

La transformation médiévale

[Retour à la table des matières](#)

Au Moyen Âge, la structure trifonctionnelle est projetée dans le champ du social, avec ses trois « ordres ⁸³ ». En fait, l'un des trois est subordonné aux deux autres. Il y a deux pouvoirs, le pouvoir spirituel (l'Église et les monastères en Europe occidentale) et le pouvoir temporel (la féodalité, ses armes et ses châteaux), lesquels surplombent les producteurs, les paysans (*aratores*), qu'en échange de leur protection ils accablent d'impôts.

Cette structure est la fille de la trifonctionnalité védique ⁸⁴ que j'ai évoquée plus haut, celle des Daévas et des Ahuras d'avant Zoroastre. Les auteurs de l'époque en ont donné la traduction moderne : le ternaire Corps-Âme-Esprit, très présent dans la théologie médiévale, mais qui a connu, nous le verrons, quelques difficultés depuis.

⁸³ G. Duby, *les Trois Ordres ou l'Imaginaire du féodalisme*, Gallimard.

⁸⁴ En fait commune à tous les Indo-Européens, comme l'a montré Georges Dumézil.

Comme celle du Vie siècle av J.-C., la Révolution du XIIe siècle part d'un doute. Est-ce que les valeurs de la féodalité sont vraiment légitimes ? Faut-il vraiment accepter que la violence soit le fondement du pouvoir et la manifestation de la vérité ?

Ce doute apparaît à l'époque précédant les croisades. Dans l'Europe post-carolingienne, la chevalerie, fruste et sportive, n'a plus assez de batailles pour dépenser son énergie. Elle fait des chevauchées fantastiques à travers champs, ce qui endommage les récoltes et, pour ne pas perdre la main, se livre à des pillages.

Elle pille un peu partout, y compris les monastères. L'Église s'inquiète. En 1024, l'évêque de Beauvais rédige un « serment de ne plus piller », que le jeune chevalier doit prononcer lors de son adoubement. Ils s'arrêtent quelques années. Puis, n'écoutant plus que leur débordante vitalité, ils reprennent.

Alors, l'Église invente les croisades, que l'hagiographie officielle présente comme une glorieuse manifestation de foi conquérante. En fait, c'est aussi - je n'ose pas dire surtout - une manière d'exporter vers le Moyen-Orient une violence devenue encombrante.

L'absence opportune du bras séculier entraîne alors une cascade d'événements qui marque les débuts du monde moderne. Les monastères n'arrivent plus à faire rentrer leurs redevances. Pris à la gorge, ils se tournent vers la technologie. C'est la réforme cistercienne. Les moines doivent à nouveau travailler de leurs mains et les ordres doivent être capables de vivre de leurs propres productions.

Ils diffusent alors les connaissances techniques dans leur entourage rural, et l'ensemble du système technique se transforme. La sélection des semences et des animaux, capitalisée dans la littérature monastique, fait des progrès spectaculaires, les outils en fer se généralisent, les moulins s'installent ⁸⁵, la prospérité gagne, démontrant les bienfaits de l'absence des chevaliers.

⁸⁵ Voir Jean Gimpel, *la Révolution industrielle au Moyen Âge*, le Seuil, 1975.

À la même époque, se produit à Cordoue un séisme spirituel. Les plus grands sages des trois monothéismes se trouvent réunis : Ibn Arabi et Averroès pour les musulmans, Maïmonide pour les juifs, Alphonse X le sage pour les chrétiens. Ils « disent en accord ⁸⁶ » un même postulat, qui peut se résumer ainsi : tous les hommes, quelles que soient leurs origines, leur fortune et leur condition, ont le même droit d'accès à la connaissance. Ibn Arabi le résume en une formule sublime : « L'Homme est la prune de Dieu. »

Pour être fidèle à notre méthode, nous devons nous demander pourquoi. Quelles conditions objectives ont conduit ces individus vers une telle proposition ? Comment se fait-il que, là où régnaient la division, la méfiance et la mésentente, quelques-uns se soient mis à parler à l'unisson, dépassant les particularismes pour se hisser au niveau de l'Esprit ? Les premiers siècles de l'Islam, très créatifs, avaient sans doute apporté une prospérité telle que l'âpreté antérieure ne se justifiait plus. Le message de la spiritualité pouvait à nouveau être entendu. Or, de nombreux auteurs l'avaient formulé. Bouddha appelait à l'« Éveil », et Héraclite disait, vers la même époque (VI^e siècle av. J.-C.) : « Les hommes éveillés ont un seul univers, qui est commun, alors que chacun des dormeurs s'en retourne dans son monde particulier. » On ne peut être plus clair : tous peuvent s'éveiller - en esprit - mais il y en a encore qui persistent à dormir.

Au XII^e siècle, cet éveil donne lieu à la (re)constitution d'une classe d'intellectuels ⁸⁷ capables de communiquer entre eux, de se comprendre et de se reconnaître par-dessus les différences de culture ou d'origine. Elle se prolonge par la création des premières universités, d'abord théologiques, puis scolastiques, enfin scientifiques, mais toujours animées par l'exercice du doute et la recherche de la Vérité au-delà des particularismes. Sans doute, les progrès techniques importés par métissage culturel ont rendu crédible cette démarche. Ce mé-

⁸⁶ Allusion au fragment d'Héraclite : « En écoutant non moi, mais le Logos, il faut savoir dire en accord toute chose une »(traduction Bollack et Weissmann, Minuit).

⁸⁷ Ce qui ne veut pas dire que tous les intellectuels atteignent l'éveil philosophique ou mystique, tant s'en faut. Mais le mouvement social qu'ils forment prend son inspiration dans le souvenir de l'expérience d'éveil.

tissage était alors le fait des Arabes, qui avaient rapporté de Chine des inventions importantes, telles que la boussole et le papier, multiplicateur des échanges, et de Perse une médecine remarquable.

Les précédents sont réactivés : la philosophie grecque et aussi l'extraordinaire fermentation du mouvement gnostique d'Alexandrie, du III^e siècle après J.-C. Tous sont des tentatives pour rapprocher l'individu de la Vérité, par le moyen d'une méthode plus que par l'intermédiation d'un clergé. La filiation entre la philosophie grecque et les intellectuels musulmans de Bagdad et Cordoue est clairement établie. Ce sont eux qui en ont retransmis les écrits, jusqu'alors restés dans l'oubli.

Cordoue ne sera pas compris. L'Islam se détourne, proclame la fermeture de l'Ijtihâd (l'esprit de recherche) et s'enfonce dans la psalmodie et la répétition ; les Chrétiens hispaniques renient Alphonse X, commencent la « reconquista », puis vont saccager les civilisations d'Amérique latine en brandissant, comble de l'infamie, l'emblème de la Croix ⁸⁸ ; les juifs se font expulser et recommencent un cycle d'errance.

Mais la semence est jetée. Elle va éclore sous la forme de *l'universitas* médiévale (Bologne, Oxford, Paris, Louvain...), lieu de la *disputatio*. Malgré l'Inquisition et l'acharnement inlassable des institutions dominantes, l'ouverture à la contestation ne se refermera plus. Des esprits libres trouveront toujours un espace, même étroit ⁸⁹, où s'exprimer. Quelques-uns, comme Galilée, mourront persécutés.

⁸⁸ Cinq siècles après, on peut encore repérer les symptômes de l'occultation de la conscience qui a suivi ces terribles événements. C'est ce que j'appelle le syndrome hispanique : le langage ne sert pas à communiquer, il sert à se protéger de la communication par un mur de mots ; il ne sert pas à découvrir la vérité, mais au contraire à la recouvrir, à l'habiller pour qu'elle soit présentable. Car, en dessous des paroles toutes faites d'inspiration cléricale, se trouvent à la fois une réalité maffieuse et la conscience des Indiens, qui est toujours là et attend son heure.

⁸⁹ Pensons à Descartes s'esquivant en Hollande, puis à Voltaire sautant par-dessus la frontière suisse dans son domaine de Ferney.

Raison et écriture

[Retour à la table des matières](#)

Le processus, commencé au XIIe siècle ne trouve son expression que progressivement. Il aboutit à la Raison discursive, la Science, les Droits de l'homme et la liberté d'entreprendre.

En regardant les choses de plus haut, on peut se demander si l'invention puis la pratique de l'écriture, avec un support *dur*, l'argile ou la pierre, n'auraient pas induit une dominance de l'ordre, puissamment exprimée par les monuments assyriens, égyptiens et perses ; l'écriture sur un support plus *fragile*, mais multiplié, le papier (après l'intermédiaire du papyrus), aurait réintroduit l'innovation, le doute et le besoin de vérifier ou de réinterpréter ⁹⁰ l'écrit.

Ce lien semble confirmé par les premières conséquences de la diffusion de l'imprimerie. Celle-ci fut inventée au Xe siècle en Chine, où elle resta sous le contrôle de la bureaucratie impériale. Lorsqu'en 1450 à Mayence, Gutenberg construisit la première machine à imprimer européenne, c'était pour divulguer et vulgariser la Bible. Jusqu'au XVIIIe siècle, plus des trois quarts de l'édition y étaient consacrés.

Les chrétiens ont pu lire le Texte et le commenter par eux-mêmes, alors qu'ils devaient jusqu'alors se satisfaire des exégèses des prêtres. Le protestantisme, libre examen du Texte, pourra s'établir et résister malgré l'inquisition *parce que* l'imprimerie multiplie les exemplaires de la Bible, alors que les Cathares, quelques siècles plus tôt, n'avaient pu survivre à la terrible croisade contre les Albigeois.

⁹⁰ Remarquons en passant que l'usage de la synagogue, espace de délibération interne sur le Texte, est contemporaine de l'Agora des philosophes grecs, et que celle de la Cabale, réinterprétation du Texte comme un message codé, s'active précisément au XIIe siècle. Chaque religion intègre à sa manière les conditions de l'époque.

Je pense que l'on peut aussi interpréter la différence entre les pratiques orientales et occidentales par la différence des écritures. Plus précisément, les idéogrammes donnent à la pensée chinoise un caractère métaphorique. Chaque signe étant à la fois un son et un symbole, le sens est toujours doublement allusif. Il en résulte une richesse particulière de la poésie, et aussi une difficulté à cerner avec exactitude la signification des métaphores.

Aussi la civilisation chinoise, assez étrangère à la notion occidentale de religion, apparaît comme un lieu d'éclosion de la philosophie, tentative de cerner le sens des choses. La perfection vers laquelle elle se tourne, dans le Tao, est une harmonie du signe, du son, du sens et du cosmos, qui met l'individu en -résonance avec la Nature. Pour ce qui est du pôle confucéen, en opposition dialectique avec le taoïsme, il manifeste la nécessité de l'intervention humaine sur la Nature, bien compréhensible dans une société agraire où chaque parcelle est cultivée avec attention depuis des millénaires.

Le tournant de l'âge classique

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque, sous Louis XIV, l'absolutisme atteint son point culminant, apparaissent aussi ses mises en doute les plus radicales, qui aboutiront, un siècle et demi plus tard, à l'écroulement des pouvoirs royaux et cléricaux.

Port-Royal : la recherche de la grâce, la perfection dans l'art, le refus de la mise en scène et des faveurs de la cour ⁹¹.

Descartes, inspiré par l'ordre des Rose-Croix : la recherche des certitudes, le refus des dogmes et des autorités doctrinales, la volonté de ramener toute conviction à une perception « claire et distincte » des choses.

⁹¹ Si bien évoquées par le film *Tous les matins du monde*.

John Locke, dans sa *Lettre sur la tolérance* *, est sans doute celui qui va le plus loin dans la formulation des conséquences du grand doute naissant. Il met en cause le pouvoir spirituel, particulièrement l'Inquisition, responsable depuis quatre siècles de plusieurs millions de morts ⁹², et aussi le pouvoir temporel, dont les prérogatives lui semblent devoir être maintenues dans d'étroites limites.

En fait, Locke, sous les apparences d'un robuste bon sens, traite d'un sujet vertigineux pour l'époque : comment organiser la société sur un autre principe que celui du pouvoir ? Son argumentation est à l'origine de ce que nous appelons aujourd'hui libéralisme. Elle se fonde, non sur l'utilité économique, mais sur une démonstration religieuse. Il écrit :

« J'avoue qu'il me paraît fort étrange (et je ne crois pas être le seul de mon avis) qu'un homme qui souhaite avec ardeur le salut de son semblable, le fasse expirer au milieu des tourments, lors même qu'il n'est pas converti. Mais il n'y a personne, je m'assure, qui puisse croire qu'une telle conduite parte d'un fond de charité, d'amour ou de bienveillance...

Dieu... n'a jamais autorisé aucun homme à forcer les autres de recevoir sa religion. Le consentement du peuple même ne saurait donner ce pouvoir au magistrat ⁹³ ; puisqu'il est comme impossible qu'un homme abandonne le soin de son salut jusqu'à devenir aveugle lui-même et à laisser au choix d'un autre, soit prince ou sujet, de lui prescrire la foi ou le culte qu'il doit embrasser.

* Texte disponible, en version intégrale, dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.

⁹² La lecture du *Bûcher de Montségur*, de Zoé Oldenbourg, et du *Manuel des Inquisiteurs*, rédigé aux XVI^e et XV^e par les dominicains Eymerich et Perña, montrent que l'Église, avec l'Inquisition, a inventé les méthodes des polices politiques que nous considérons comme le comble de l'infamie au XX^e siècle, y compris la torture, codifiée par la bulle *ad extirpanda* signée d'un pape qui (évidemment) s'appelait Innocent.

⁹³ Cette question se pose encore de nos jours, ; cas de la victoire électorale des islamistes en Algérie. Par « magistrat », Locke désigne le titulaire du pouvoir civil.

Car il n'y a personne qui puisse, quand il le voudrait, régler sa foi sur les préceptes d'un autre. Toute l'essence de la vraie religion consiste dans la persuasion absolue et intérieure de l'esprit ; la foi n'est plus foi, si l'on ne croit point. »

La tolérance, de nos jours, est supposée aller de soi. Nous nous indignons des intolérances, mais nous avons oublié le fond de l'argumentation de John Locke. Il distingue d'une part le monde intérieur, lieu d'intime conviction, laquelle est inviolable car elle nous a été donnée par Dieu. « La confiscation des biens, les cachots, les tourments et les supplices, rien de tout cela ne peut altérer ou anéantir le jugement que nous nous faisons des choses. »

Par ailleurs, il discerne le monde extérieur, soit les organisations de la société d'hommes « instituée dans seule vue de l'établissement, de la conservation de leurs intérêts civils. J'appelle intérêts civils, la vie, la liberté, la santé du corps ; la possession des biens extérieurs, tels que sont l'argent, les terres, les maisons, les meubles, et autres choses de cette nature. »

Les principes sont posés. Il y a une police des corps, mais il ne peut y avoir de police des âmes. Le fondement théologique a d'autres conséquences, en termes de scénarios. Il reste toujours une coupure entre ce que je crois et ce que vous croyez : c'est *le no bridge*. Pour vous faire partager ma vision, je ne peux qu'essayer de vous convaincre, mais je ne pourrai jamais vous faire ressentir complètement ce que je ressens. Car chacun conserve une originalité profonde, irréductible.

L'excentricité anglo-saxonne est acceptée parce qu'elle manifeste cette originalité, qui est quelque part une relation avec la divinité, donc un enrichissement. J'y vois évidemment le motif qui permet à la société anglo-saxonne d'accepter, malgré son conformisme, l'innovation, surtout accompagnée d'un déploiement de vitalité, signifiant une sorte de recherche éperdue de la reconnaissance.

Il faut attendre plus d'un siècle après John Locke pour que commencent à s'installer les nouvelles formes d'organisation. En France, la séparation de l'Église et de l'État, explicitement recommandée par

Locke, ne se fera qu'en 1905. Encore maintenant, à l'aube du troisième millénaire, que d'opportunisme, d'oppression et de servilité ! Sur six milliards d'êtres humains, combien sont prêts à résister ⁹⁴ au nom de leur intime conviction, aux rapports de forces et d'influences du monde extérieur ?

Encyclopédie et Révolution industrielle

[Retour à la table des matières](#)

C'est au XVIIIe siècle, quatre siècles après l'invention de l'imprimerie, quand il intègre couramment l'image (les gravures), que le livre a les premières conséquences décisives sur l'évolution des techniques. La *Grande Encyclopédie* de Diderot est un document aux trois quarts technique, qui met à disposition d'un public assez vaste pour l'époque (24 000 exemplaires) le savoir des corporations, jusqu'alors transmis confidentiellement.

L'événement marque l'envol de la Révolution industrielle, et inaugure une période d'extraordinaire créativité populaire, le XIXe siècle où furent inventés le vélo, les chemins de fer, l'automobile, le dirigeable, la photographie, le cinéma, les vaccins, la construction métallique...

Après 1789, on croit pendant quelques années que les trois ordres vont se trouver enfin sur un pied d'égalité. Le Tiers-État gagne en influence et devient l'égal, puis le supérieur des deux autres. Mais le triangle se reconstitue autrement en quelques décennies. Saint Simon, dès la première moitié du XIXe siècle, l'exprime avec la plus grande clarté : « L'ancien pouvoir spirituel, dit-il, c'était l'Église, l'ancien pouvoir temporel, c'était la Noblesse, caste de guerriers devenue inu-

⁹⁴ La notion de résistance prend ici son sens métaphysique. Elle a marqué l'Histoire du XXe siècle, particulièrement en France et dans tous les pays anciennement colonisés. Au siècle prochain, ce seront des résistances aux oppressions religieuses qui devront s'organiser.

tile. Le nouveau pouvoir spirituel, c'est la Science et le nouveau pouvoir temporel, c'est l'Industrie. »

En fait, on retrouve encore, dans ces deux « pouvoirs », les Ahuras et les Daévas d'avant Zoroastre. Les industriels sont l'élément moteur, celui qui mobilise les forces vitales ; les scientifiques sont les nouveaux dépositaires de la clarté d'esprit, ceux qui rendent le monde intelligible.

À mesure que l'industrialisation atteint sa maturité, au XXe siècle, les idéologies d'apparence scientiste, dont le marxisme puis les « éconismes », se substituent aux discours religieux comme normes de gestion sociale. En même temps, la communauté scientifique prend une attitude cléricale.

Si l'on observe plus en détail l'interaction de l'écriture avec la Révolution industrielle, il faut noter que la *Grande Encyclopédie* est illustrée. Elle comprend trente-deux volumes de planches décrivant le savoir-faire de toutes les corporations. Celles-ci avaient l'habitude de la transmettre confidentiellement, selon le rituel compagnonnique. Le voilà qui se trouve divulgué en dizaines de milliers d'exemplaires.

Si l'imprimerie n'a pas eu plus tôt de conséquences sur l'évolution des techniques, c'est sans doute parce que, pour transmettre du savoir-

faire, le texte ne suffit pas, il faut de l'image. Question d'actualité dans notre fin de XXe siècle où la nouvelle écriture (télématique) commence à peine son travail de retransmission des graphismes.

Préliminaires à une prospective des religions

VERS LE TROISIÈME MILLÉNAIRE

Nouvelle écriture, nouvelle religion ?

[Retour à la table des matières](#)

Venons-en à la prospective. Il y a de bonnes raisons d'espérer que le siècle prochain sera, comme le VI^e siècle av. J.-C., le XII^e et le XVIII^e siècles, un grand siècle de l'Esprit. Pourquoi ? Parce que la transition du système technique, commencée à la fin du XX^e siècle, s'étendant sur tout le XXI^e, transforme les conditions objectives de survie et de fonctionnement des sociétés.

En résumé, nous sommes à l'aube d'une nouvelle civilisation ⁹⁵, la civilisation cognitive, dans laquelle les processus de l'Esprit jouent le rôle central. Son émergence procède de deux déploiements technologiques : celui d'une nouvelle écriture, digitale, délocalisée, virtuelle, et celui de la biotechnologie, qui place l'espèce humaine en symbiose avec tout le règne du vivant et lui donne en même temps les pouvoirs d'un demiurge.

Ces deux transformations de la technique peuvent être vues comme un seul et même phénomène, celui de l'installation du paradigme cognitif. Les êtres vivants sont les lieux originels des processus de reconnaissance. Si l'homme a construit des machines à communiquer de

⁹⁵ Cette affirmation s'appuie sur un travail de prospective planétaire de plusieurs années, qui a mobilisé plusieurs centaines de chercheurs et donné lieu à deux publications aux éditions Payot : *2100, récit du prochain siècle* et *2100, Odyssée de l'espèce*, *op. cit.*

plus en plus perfectionnées, c'est pour amplifier, simuler, expérimenter sous d'autres formes ce fonctionnement central de la vie.

Peut-on anticiper les conséquences de la nouvelle écriture, sur support effaçable, lisible à distance, contenant non seulement des mots, mais aussi des images, des séquences animées, c'est-à-dire de l'émotion, voire des univers virtuels, c'est-à-dire des explorations et des défis ? La situation objective qu'elle crée peut-elle orienter le contenu, voire la nature même des croyances et pratiques religieuses, pour autant qu'on puisse encore leur donner ce nom ?

SI nous prolongeons l'idée que, plus le Texte est malléable et fongible, plus le doute s'installe et plus la délibération s'active, alors nous pouvons émettre l'hypothèse, non pas de la fin des textes sacrés, mais de la fin de la sacralisation des textes.

À vrai dire, cette désacralisation a déjà commencé. Dès le début du XIX^e siècle, le rôle de la démarche scientifique en tant que substitut du pouvoir spirituel était à l'œuvre.

Or la différence entre la production scientifique et le texte sacré est claire ⁹⁶. Une science est un discours inachevé, provisoire, qui reste acceptable tant qu'il n'a pas été contredit par les faits. Alors que le texte sacré est supposé immuable pour l'éternité et garder un sens même si les faits disent le contraire, d'où les positions constamment rétrogrades des théologiens sur la rotation de la terre (Galilée), l'origine des espèces (Darwin) ou les commencements de l'univers.

La montée de la crédibilité de la science par rapport au discours religieux est donc déjà le passage d'un texte absolu à un texte *relatif*, objet d'une délibération et d'une réactualisation permanente. Ce qui compte n'est plus le texte lui-même mais son processus de production et de validation. Il serait peut-être excessif de dire que la sacralisation se reporte du texte sur la méthode. Je constate seulement que celle-ci est l'objet d'une exigeante vigilance qui détermine non seulement l'ac-

⁹⁶ Elle a été décrite par les philosophes du XX^e siècle, notamment Karl Popper. Voir aussi le travail profond de l'historien des sciences T.-S. Kuhn, *la Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 1983.

ceptabilité de l'écrit, mais surtout celle de son auteur dans la communauté scientifique.

L'écriture était rare ⁹⁷. Parce qu'elle était rare et représentait aussi la mémoire juridique des engagements irrévocables, il était naturel de sacraliser des livres. Elle devient surabondante, et même envahissante. Il se publie chaque jour bien plus que chacun ne peut lire. Les consommateurs croulent sous les publicités. Tout devient écriture. Pour mieux attirer, les fabricants transforment les objets en symboles. Les emballages se couvrent de textes. Le monde moderne nage dans l'écrit. Les cerveaux sont constamment sollicités par un tourbillon de signes, dont ils ne décodent qu'une partie.

Dès lors, ce qui est précieux, car porteur de survie, n'est pas l'information mais le discernement, la pertinence, le sens. La sécurité n'est plus liée à l'accumulation du savoir, mais à un savoir-faire : la navigation dans le savoir. En somme, nos enfants devraient se comporter dans le foisonnement des connaissances comme nos ancêtres chasseurs-cueilleurs dans la forêt : le coup d'oeil, le réflexe, la traque... et une indifférence aux sollicitations.

On observe un retour des vertus chamaniques. L'« homme de connaissance », ce n'est plus celui qui accumule des connaissances livresques, c'est celui qui accède à un savoir-faire particulier, une relation immédiate avec l'environnement qui lui permet de se diriger à coup sûr. Nous ne sommes pas loin des enseignements des arts martiaux ou du compagnonnage, où le « savoir » résulte d'une maîtrise de soi.

Fait significatif, les jeux vidéo reprennent le thème éternel du voyage initiatique, avec des confrontations aux monstres hostiles, des simulations de risque. Les récompenses s'énoncent déjà en termes de points de connaissance ou d'énergie : on retrouve les Ahuras et les Daévas d'avant Zoroastre.

⁹⁷ Comme l'évoque le roman de Umberto Eco, *Au nom de la rose*, au temps où elle était reproduite par des copistes et circulait de monastère en monastère.

La lutte du bien et du mal est présente, mais l'essentiel reste un parcours mouvementé où le joueur apprend, en situation, à se confronter aux aventures programmées. Il en sort plus expérimenté, différent et semblable à la fois, ayant mobilisé son système émotionnel et sa vigilance.

Ce n'est pas dans les bureaucraties des religions officielles qu'il faut attendre que les nouveaux mouvements de l'Esprit se manifestent. Elles resteront des organes de commémoration, à vocation culturelle, au mieux animatrices de bénévolat, ce qui est déjà beaucoup. Je chercherais bien plutôt les nouvelles manifestations de l'Esprit dans les jeux, l'audiovisuel et les univers virtuels, étendus aux enseignements.

Car pour l'enseignement, les appareils pédagogiques construits au siècle dernier, avec leurs salles de classe, leurs horaires et leurs programmes contraignants ont singulièrement vieilli ⁹⁸. S'ils ont pu se maintenir, ce n'est pas par l'utilité de leurs formations, mais parce qu'ils gèrent les rituels initiatiques des sociétés contemporaines.

Or, dans tout le règne animal, l'apprentissage passe par le jeu. Les éthologues y trouvent leur logique naturelle : s'il y a plaisir à jouer, c'est en rapport avec la survie de l'espèce, pour laquelle l'apprentissage est nécessaire. Il y a identité, dans la nature, entre l'enseignement et le jeu.

Les sociétés humaines ont, au contraire, éprouvé le besoin de les séparer, voire de les opposer. C'est contre nature. Il faut sans doute chercher l'origine de cette distorsion dans le décalage entre les instincts de l'homme et ce qu'il lui est offert de vivre. Mais le virtuel offre des possibilités inespérées : il est maintenant possible de construire aussi des jeux de réconciliation.

⁹⁸ Actuellement, d'après les enquêtes que j'ai menées lors de la préparation de la prospective du siècle prochain, aucun pays au monde n'est satisfait de son système d'enseignement.

La mémoire des instants d'éternité

[Retour à la table des matières](#)

L'écriture, mémoire auxiliaire, artificielle, de l'espèce humaine, est désormais capable de conserver des images, ce que faisaient déjà les arts plastiques puis la photographie, et aussi des sons et de l'image animée, ce que faisaient déjà le phonographe et le cinéma. Elle les rend disponibles, consultables, modifiables même, instantanément d'un bout à l'autre de la planète. Sans doute, direz vous, mais qu'est-ce que ça change ? Il est peut-être trop tôt pour le dire. J'en donnerai néanmoins une interprétation :

La plupart des événements que nous vivons s'effacent dans l'oubli. Quelques-uns seulement restent en mémoire, dans la conscience ou dans l'inconscient. Au niveau collectif, il en est de même. La société mémorise les instants d'exception. Que ce soit dans le sport ou l'art lyrique, chacun retrouve avec bonheur ces moments rares où les acteurs sont dans un état de grâce⁹⁹, exprimant la perfection de leur art, traversés par une sorte d'harmonie cosmique.

Le spectacle des Jeux olympiques, tout entier construit dans l'attente de ces instants d'éternité, mobilise dans une sorte de communion planétaire l'attention de près du tiers de l'espèce humaine. Je me demande s'il n'y a pas là le substitut de ce que l'on appelait un culte. Au lieu de communier dans l'adoration d'une entité absente, les spectateurs s'unissent dans l'admiration de l'approche de la perfection, démontrant que, par son art, le corps humain peut s'élever au niveau de l'esprit.

En termes religieux, ce serait donc un retour de l'immanence et un recul de la transcendance. En ce qui concerne le comportement quoti-

⁹⁹ Notion qui avait été introduite par Saint Augustin. La grâce, que recherchaient avec tant de persévérance les disciples de Port-Royal, est la même qui se manifeste aujourd'hui avec évidence par le truchement de la mémoire audiovisuelle de ces « instants d'éternité ».

dien, le modèle scientifique, qui donnait la priorité au raisonnement et à la vérification expérimentale, reculerait au profit d'une éducation de la sensibilité, d'un perfectionnement de soi, en somme un retour des qualités de l'artisan : le savoir faire et la maîtrise.

La nouvelle écriture apporte à l'appui de ce mouvement un domaine d'inscription nouveau, dont l'importance a échappé à la plupart des observateurs. Elle permet de stocker et de communiquer, non plus seulement du savoir, mais du savoir-faire ¹⁰⁰. Le simulateur de vol ne transmet pas des connaissances, il éduque directement les réflexes du pilote. Les univers virtuels, dont ce « simulateur » fait partie, mettent en situation. Ils transmettent un apprentissage par la pratique.

L'enseignement touche alors des niveaux plus profonds du comportement ¹⁰¹. Tous les éthologues savent qu'il est plus difficile d'acquérir un réflexe nouveau que d'engranger une information, parce que le réflexe est enregistré plus profondément jusque dans les circuits courts du système nerveux, alors que l'information remonte au cortex, qui est fait pour la traiter.

Si ce fait, essentiel, n'a pas été noté, c'est sans doute parce qu'il renverse un système de valeurs bien établi du temps du règne de l'écrit : la supériorité du savoir sur le savoir-faire, de la science sur la technique. Cette supériorité est supposée aller de soi.

C'est le contraire qui est vrai, car les sciences elles-mêmes sont dépendantes d'une technique amont : la métrologie.

Ce renversement des valeurs, déjà commencé, aura des conséquences sociales et religieuses. Sociales, car l'illégitimité d'une classe dirigeante positionnée dans le discours devient de plus en plus évidente. Religieuse, car le rôle du texte, central dans les « religions du livre »

¹⁰⁰ Et cela est destiné à bouleverser tout le système d'enseignement.

¹⁰¹ Voir aussi à ce sujet les travaux de l'école de Palo Alto (Fisch, Weakland, Segal, *Tactiques du changement*) et les réflexions d'Hubert Dreyfus au colloque *Cognition I* de Cerisy : mieux on sait conduire une automobile, plus il est difficile d'expliquer comment conduire, car le savoir-faire devient instinctif et s'inscrit plus profondément dans les zones réflexe du psychisme.

et important dans la plupart des autres, est destiné à se transformer profondément. Le livre n'est plus le dépositaire de la totalité de la représentation mémorisable, mais il reste un objet structurant la pensée, comme un code génétique structure le développement de l'être vivant.

Libération de la communication

[Retour à la table des matières](#)

Plus généralement, les modes de communication sont structurés par la technique. On peut y repérer deux configurations extrêmes :

Communication en étoile
(radio, télévision...)

Communication en réseau
(téléphone, interne...)

- D'une part l'étoile, avec un centre et une périphérie. C'est le cas de la radio ou de la télévision, où une personne parle simultanément à plusieurs milliers ou millions d'auditeurs ou de téléspectateurs. La communication est centralisée. Elle reproduit la configuration du pouvoir.

- D'autre part le réseau, où il n'y a pas de centre. Les communications sont privées. Une personne parle à une seule personne. Chacun peut appeler tous les autres. C'est le cas du téléphone, qui est une configuration isonomique, quoique différente de l'Agora grecque, car il s'agit de conversations privées et non plus d'un débat public ¹⁰².

La télévision et la radio ont été inventées après le téléphone, mais mises en place avant. Centralisées, elles ont spontanément été utilisées par les pouvoirs pour étayer leur influence.

Ce qui se présente au début du siècle prochain, et plus encore par la suite, est au contraire une montée en puissance des réseaux : le nu-

¹⁰² Sauf dans les usages récents : les forums internet, par exemple, constituent des sortes d'agoras.

mérique, le visiophone..., alors que les étoiles se démultiplient par le câblage et les satellites.

Le schéma de la transformation contemporaine se rapproche donc de celui du VI^e siècle av. J.-C. lorsque, dans l'île de Samos, on osa mettre en place une forme de gouvernement « isonomique », la « démocratie ¹⁰³ » grecque.

Il est donc logique de s'attendre à une évolution comparable : un déclin des pouvoirs centralisés, qu'ils soient politiques, industriels ou financiers, et une montée en puissance des petites unités, voire des entreprises artisanales, portées chacune par un talent particulier.

Le XXI^e siècle connaîtra donc une situation nouvelle, que l'on peut situer en référence aux grands siècles de l'Esprit. Pour la première fois, des données techniques, la configuration des infrastructures de communication vont conditionner les liens sociaux.

Je pressens qu'elle va même donner naissance à des phénomènes inédits, dont nous avons déjà les germes sous les yeux, mais dont la présence nous trouble suffisamment pour que nous n'ayons pas grande envie de les voir.

Il s'agit de l'apparition d'êtres pensants collectifs. Rappelons que, parmi les cent milliards de neurones qui peuplent un cerveau, aucun ne commande les autres. Ce que nous appelons la pensée est fait d'échanges élémentaires entre des modules qui, chacun pris isolément, ne sont pas « intelligents » mais qui, tous interconnectés, peuvent donner l'impression de l'être ¹⁰⁴.

D'un côté, lorsqu'on observe avec assez d'attention les fonctionnements cérébraux, il devient difficile de dire « je », et la facilité avec

¹⁰³ En fait, il s'agit d'une forme assez large d'aristocratie, mais une innovation remarquable pour l'époque, dans un sens démocratique.

¹⁰⁴ Cet aspect a été étudié par l'équipe de Marvin Minsky, voir *la Société de l'esprit*.

laquelle les « machines hallucinogènes » (jeux vidéo, spectacles...)captent le psychisme montre bien sa fragilité.

D'un autre côté, des collectivités organisées en réseau donnent tellement l'impression de posséder une personnalité propre que le langage la leur attribue spontanément. Ne dit-on pas couramment : « IBM pense que... » ou encore : « le Marché est nerveux ce matin... » ? Et les fluctuations du marché ressemblent à un électroencéphalogramme. L'espèce humaine serait-elle d'ores et déjà habitée d'êtres pensants collectifs d'autant plus réactifs qu'ils s'équipent de moyens de communication fonctionnant à la vitesse de la lumière ?

Sans doute, la création d'êtres collectifs n'est pas nouvelle. Elle mobilise, comme je l'ai dit plus haut ¹⁰⁵, une énergie amoureuse. Il est bien possible que les opportunités offertes par les nouveaux modes de communication ouvrent une brèche où cette énergie viendra s'engouffrer. On peut déjà voir, lors des catastrophes naturelles (une éruption volcanique, un tremblement de terre...) se manifester des solidarités mondiales plus fortes et plus réactives que par le passé. Le temps réel, qui ne laisse pas à l'émotion le temps de se refroidir, exalterait alors les manifestations créatrices.

En ce qui concerne au contraire les idéologies et les doctrines sectaires, il faut s'attendre dans un premier temps à une incroyable cacophonie. Puis, lorsque la machine infernale à produire de l'exclusion, des anathèmes et des exactions aura commis assez de dégâts, à une remontée des valeurs de compréhension et de solidarité, embrassant dans un même mouvement les hommes et la Nature.

Le temps et la vie

[Retour à la table des matières](#)

Mais il ne suffit pas de raconter quelques configurations où la nouvelle écriture devrait logiquement transformer les pratiques et les croyances. Car c'est au niveau des fondements et de la définition

¹⁰⁵ En empruntant à Alberoni sa théorie des « états naissants ».

même du religieux que la montée subreptice de la civilisation cognitive nous oblige à réfléchir.

On ne peut définir l'être sans la mémoire et la faculté de reconnaître.

La matière inerte n'« est » pas. Elle est traversée par le temps, dégradée selon le principe d'entropie. Son destin est informe et, s'il n'y avait qu'elle, on ne pourrait parler d'être, rien n'étant ni mémorisé, ni *a fortiori* reconnu.

Ainsi, le « chaos », ou encore la « soupe primitive » de matière hypercondensée que les astrophysiciens nous décrivent comme ayant précédé le « big-bang » il y a quinze milliards d'années, est hors du temps. Il ne peut avoir d'être, n'ayant pas de mémoire.

Inversement, la mémoire d'une chose n'est pas cette chose, de même que « la carte n'est pas le territoire ¹⁰⁶ ». Quel rapport entre le mouvement des molécules du cerveau de celui qui parle, les vibrations de l'air qu'il crée par son discours et le mouvement des molécules du cerveau de celui qui écoute ? Et pourtant, il affirme comprendre ce qui vient d'être dit.

Par ailleurs, le XXe siècle marque la fin de l'arrogance scientiste. Gödel et ses successeurs ont démontré la limite intrinsèque des théories formelles ¹⁰⁷ et, par voie de conséquence, l'impossibilité d'enfermer la réalité dans un vocabulaire restreint aux propositions toutes clairement décidables par oui ou non.

¹⁰⁶ Formule célèbre due à Korzybski.

¹⁰⁷ Il s'agit du célèbre théorème d'indécidabilité, selon lequel dans toute théorie, y compris dans la plus simple, celle des nombres, se trouvent nécessairement des propositions « indécidables », c'est-à-dire que l'on peut rajouter, elles ou leur contraire, sans rendre la théorie incohérente. Il y a là une bizarrerie du vocabulaire mathématique, puisqu'il s'agit en fait de propositions que l'on peut accepter ou refuser sans être en contradiction avec la théorie, donc des propositions décidables que les mathématiciens appellent indécidables.

Ces constats, si l'on y réfléchit, amènent à tour reprendre depuis le début. Il faut reposer les questions éternelles : Qu'est-ce que l'être ? Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que la vie ?

La vie est un seul et même phénomène « de l'amibe jusqu'à l'éléphant ¹⁰⁸ ». Ce phénomène se présente sous la forme d'un processus d'interaction entre un texte (le code ¹⁰⁹) et un contexte (le milieu vivant). Le temps et la vie se créent mutuellement. La vie est un processus qui se déploie dans le temps. Mais aussi elle crée le temps, parce qu'elle est reconnaissance donc mémoire, et la mémoire est reconnaissance du temps.

Si *tout* ce qui est (vivant) se présente comme interaction d'un texte et d'un contexte, alors l'écriture y joue évidemment le rôle central. La vie est bien une succession de lectures et de relectures du code génétique, qui se déroulent à chaque instant, au niveau de toutes les cellules du corps et, plus rarement, une réécriture de morceaux de code, lorsque l'espèce est en difficulté.

C'est aussi un ensemble de processus de reconnaissance, depuis le niveau moléculaire jusqu'à celui des fonctionnements sociaux. La reconnaissance s'inscrit en effet d'abord dans les mécanismes immunitaires ¹¹⁰.

Tout être vivant discerne les substances utiles (les nourritures) des nuisibles (les poisons). S'il ne le faisait pas, il ne pourrait survivre. Il discerne ce qui est lui de ce qui n'est pas lui (le « soi » du « non soi », disent les biologistes). D'une part, il cicatrise, d'autre part, il rejette les greffes inacceptables.

Parmi tous les processus de la vie, qui sont d'une immense diversité puisque tous les constituants chimiques qui nous composent en sont issus, l'un d'entre eux mérite une attention particulière : c'est la fé-

¹⁰⁸ Selon l'expression de Jacques Monod.

¹⁰⁹ Pour un génome humain, ce texte comprend trois milliards de paires de base, l'équivalent d'un mot de trois milliards de lettres, chacune choisie dans un alphabet de quatre lettres.

¹¹⁰ Observation fondamentale due à Francisco Varela.

condation. Le génome de l'œuf fécondé résulte de la combinaison de deux demi-génomes provenant l'un du spermatozoïde, l'autre de l'ovule.

La matrice se trouve alors en présence d'un être nouveau qui n'est ni tout à fait elle, ni tout à fait étranger. Pour n'importe quel tissu vivant, il n'y a que deux réactions possibles : le rejet (le corps rejette les greffes), ou l'assimilation (le corps cicatrise ses plaies et accepte les autogreffes).

Dans ce cas et dans ce cas seulement ¹¹¹ il se produit un phénomène exceptionnel la matrice n'élimine pas l'œuf fécondé, bien qu'il n'ait pas le même génome qu'elle. Elle ne le digère pas non plus, puisqu'elle lui permet de se développer jusqu'à constituer un être autonome. Je pourrais aussi dire que sa réaction est ambivalente : elle rejette et accepte à la fois le nouvel être en puissance.

Je ne peux m'empêcher de comparer la situation de l'œuf fécondé à celle d'une innovation dans une organisation (qui joue le rôle de la matrice). Elle est à la fois rejetée, parce qu'elle perturbe, et désirée, parce qu'elle donne de l'espoir. Et les pathologies de la grossesse, y compris la fausse couche, trouvent un écho naturel dans la description des obstacles à l'innovation.

La reconnaissance est un seul et même phénomène, depuis la réaction immunitaire jusqu'à la reconnaissance que les êtres vivants complets s'accordent entre eux, jusqu'aux êtres collectifs tels que les entreprises ou les Etats-nations (reconnaissance diplomatique). Il faut chercher dans les processus de la reconnaissance la clef du fonctionnement et du devenir des religions et des pouvoirs temporels.

Prenons un exemple : il faut chercher la spécificité du judaïsme, non pas dans le texte lui-même, mais dans la relation que le peuple entretient avec son texte, autrement dit les processus de reconnaissance dont le texte est le pré-texte.

¹¹¹ Y compris dans le cas des mères porteuses, qui montre qu'il n'est pas nécessaire que le génome de l'embryon soit issu pour moitié de celui de la matrice.

L'essentiel n'est donc Pas la Torah écrite, mais la Torah orale ¹¹² c'est-à-dire le commentaire, renouvelé à chaque génération, du texte sacré. Ce commentaire est issu du fonctionnement de la synagogue, espace de délibération relativement isonomique, dont la pratique s'est, semble-t-il, stabilisée à l'époque où naissait la démocratie grecque ¹¹³.

Le Texte (la Torah en l'occurrence) est fini. Mais les interprétations que l'on peut en faire sont infinies. Il a été lu et relu des millions de fois, mais il y a encore quelque chose à y lire d'original qui n'a jamais été lu. Et c'est le rôle de chaque croyant que de dire son originalité à travers sa lecture personnelle. C'est ainsi qu'il manifeste qu'il est vivant. Lors de sa communion, à l'entrée dans l'âge adulte, il présente sa vision personnelle à la communauté rassemblée dans la synagogue.

Faisons maintenant une transposition comme celle que j'ai présentée au début à propos des comportements dans les entreprises en France et au Japon. Remplacez la Torah par la Nature et la synagogue par des congrès et vous obtenez le fonctionnement de la communauté scientifique, où l'on sait que les israélites ont une place beaucoup plus importante que ne le justifierait leur proportion dans la population.

C'est là, je crois, que l'on peut mesurer l'apport de la culture juive : l'invention, au vil siècle avant J.-C., en cohérence avec l'esprit de l'époque, d'une pratique qui préfigure la méthode scientifique. Le mot doit ici être replacé dans son étymologie : *méta odos*, autrement dit le chemin (*odos*) qui mène au loin (*méta*).

Non seulement la Vérité est au bout du chemin, mais elle est dans le chemin, elle est le chemin même, disent les mystiques. Ce cheminement particulier est un parcours d'initiation, une technique cogni-

¹¹² Voir à ce sujet le travail d'Alexandre Safran, *la Cabale*, Payot, 1988.

¹¹³ Ce qui vient à l'appui de notre hypothèse que toutes les religions sont, à peu près aux mêmes époques, mais chacune selon des modalités différentes, saisies par l'« air du temps » (en fait, les conditions objectives de survie). Il faut donc faire un effort d'abstraction, se détacher de telle ou telle religion particulière, pour saisir en quoi consistent ces transformations des « siècles de l'esprit » (VIe av. J.-C., XIIe., XIIIe., XXIe.).

tive, adossée à un statut de la connaissance. Il présuppose qu'il reste toujours et encore quelque chose à voir dans les interstices, même de ce qui été visité et revisité pendant des millénaires (la Torah ou la Nature).

« *Tenir* » un discours

[Retour à la table des matières](#)

« Tenir un discours, c'est comme tenir la barre d'un bateau ¹¹⁴. » Dès lors qu'un texte fonctionne par rapport au social comme un code génétique par rapport au milieu vivant, la question de la « vérité » doit être posée autrement, et elle n'est pas, de loin, la seule question qui se pose au sujet des textes.

Pour qu'un discours fonctionne, encore faut-il qu'il soit tenu, au sens où l'on tient la barre. Une limitation de vitesse sur la route n'a de sens que si l'on se donne les moyens de la faire respecter.

En termes cognitifs, les entreprises et autres organisations sont des lieux où l'on « tient » un discours. Cela ne veut pas dire qu'on y parle beaucoup. Bien au contraire, les hommes d'action parlent peu. Leur discours n'est pas parlé. Il est « agi ». C'est en ce sens qu'il est « tenu ».

J'observe aussi à quel point les controverses religieuses contemporaines portent sur les prescriptions et les interdits bien plus que sur la spiritualité. Cela veut dire que les religions sont devenues des organisations comme les autres, qui visent l'action et le pouvoir.

Ainsi, la partie législative du Coran, la Charia, écrite pour la société du VII^e siècle, paraît un enjeu plus présent que sa partie spirituelle, laquelle est pourtant plus durable. De son côté, l'Église catholique continue à prescrire activement dans le registre de la sexualité, ce qui

¹¹⁴ Cette observation fondamentale est due à Charles Krejtman, philosophe, auteur de *Pour Descartes*.

n'a rien à voir avec l'enseignement des Évangiles. Quant aux rabbins extrémistes, ils en sont à interdire la circulation le jour du shabat. Comme si Yahvé, furieux, était descendu des limbes sans crainte du ridicule pour rajouter un onzième commandement : « Tu ne rouleras pas sur le périphérique le samedi. »

Pour compléter le tableau, il faut évoquer les pratiques des sectes et des « intégrismes », qui se sont multipliés pendant les dernières décennies, au point que bien des experts en géopolitique sont maintenant convaincus que, si les conflits du XXe siècle ont été inspirés par des idéologies, portées par des « blocs » de nations, ceux du XXIe seront en majorité d'inspiration religieuse,

Dès lors, le bon sens appelle à se demander : Comment se fait-il que, simultanément, tant d'organisations religieuses ou parareligieuses s'activent à prescrire et guider leurs disciples dans leur vie personnelle et aussi dans leurs engagements politiques et sociaux ? N'y a-t-il pas un air du temps, des conditions objectives, des circonstances communes qui les amènent toutes à ce même comportement ?

Considérons ce phénomène avec recul. Dans la civilisation industrielle, on peut clairement distinguer les choses de la matière dont s'occupe la production et celles de l'Esprit, territoire que peuvent encore prétendre occuper les religions. Dans la civilisation cognitive, il y a dématérialisation de la technique. Tout est du registre de l'Esprit. Les religions se trouvent concurrencées jusque dans le dernier réduit qui leur reste.

Elles répondent comme elles peuvent, en brandissant des textes et des commandements qui ont fait leurs preuves mais qui n'en restent pas moins élaborés en d'autres temps, en d'autres lieux, par d'autres acteurs pour résoudre d'autres problèmes. La médiatisation étant ce qu'elle est, on voit des peuples illettrés s'enflammer pour des injonctions archaïques.

Ce phénomène pourrait s'interpréter comme un VIe siècle av. J.-C. à l'envers. Les siècles de l'Esprit ¹¹⁵ prenaient appui sur le doute pour

¹¹⁵ VIe siècle av. J.-C., XIIe siècle, XVIIIe siècle européen (cf. *supra*).

une libération créatrice. Le mouvement contemporain, en apparence, restaure des prescriptions anciennes pour enrégimenter les fidèles, y compris dans la voie de la violence. Cette confusion du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel est la conséquence du chômage, de la pauvreté et de l'exclusion. Ceux que la société refuse se tournent naturellement vers une contre-société.

L'arrivée au pouvoir de l'ayatollah Khomeiny a surpris la plupart des observateurs, mais pas tous. Ceux qui s'intéressaient de près à la société iranienne des années 60 avaient mesuré le choc culturel induit par la modernisation à marche forcée menée avec l'argent du pétrole par le shah et son Premier ministre Hoveyda.

Ce n'était dans ce cas pas tant l'appauvrissement que le changement de société et de style de vie qui était jugé incompatible avec les valeurs traditionnelles de l'Iran. Car, dans ce pays, le souverain peut commettre des abus et des exactions, mais il n'entre pas dans ses fonctions de changer la société. La population s'est donc tournée naturellement vers les représentants de la tradition.

Il y a des précédents historiques beaucoup plus dramatiques : le déclin du Moyen Âge ¹¹⁶ européen. Après la révolution technique du XI^e au XIII^e siècle, au cours de laquelle la population double, l'Europe atteint la zone des saturations. On a l'impression d'un « monde plein ¹¹⁷ ». Arrivent les premières famines, puis la grande peste, la guerre de Cent Ans, le schisme, avec un second pape en Avignon.

Deux siècles de malheurs succèdent alors à deux siècles de prospérité. Les représentants de la classe dirigeante, soupçonnés d'avoir, par leur inconduite, porté malheur au peuple, se font massacrer. Des flagellants parcourent les rues. Les signes du désarroi sont partout.

Ce qu'on appelle la Renaissance n'est que la fin de ce grand déclin au terme duquel la population, divisée par deux, a rejoint son niveau initial de vingt habitants au kilomètre carré.

¹¹⁶ Voir J. Huizinga, *l'Automne du Moyen Âge*, Payot, 1989.

¹¹⁷ Selon l'expression de l'historien Pierre Chaunu.

Que s'était-il passé ? La population avait augmenté jusqu'à saturer les subsistances (loi de Malthus). À l'approche des limites, les circonstances devenant plus difficiles, l'âpreté des relations s'accroît. Elle succède à une période de générosité créatrice. L'énergie qui s'était investie en créativité se retourne en prédation, augmentant encore la méfiance et l'hostilité. C'est un des scénarios possibles du monde d'après-demain.

Replaçons ~ maintenant le mouvement général de régression ¹¹⁸ contemporain dans la situation objective de l'époque : une société de surinformation ¹¹⁹ et d'exclusion ¹²⁰ croissantes. À la fois la complexité, le manque de repères et un terrible déficit de reconnaissance, à travers lequel l'être est menacé. La reconnaissance étant à la base du vivant, sa défaillance fait trembler les fondements de la vie même, cette « raison de vivre » dont chacun se nourrit.

L'âme est profondément atteinte. Les pulsions suicidaires se manifestent : non seulement des suicides physiques, mais aussi une multitude de processus autodestructeurs tels que les drogues, les psychoses, et aussi le plus pernicieux parce que socialement valorisé : celui qui consiste à vendre son âme à une organisation, que ce soit une secte ou une entreprise, en s'identifiant à un robot serviteur d'une institution.

¹¹⁸ J'emploie le mot régression ici, sans connotation péjorative, au sens des psychanalystes : est régressif un mouvement qui va chercher dans un passé non résolu des solutions à un présent anxiogène.

¹¹⁹ Et d'hyperchoix, voir l'analyse d'Alvin Toffler *dans le Choc du futur* (Bantam Books, New York, 1971).

¹²⁰ Dans certaines régions du monde (Amérique latine...), en cette fin de XXe siècle, un jeune sur deux ne trouve pas de travail en sortant de l'école (pour autant qu'il ait été scolarisé).

Double relativité et désarroi

[Retour à la table des matières](#)

Le début du XIXe siècle en Europe est un autre précédent. La classe dirigeante croyait sortir l'humanité de la misère en développant la science et la technologie. En fait, l'arrivée d'un nouveau système technique déplace la force de travail liée à l'ancien. Ce fut l'exode rural se déversant, année après année, dans les villes, grossissant le prolétariat urbain, puis, en 1848, l'explosion.

Au début du XXIe siècle, le nouveau système technique s'installe, cette fois à l'échelle planétaire. Il déplace la force de travail ancienne : une bonne partie des ouvriers sont remplacés par des robots et des communications physiques par des télécommunications. L'industrialisation de l'agriculture repousse vers les villes les paysans liés aux petites exploitations, particulièrement dans le Tiers Monde.

La montée de l'exclusion est alimentée par plusieurs fleuves. Les uns viennent de la campagne, les autres de la ville, d'autres encore naissent sur place, exclus enfants d'exclus, contre-société en germe. Mais cette montée est, comme au siècle dernier, une lente marée. Il lui faut plusieurs dizaines d'années pour se remplir.

Le désarroi crée inévitablement une demande sociale pour des cadres de référence. Chacun a besoin de repères, de balises dans cet océan hostile qu'est le monde des exclus. En réponse, diverses sortes d'organisations s'activent et proposent des cadres de référence aux âmes désorientées.

Parmi elles, les Églises et les associations, caritatives ou non, mais aussi de nouvelles organisations, plus agressives et moins recommandables, telles que les intégrismes, les sectes et les maffias.

Pour comprendre ce qui se passe effectivement, il me faut évoquer, au risque de surprendre, les mathématiques contemporaines. Ce n'est

sans doute pas un hasard si, depuis les années 30, tant de travaux sont apparus autour de la notion d'indécidabilité évoquée plus haut.

Même dans les plus simples des théories, disent ces travaux, il reste de l'indécidable, autrement dit des propositions que l'on peut arbitrairement choisir, soit comme vraies, soit comme fausses, sans pour autant contredire les axiomes fondateurs. La démonstration qu'en fait Gödel tient à ce qu'une écriture engendrée par des règles logiques ne donne qu'une suite de déductions sur des signes, dont la capacité à décrire la réalité est somme toute assez limitée.

Revenons à la vie : dans un sens, on peut dire que les règles proposées - voire imposées - par ces organisations consistent à *décider l'indécidable* ¹²¹. En ce sens, elles montrent qu'elles savent « tenir » un discours, c'est-à-dire faire respecter des propositions cohérentes mais contingentes, tout en étant capables de survivre, peut-être même avec plus de vitalité que si elles laissaient les apories dans le silence.

Cette observation renvoie à une étude plus fine de la relation du texte et du contexte. La première idée, élémentaire, est que le texte se démultiplie dans le contexte et le structure, à la manière d'un code génétique dont les séquences « s'expriment » par la production de protéines. C'est la partie « prophétique » du modèle ¹²².

Mais la biologie montre un paysage bien plus complexe, où fonctionnent aussi des régulations (ce qui permet de « tenir » le discours) et des rétroactions, c'est-à-dire un « principe de réalité ». Si les productions engendrées par le texte sont délirantes, elles ne survivent pas dans le contexte. Il y a soit sélection, soit reprogrammation.

Or, au niveau social, les institutions que nous avons citées ne sont plus et de loin, les seules à tenir des discours. Il y a aussi, et surtout,

¹²¹ Indécidable au sens des mathématiciens, donc en fait décidable.

¹²² L'engendrement, par quelques lignes de programme, d'une image fractale, donne une idée réactualisée de ces fonctionnements prophétiques. D'autant que l'on sait maintenant simuler la croissance d'êtres vivants. Le CIRAD de Montpellier l'a fait pour des plantes.

les organisations ¹²³. C'est là, pour l'essentiel, que se détermine l'indéterminé et que se décide l'indécidable. Par suite, la frontière entre le profane et le sacré s'estompe.

Mais cette évolution crée de véritables déchirements. Pour le comprendre, il faut revenir aux définitions. Les organisations actuelles présentent une différence essentielle avec celles du passé. Nous sommes au siècle de la relativité, et nos organisations sont relatives, alors que celles d'autrefois étaient absolues.

On appartenait à une tribu vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de sa naissance à sa mort et même au-delà. On appartient à une entreprise huit heures par jour, congés non compris. On appartient aussi à des associations, des organisations professionnelles, des clubs, etc. L'appartenance est donc relativisée.

D'autre part, les entreprises et associations sont créées par la volonté humaine. En théorie, tout citoyen a le droit d'en établir. Elles sont aussi mortelles. La loi prévoit qu'elles disparaissent si elles n'arrivent pas à équilibrer leurs comptes. Alors que les organisations du passé, les tribus, les Églises ou les États-nations, étaient, presque par définition, immortelles, et en tout cas se pensaient comme telles.

Il s'agit donc d'une appartenance relative à des organisations elles-mêmes relatives. On comprend bien que cette double relativité produise chez les individus une forte impression d'insécurité, d'autant plus justifiée que ces formes d'organisation s'avèrent hors d'état d'offrir une place à chacun. Elles laissent au bord de la route un jeune sur quatre, voire un sur deux dans certaines régions du monde.

La demande pour d'autres cadres de référence, plus durables, plus absolus, se référant à la vie, à la mort, aux lois de la nature et non plus exclusivement aux caprices des marchés, paraît, dans ces conditions, tout à fait naturelle. Il n'y a pas à s'étonner que les mouvements intégristes, les sectes et les mafias trouvent tant d'adeptes là où sévissent la pauvreté et l'exclusion.

¹²³ J'entends par là les entreprises, les associations, les organisations publiques aussi, locales, nationales ou internationales.

Il n'y a pas non plus à être surpris de la montée des mouvements politiques d'extrême droite, simplement parce qu'ils proposent un ordre, là où l'évidence du désordre donne l'impression d'une jungle. La grande crise de 1929 a préparé le terrain du fascisme et du nazisme en Europe. Les États-Unis y ont échappé par chance, mais on ne peut s'empêcher de penser que d'autres que Roosevelt auraient pu aussi bien les entraîner dans cette voie.

Quel pronostic fait, ? D'abord, dans la mesure où il exprime une résistance à l'oppression, ce mouvement devrait logiquement croître, porté par l'augmentation du nombre des exclus ¹²⁴. Il devrait être particulièrement fort dans les trois religions issues de la marginalité, à savoir le judaïsme, le christianisme et l'islam, parce qu'elles peuvent mieux que les autres retrouver, en réaction aux difficultés présentes, l'élan de leurs moments fondateurs.

Il ne faut donc pas sous-estimer l'ampleur ni la durée de ce mouvement. Il puise sa force dans les conditions objectives de survie de notre époque. Néanmoins, comme il s'agit de références archaïques, donc décalées, il serait surprenant qu'elles durent plus d'une ou deux générations. On imagine mal, par exemple, que les enfants des intégristes d'aujourd'hui, ayant subi dans leur éducation des contraintes anachroniques, soient aussi enthousiastes que leurs parents dans la défense de la pureté de la foi.

Toutefois, il faut bien reconnaître qu'on ne voit pas clairement se lever des forces capables de s'opposer à ce mouvement général de régression vers des tribalismes, des intégrismes ou des rapports de forces à l'état pur, de type maffieux. Faut-il alors craindre un scénario ressemblant à celui du déclin du Moyen Âge européen (XIV- XV e siècles) ? Je ne le crois pas.

S'il est possible que, localement, dans des régions en difficulté, de tels scénarios d'effondrement se produisent, un écroulement général planétaire me paraît peu probable. Vers 1315, la population avait

¹²⁴ Si l'on admet le scénario décrit dans *2100, Odyssée de l'espèce*, op. cit.

augmenté jusqu'à saturer les subsistances. L'approche des saturations crée l'âpreté et suscite la généralisation des comportements prédateurs.

Ce n'est pas le cas de nos jours. D'ici 2100, la population planétaire atteindra les 12 milliards, le double de ce qu'elle est actuellement. D'après les estimations des agronomes, la terre pourrait nourrir 30 à 40 milliards d'habitants, soit plus de deux fois les effectifs de 2100, sans compter l'aquaculture, les plantes transgéniques et tout ce qui est encore à l'état de recherche.

Nous vivons les débuts d'une transition, la période de déstabilisation et d'exclusion préparant un renouveau. Les vraies difficultés se situent à la fin des transitions, si les régulations appropriées n'ont pas été mises en place.

Ni trop, ni trop peu

[Retour à la table des matières](#)

La biologie enseigne que les êtres vivants sont porteurs de régulations. « Ni trop, ni trop peu », cet impératif vaut dans tous les registres, par exemple celui de l'alimentation, celui de l'exercice physique, les Conditions de température, d'ensoleillement... Sans doute l'espèce est-elle capable de prodiges d'adaptation, mais localement ses fonctionnements se situent dans des fourchettes de régulation assez bien définies.

Lovelock, constatant qu'il en est ainsi de tous les êtres vivants, s'est demandé s'il n'en était pas de même pour l'ensemble de la biosphère, qu'il appelle Gaïa, du nom de la déesse grecque primordiale, mère de toute chose. Partant de cette audacieuse extension, il démontre que la teneur en oxygène de l'atmosphère et la salinité des mers sont les résultats des régulations opérées par la biosphère.

Si je transpose cette proposition au registre cognitif, je trouve l'idée suivante : Pour l'innovation, trop de nouveauté déstabilise, trop peu engendre l'ennui. Les designers en ont fait un principe de conception

des produits : MAYA (*Most Advanced Yet Acceptable*) - le plus avancé possible, tout en restant acceptable.

Il est vrai que les artistes, les inventeurs, les scientifiques trop « en avance » sur leur temps n'ont pas été acceptés. Rappelons-nous les quolibets qui ont accueilli les impressionnistes ou les surréalistes. Et pourtant, ils sont maintenant des jalons nécessaires du paysage culturel.

Je peux dire sans grand risque de me tromper qu'il en est de même en ce qui concerne les religions et l'ordre social qui les accompagne. Trop de changement suscite le désarroi et mobilise des réactions de défense régressive. On va chercher des repères loin dans le passé (intégrismes) ou chez des autorités factices (sectes). Trop peu de changement est hors de la vie.

Le seul dénouement crédible, et conforme à l'évolution générale, est donc, malgré l'inconfort qu'elle procure, une relativisation, mais progressive et tempérée. Après tout, s'il s'agit de la destinée de l'espèce, le temps se compte en générations. Mieux vaut aménager les transitions que de risquer des spasmes destructeurs.

L'aboutissement est l'achèvement planétaire du projet de John Locke : organiser la société sur un autre principe que celui du pouvoir. Les dogmes et les impératifs ont à reprendre leur place : celles de conseils thérapeutiques, et les religions celles de techniques cognitives, que l'on pratique pour soi-même sans pour autant s'arroger le droit de les imposer à la terre entière, car ce qui peut convenir à l'un n'est pas nécessairement adéquat pour l'autre ¹²⁵.

Cette évolution suppose évidemment des métarègles (les droits de l'Homme... et ceux de la Nature) s'imposant aux règles particulières, soit un minimum de législation, le système judiciaire et la force publique nécessaires pour les faire respecter. C'est bien dans cette direction que semble s'orienter l'embryon d'organisation planétaire. L'exemple des affaires récentes de crimes contre l'humanité le montre.

¹²⁵ Voir par exemple les travaux de Tobie Nathan, *l'Influence qui guérit*.

Séparation des pouvoirs

[Retour à la table des matières](#)

La configuration posée par Saint-Simon s'est amplement confirmée depuis les débuts de l'ère industrielle. Elle s'est même dilatée depuis la Seconde Guerre mondiale, où la conjonction des scientifiques et des industries d'armement, symbolisée par l'arme nucléaire et ses prolongements, a établi sur le monde un pouvoir assis sur la terreur de l'anéantissement.

En même temps, les développements industriels civils devenaient de plus en plus scientifiques, d'ailleurs souvent dérivés de réalisations militaires. La Silicon Valley, avec ses universités et ses petites entreprises créées par des chercheurs, en constitue le modèle.

Peut-on prolonger ce schéma dans la civilisation cognitive : le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel surplombant une classe populaire qui subit leurs influences combinées ? L'exercice mérite en tout cas d'être tenté :

Le mental du public devient un territoire, investi par les forces de persuasion. Le producteur et le consommateur sont regroupés sous la dénomination d'usager, l'un et l'autre puissamment persuadés de faire ce qu'ils font.

Les deux pouvoirs sont alors d'une part les concepteurs, parmi lesquels se trouvent les designers, les créatifs, les auteurs de logiciels. Ils prennent la place du pouvoir spirituel. Ils définissent ce qu'il y a à faire. D'autre part les animateurs, souvent des entrepreneurs, qui exercent pouvoir temporel. Ils déploient une énergie d'organisation et persuadent le public de produire et de consommer comme il a été défini.

Ces trois fonctions sont, comme au Moyen Âge et à la Révolution industrielle, superposables à celles héritées des Védas. Les Daévas pour la conceptualisation, les Ahuras pour l'animation et l'énergie vitale (entrepreneuriale). Mais elles ne sont plus nécessairement permanentes. Le même individu, selon les moments de sa vie, peut se trouver dans des fonctions différentes...

Si j'emploie l'expression « civilisation cognitive », ce n'est pas pour signifier que la connaissance y est plus étendue et plus parfaite, mais au contraire pour rappeler qu'elle demande un travail permanent. Elle est donc imparfaite, toujours incomplète, sans cesse à préciser, que ce soit pour l'individu seul ou dans l'échange.

Il faut donc porter attention aux processus de circulation, de traitement, de validation et à tout ce que nous avons appelé le « statut de la connaissance ». Dans cette perspective, le schéma ci-dessus apparaît trop statique. Peut-on, à titre d'exercice, articuler sa mise en mouvement ?

Elle fait apparaître trois « moments ».

La remontée d'information, l'enquête, débouchant sur un jugement.

L'exécution, information descendante, application des décisions.

La délibération, aboutissant à une conceptualisation, qui structure le champ de perception, l'interprétation des enquêtes et des décisions.

Ces trois moments, que chacun peut expérimenter dans sa vie quotidienne, sont aussi l'expression cognitive des trois pouvoirs distingués par Montesquieu, le Judiciaire, l'Exécutif et le Législatif. Ainsi apparaît l'extraordinaire modernité de la séparation des pouvoirs : elle est, au niveau social, la transposition de l'articulation du processus cognitif, tel que chacun peut l'expérimenter au niveau individuel.

Plus généralement, je pressens que l'articulation de ces trois fonctions ¹²⁶ est nécessaire à l'émergence de la conscience, notamment au niveau des organisations. J'ai observé, par exemple, que les entreprises connues pour leur fécondité innovatrice avaient aménagé, dans leurs procédures internes, une sorte de séparation des pouvoirs.

¹²⁶ Dans lesquelles le lecteur aura reconnu la trifonctionnalité mise en évidence par G. Dumézil, commune à toute la pensée indo-européenne depuis l'époque védique.

Cette séparation est nécessaire à l'objectivation. Elle substitue à l'exercice de la force brute ¹²⁷ un processus de prise de conscience, comme on peut l'observer à l'évidence dans les pays en cours de démocratisation...

On peut néanmoins s'inquiéter de la confrontation entre des visées absolutistes et la tolérance relativiste. D'un côté des pouvoirs forts, sans état d'âme, qui cherchent à soumettre les populations, de l'autre des procédures hésitantes~ 'où l'on se demande en permanence s'il est vraiment légitime d'intervenir.

Le cas de la guerre du Golfe (1991) fut à cet égard exemplaire. La coalition constituée contre l'Irak n'a pas cessé de s'interroger sur la légitimité de son action. Elle était un conglomerat hétérogène dont on pouvait douter qu'il soit capable d'une stratégie cohérente face à un chef de guerre rusé ¹²⁸ et déterminé.

Sans doute, objecterez-vous, mais la coalition ne défendait pas les Droits de l'homme. Elle défendait ses approvisionnements pétroliers. Et elle doit sa victoire à la technologie. Certes, mais la technologie n'apparaît pas n'importe où. Dans les sociétés dogmatiques, elle ne peut éclore.

Les interstices et les gammes

[Retour à la table des matières](#)

Observons en effet ces deux principes :

- Tout ce qui n'est pas permis est interdit.

¹²⁷ Et de tout ce qu'on appelle couramment le pouvoir : favoritisme, népotisme... qui sont, par rapport au travail de la conscience, des abus de pouvoir.

¹²⁸ Bien qu'il se soit opposé aux islamistes, il a conservé de la culture islamique, comme bien d'autres, l'idée que les débats historiques se règlent par la mobilisation d'un rapport de forces. Le prophète n'était-il pas aussi un chef de guerre ?

- Tout ce qui n'est pas interdit est permis.

La distinction entre eux est subtile, invisible au regard superficiel. Elle est néanmoins fondamentale, car elle régit les rapports de pouvoir passant par le discours.

,Dans le premier cas en effet, il faut qu'un discours ait autorisé l'événement pour qu'il puisse se produire. L'innovation est interdite, car elle réside précisément là où rien n'a été dit, là où le discours est silencieux et même souvent là où les augures avaient dit que c'était impossible.

Dans le second au contraire, le discours se limite à énoncer des convenances à ne pas transgresser. Il fonctionne en creux, et laisse donc éclore l'innovation partout où rien n'a été dit. De telle sorte que, pour des raisons de simple logique, contrairement à ce que, dans l'enthousiasme du moment, on croyait en Mai 68, les discours d'interdiction sont plus libérateurs que ceux de prescription.

Ce n'est pas un hasard si la technologie s'est perfectionnée, non pas en Irak, mais à Silicon Valley, là où les organisations sont relatives, c'est-à-dire là où il y a des lois et des coutumes protégeant les innovateurs contre les abus de pouvoir et les positions dominantes. Les civilisations islamiques pourraient en retrouver la mémoire ¹²⁹ : elles ont été créatrices jusqu'au XII^e siècle, dans leur période de grande tolérance, avant la fermeture de l'Ijtihâd.

Dans la société européenne, l'ouverture à l'innovation n'était pas pour autant congénitale. Elle s'est propagée au XII^e siècle, importée d'influences islamiques et gnostiques (les Cathares) récupérées par l'Église officielle (saint Bernard et les Cisterciens). Puis elle a connu une longue éclipse. Comme il a été dit plus haut c'est au XVII^e siècle, avec la « lettre sur la tolérance » de John Locke, qu'elle réapparaît, non pas comme argumentation économique, bien que Locke ait été gouverneur de la banque d'Angleterre, mais à partir d'un fondement théologique, en réaction contre l'absolutisme et l'Inquisition.

¹²⁹ Il suffit de relire le « Discours décisif » d'Averroès, un des plus beaux textes de méthode scientifique et créatrice, écrit au début du XII^e siècle.

Même si des retours temporaires de barbarie sont possibles, il est clair que les organisations relativistes, étant plus créatives, parce que constamment réinventées, finiront toujours par avoir le dessus. Le projet de John Locke : organiser la société sur un autre principe que celui du pouvoir, trouve ici sa justification historique.

L'autre principe, qui se substitue au pouvoir, c'est la création, l'innovation. « L'Homme est la prune de Dieu », disait Ibn Arabi. Par l'innovation, il en est aussi la main. Nous trouvons là une finalité du troisième millénaire : l'espèce humaine doit assumer pleinement la fonction créatrice. Le mot « autorité » échappe alors au registre du pouvoir. Il retrouve son sens étymologique : ce qui procède de l'auteur. ¹³⁰

À partir de la Renaissance, l'humanité issue d'Europe devient exploratrice. Elle « découvre » les autres continents, le sous-sol, les océans, les pôles puis, au XX^e siècle, l'espace. Il ne reste plus à explorer que soi-même, continent aussi vaste que tous les autres réunis, puisque c'est lui qui sert à se représenter tous les autres.

Cette exploration du dedans est aussi une recherche des interstices, ces lieux où le premier regard passe sans rien voir, alors qu'ils recèlent un univers caché.

C'est dans les mathématiques que la découverte des interstices est apparue le plus clairement et de la manière la plus bouleversante. Au VI^e siècle av. J.-C., les pythagoriciens découvrent que la racine carrée de 2 ne peut pas être représentée par une fraction, alors que les fractions forment un ensemble dense, pouvant s'approcher aussi près que l'on veut de n'importe quel nombre, y compris racine de 2.

Ils trouvent ce résultat trop déstabilisant et décident de le cacher au public ! Après, on dira que ce nombre est « irrationnel ». En fait, ce n'était que le premier d'une longue série d'interstices où sont venus se

¹³⁰ Le droit d'auteur dont relèvent les logiciels, abusivement à mon avis. Les législations seront sans doute aménagées, comme ce fut le cas au siècle dernier pour les lois antitrust, de manière à éviter les abus de position dominante.

loger les nombres complexes, les transfinis, les fractales puis, il y a seulement quelques années, l'analyse hypercomplexe.

Ce n'est pas quelque chose qui échappe à la raison, comme le suggère l'appellation « irrationnel », mais seulement un paradoxe, qui échappe à l'intuition immédiate et que seuls, au contraire, les outils de la raison permettent de révéler. De surcroît, derrière ce paradoxe se cache un univers nouveau, plus vaste car les « irrationnels » sont plus nombreux que les « rationnels ».

Les mathématiques sont aux sciences ce que les mystiques sont aux religions. Elles ont subi, comme les autres exercices de l'esprit, les contrecoups de l'implication des sciences dans les agissements du pouvoir. Leur enseignement en a souffert. Au lieu d'être présentées pour ce qu'elles sont, une suprême liberté d'exploration de l'imaginaire, elles ont été inculquées comme des contraintes, des rituels d'accès au clan des puissants.

Il n'empêche qu'on ne peut y accéder sans faire des exercices, de même qu'on ne peut apprendre le piano sans faire des gammes. Un individu isolé, même très intelligent et habité par un fort esprit de recherche, ne pourrait réinventer les mathématiques. Depuis Pythagore, des balises ont été posées, un vocabulaire a été construit, un paysage a été dessiné.

Il en est des contraintes de l'apprentissage comme des autres choses de la vie : il en faut « ni trop, ni trop peu ».

Le doute et la nature

[Retour à la table des matières](#)

Il y a donc bien des raisons pour que le siècle prochain connaisse une réapparition du grand doute créateur. Ce Grand Doute concerne, comme dans les autres siècles de l'Esprit, à la fois le pouvoir et la connaissance, dont les fonctionnements procèdent de l'interaction du réel avec l'écrit :

Le pouvoir industriel est conditionné par la logique comptable, laquelle sélectionne les processus rentables ¹³¹, avec les conséquences que l'on sait - diminution de la diversité biologique, pollution, insécurité de l'emploi...

La connaissance scientifique est liée à la représentabilité du réel par une théorie (un texte) vérifiable, laquelle est contestée par les travaux sur l'indécidabilité et sera complètement débordée par la montée du paradigme cognitif

En fait la question n'est plus celle -de la foi : « Que croire ? » ou « Qu'est-ce que je crois ? », c'est celle de l'existence et de la nature même de la croyance : « Qu'est-ce que croire ~ » ou encore : « Que se passe-t-il exactement en moi lorsque je crois que je Crois ¹³² ?

Plus généralement : « Qu'est-ce que connaître ? », et avant même « Qu'est-ce que reconnaître ? », non seulement pour les humains, mais aussi pour tout ce qui vit, car ce mouvement est aussi une réintégration de l'Homme dans la Nature..

L'Homme s'arrogeait le droit d'exploiter sans contrainte les ressources naturelles. Ce n'est plus possible. Il faut que quelque chose de plus fort que ses intérêts immédiats l'oblige à retenir' son bras. Les ressources sont limitées, la planète n'est pas infinie, et les dommages causés par l'espèce humaine à la Nature sont loin d'être négligeables. Noé est de retour.

Mais l'idée que cette nécessaire modération puisse prendre la forme d'un culte paraît d'un autre âge. Il y aura sans doute des « lois » planétaires, un judiciaire et une force publique internationale pour les faire respecter, dans le cadre d'une « séparation des pouvoirs » à l'échelle mondiale. Il y aura aussi des pratiques, d'inspiration plus spiritualiste, pour se mettre en harmonie avec la Nature et avec soi-

¹³¹ Il s'agit de la rentabilité comptable, qui ne prend en compte que ce qui est visible par l'univers marchand.

¹³² On trouvera quelques premières indications dans le livre du Dr Sachs (neuropsychiatre) : *l'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau*.

même, tout un continuum allant de la diététique au yoga en passant par les médecines douces. En somme, ce serait un style de vie plutôt qu'une religion au sens ancien du terme.

Dans le même mouvement induit par la perception des limites du monde, se présente aussi une réouverture à la féminité et plus généralement à l'amour de la vie sous toutes ses formes. La proximité avec les animaux, qui restait un privilège de l'enfance, devient une évidence. Il y a cinquante ans, l'idée que l'on pût communiquer avec l'animal paraissait une lubie romantique. C'est maintenant une certitude, qui a donné lieu à l'éclosion d'une nouvelle science : l'éthologie.

Et, si l'on y regarde de plus près, on voit que cette science doit tout à la nouvelle écriture, en l'occurrence le cinéma. C'est parce que des cinéastes, avec une infinie patience, sont allés filmer dans leur milieu les animaux sauvage si que l'on a pu voir et revoir au ralenti leurs gestes et leurs comportements. Il est donc devenu possible de lire leur langage (gestuel) et de leur répondre. Notre sympathie ¹³³, notre amour même, s'est soudain, en quelques dizaines d'années, élargi à toute la biosphère, de manière irréversible.

Dès lors, le rôle de l'espèce humaine se redéfinit. Elle n'est plus la prédatrice de la nature, exploitant sans vergogne un écosystème sur lequel elle s'arroe tous les droits. Elle devient gardienne de la vie, protectrice et demain créatrice par la biotechnologie de l'univers des, espèces et de sa biodiversité. Au siècle prochain, la Techno-Nature atteint les limites de la planète. Les dernières grandes forêts sauvages passent sous contrôle de l'homme, au mieux protégées comme réserves naturelles. Les océans, dernier espace de chasse et de cueillette, entrent à leur tour, par l'aquaculture, dans la sphère de la Techno-Nature.

En même temps, l'homme prend conscience qu'il ne peut se passer de la Nature. S'il s'imagine, par exemple, voyageant dans l'espace vers d'autres étoiles, ce que lui suggèrent déjà tant de films de fiction, il doit se rendre à l'évidence : seule, l'espèce humaine n'est pas viable dans un vaisseau spatial. Il lui faut emmener un morceau de nature,

¹³³ Étymologiquement, le partage des mêmes émotions (*pathos*).

plus précisément un écosystème *complet*, c'est-à-dire capable de recycler l'oxygène, l'eau... et de vivre sur lui-même sans apport extérieur, mise à part l'énergie solaire.

D'où le sens profond de l'expérience « Biosphère II », tentative de faire vivre pendant deux ans huit personnes et trois mille quatre cents espèces animales et végétales dans une serre hermétiquement isolée du monde. C'est un modèle réduit de Nature pilotée par l'Homme, lequel se trouve dans la position du jardinier.

Biosphère II est la version contemporaine de l'arche de Noé (*alias* Utanapisti). Elle ouvre la perspective de survie après la mort du Soleil ¹³⁴. Elle répond aussi, indirectement, à la question lancinante de la complexité, poncif de la philosophie contemporaine. Depuis la révolution industrielle, l'économie a substitué l'échange à l'autoproduction.

Ainsi, lorsqu'au XXe siècle, l'industrialisation s'est emparée de l'agriculture, les ruraux sont devenus, en deux générations, comme les citadins ¹³⁵. Ils étaient capables de faire presque tous les métiers, d'entretenir et de faire vivre une ferme en autarcie. Les voilà spécialisés, dépendants d'approvisionnements en engrais, pesticides, carburants, semences... Leur survie s'exprime en termes bureaucratiques - les quotas laitiers, les prix de soutien...

La complexité n'est pas plus grande que celle qu'affrontaient nos ancêtres. Mais elle est artificielle au lieu d'être l'expression naturelle de la diversité des espèces et des comportements.

La théorie établit que la réponse à la complexité, c'est l'autonomie. Or, le « tout-économique » dans lequel s'est précipité le monde moderne détruit les autonomies ¹³⁶. Une réaction pertinente commence à s'esquisser : la reconstruction d'unités de plus en plus autonomes.

¹³⁴ Apportant un démenti à la position de Jean-François Lyotard dans « l'in-humain ».

¹³⁵ Comme l'a très bien observé le sociologue Henri Mendras.

¹³⁶ Comme l'a démontré Robert Jaulin, par le mécanisme d'ethnocide (*la Paix blanche*).

C'est, d'abord dans le monde rural, une autre relation avec la Nature : non plus l'exploitation, mais le jardinage, la, pluriactivité, la protection contre les fluctuations du Léviathan économique, la recherche de la qualité de vie de préférence à l'accumulation monétaire, qui n'apporte qu'une illusion de sécurité.

Dans cette perspective, les civilisations oubliées, celles qui savent encore survivre par leur propres moyens dans un coin de Nature, deviennent un recours. Les centaines de millions d'exclus que compte la planète seraient reconnaissants d'avoir pu apprendre leurs techniques de survie au lieu des bribes de savoir qui ne leur servent à rien.

Pendant un demi-millénaire, la raison du plus fort a fait taire la conscience de la civilisation dominante. Les sociétés tribales ont été considérées comme arriérées, ayant vocation, soit à fournir des contingents de main-d'œuvre, soit à être converties et éduquées selon les normes en vigueur.

Mais, si l'on considère avec recul leur histoire, elles apparaissent comme dépositaires d'extraordinaires exploits en termes de survie de l'espèce. Reconstituer aujourd'hui le savoir-faire des Aborigènes, des Inuits ou des Pygmées demande la mobilisation des connaissances les plus élaborées. Et les mettre en pratique est effectivement salué comme un exploit.

Car la technique de pointe rejoint aussi la question de la survie. Même si les risques d'apocalypse nucléaire semblent diminués, une autre apocalypse reste toujours possible ¹³⁷ : celle de l'impact d'une météorite sur la terre, qui nous obligerait à chercher refuge dans l'espace, à bord de stations de survie, avec un écosystème embarqué.

L'expérience « Biosphère II ¹³⁸ » est aussi un précurseur de ce projet. En tant que modèle réduit de la Nature, conçu pour être exporté jusque dans d'autres systèmes solaires, elle incarne la recherche de

¹³⁷ Quoique d'une faible probabilité. Les scientifiques s'accordent sur l'idée que la disparition des dinosaures serait due à l'impact d'une météorite.

¹³⁸ Quelles que soient les critiques méthodologiques ou idéologiques qu'on puisse lui faire par ailleurs.

l'autonomie absolue, celle qui permettrait à l'homme d'accomplir la Techno-Nature en devenant le messager de la vie à travers les étoiles.

Préliminaires à une prospective des religions

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Pour retrouver le fil de l'évolution des religions, j'ai revisité l'Histoire, en prenant bien soin d'écarter les incessantes désinformations que les cléricatures ont semées pour défendre leur cause.

J'ai tenté d'établir une relation entre les conditions objectives de survie (autrement dit l'état du système technique) et les formes des croyances et des pratiques religieuses.

J'ai ensuite essayé d'extrapoler, dans l'hypothèse où, au siècle prochain, la civilisation industrielle laisse place progressivement, à une civilisation cognitive.

Certains lecteurs se demanderont : ce travail n'est-il pas avant tout celui d'un Occidental, marqué, qu'il le veuille ou non, par cette prétention à l'universalité et cette croyance au progrès technique si discutables ? Est-il vraiment pertinent pour d'autres cultures ?

Je ne récus pas d'être né en France, dans un milieu agnostique, d'avoir fait des études de mathématicien et d'ingénieur, puis de m'être orienté ensuite vers la politique d'innovation et la prospective. Chacun parle de son point de vue particulier. J'attends avec impatience que des auteurs d'autres origines s'expriment sur le sujet.

Mais le résultat de mes recherches n'est pas lié à ce qu'on appelle (à tort) l'Occident. Les origines de la désacralisation focalisée, par un hasard de l'Histoire, en Europe avant de se répandre sur le monde

viennent, pour ce qui concerne le Moyen Âge, de Chine et des débuts de l'Islam.

D'autre part, le premier des « siècles de, l'Esprit », le vie siècle av. J.-C., est mondial : Chine (Confucius et Lao Tseu) ; Inde (Bouddha) ; Moyen-Orient (Pythagore, Héraclite, Parménide). L'Europe n'y était pas présente.

Les éléments que j'apporte sont donc effectivement planétaires. J'écris pour les peuples de tous les continents avec l'espoir de leur faire percevoir un mouvement général des religions et de la spiritualité dans lequel les différentes cultures ont été constamment en symbiose et en interaction.

Il faut voir ce que nous avons en commun par-delà les différences. Après tout, deux et deux font quatre sur toute la planète.

Ma perspective est néanmoins bien différente des questions dont les commentateurs se font l'écho, telles que :

Est-ce que l'islam va triompher ? Et, dans l'islam, est-ce que la tradition d'ouverture pourra résister à la poussée intégriste ?

Est-ce qu'Israël va accroître son emprise sur la finance et les médias ? Est-ce qu'il utilisera l'arme nucléaire ?

Les chrétiens ont-ils une unité ? Va-t-on vers une refondation du christianisme (les « charismatiques ») ou vers sa disparition ?

Comment est-ce que les croyances des ethnies telles que les Inuits, les Aborigènes, les Aymaras vont pouvoir s'exprimer ?

Est-ce que le bouddhisme serait une voie pour réconcilier toutes les croyances ? Ou peut-être le Tao ? Ou le yoga ? Que penser du mouvement « New Age ». Est-ce un feu de paille ou un précurseur ?

Est-ce que la montée des sectes va continuer ? Les pouvoirs civils arriveront-ils à la contenir ? Est-ce qu'on risque de voir émerger des mouvements comparables au nazisme ?

Je ne conteste pas la pertinence de ces problèmes. Mais je pense que ce sont ceux du « vieux monde ». Ils vont susciter d'importantes éruptions de violence au début du siècle prochain, qui seront fortement médiatisées, mais ne contribueront en rien à l'accomplissement de la trajectoire de l'espèce humaine. Ils seront de plus en plus à côté de la question.

Le paradoxe du monde actuel est que le plus titanesque des affrontements, celui qui dans l'histoire a mobilisé les moyens les plus immenses, à savoir la guerre froide, a conduit l'espèce humaine vers son unité. La réalisation, par la science et la technique modernes, des plus extrêmes performances dans l'art de la destruction, se retourne et aboutit en définitive à une construction, celle du nouveau système technique cognitif,

Ainsi, par exemple, les anneaux de satellites conçus pour la guerre des étoiles ¹³⁹ sont récupérés par l'industrie civile, qui en fait des réseaux de télécommunications accessibles en tout point de la planète. Ce qui était inspiré par la plus totale hostilité devient un instrument de réunion, de communication, donc potentiellement de réconciliation. Au moment où elles culminent, les forces de séparation (diaboliques) se retournent.

Il faut voir ce phénomène dans toute son ampleur. Les centaines de milliards de dollars qui ont alimenté la recherche militaire depuis la Seconde Guerre mondiale sont à l'origine du nouveau système technique. Pas de microprocesseur sans guidage embarqué des missiles de croisière, Internet est au départ une initiative militaire (Arpanet). La société de communication est à la fois une conséquence et une inversion d'un affrontement démentiel qui n'a pas eu lieu.

Donc, penser l'avenir des religions comme une confrontation entre croyances sectaires animées par des organisations belliqueuses, c'est

¹³⁹ Expression populaire qui désigne le projet SDI (*Strategic Defence Initiative*) lancé par le président Reagan pour protéger les États-Unis de toute agression par missiles.

oublier le plus fort des enseignements contemporains : le retournement du grand processus diabolique.

Je crois qu'il faut au contraire situer l'avenir des religions et de la spiritualité par rapport aux questions bien plus fondamentales. celles de la survie de l'espèce humaine et de ses relations avec la Nature. Nous sommes, en un sens, à la « fin de l'Histoire », ce « conte absurde, plein de bruit et de fureur », qu'était la guerre des ethnies et des religions ¹⁴⁰. Mais nous sommes, au début de l'histoire de l'Espèce en tant que gardien de la Nature et jardinier du monde.

Cette nouvelle Histoire ne se satisfait pas de l'actuel culte du veau d'or. La confiance aveugle accordée aux marchés est un laisser-aller temporaire, une étape dans l'évolution de la conscience. Le monde attend que l'Esprit se ressaisisse et retrouve le chemin de la pensée.

Autrefois, les hommes se pensaient surplombés par la Nature, inspirés par des Dieux transcendants. Ils se voyaient comme l'émanation d'entités plus vastes qu'eux, et plus puissantes aussi, déterminant le devenir de leur corps et de leur esprit.

Il y a dix mille ans, avec l'agriculture et l'élevage, ils osent organiser la Nature. La matière et les êtres vivants eux-mêmes se plient à leur volonté. Mais ils continuent à croire que les révélations de leur esprit viennent d'ailleurs. Ils s'organisent, non pour créer, mais pour commémorer les moments fondateurs et les revivre à chaque génération dans des rituels d'initiation et de ressourcement.

Désormais, nous savons que l'espèce ne fait qu'un avec la biosphère. La valeur émergente n'est plus l'exploitation, mais l'amour de la vie sous toutes ses formes. C'est pourquoi le siècle prochain cherchera sans doute à renouer avec les divinités féminines, gardiennes de la vie.

¹⁴⁰ Presque à la fin seulement. Voir l'article « La quatrième guerre mondiale a commencé » du sous-commandant Marcos (armée zapatiste de libération nationale, Chiapas, Mexique), in le *Monde diplomatique*, août 1997.

Ce qui se présente maintenant est, dans une époque très perturbée, comme adolescente, l'acceptation complète de la responsabilité créatrice de l'espèce humaine.

Ce qui était absolu devient relatif ; ce qui était transcendant est ramené à l'immanence. L'Univers n'est pas incréé ; il est à créer. Et l'on s'organise à cet effet. Il est comme un jeu de piste surréaliste et virtuel, c'est-à-dire plus réel que le réel.

Préliminaires à une prospective des religions

ANNEXE 1

Un exemple de scénario, Le petit chaperon rouge, d'après Éric Berne ¹⁴¹

[Retour à la table des matières](#)

Il était une fois une gentille petite fille appelée le Petit Chaperon rouge (PCR). Un jour, sa mère l'envoya porter à manger à sa grand-mère à travers bois. En chemin, elle rencontra un loup. Il lui dit de cueillir des fleurs. Pendant qu'elle se mettait effectivement à musarder, il se rendit à la maison de la grand-mère et dévora la vieille dame.

Quand PCR arriva, le loup fit semblant d'être la grand-mère et l'invita à venir dans son lit, ce qu'elle fit, non sans remarquer dans l'aspect du loup beaucoup de choses bizarres qui l'amenèrent à se demander si c'était vraiment la vieille dame. D'abord il essaya de la rassurer, puis la dévora.

Un chasseur vint la secourir en ouvrant le ventre du loup avec un couteau, et fit sortir également la grand-mère toujours vivante. Puis, PCR aida joyeusement le chasseur à bourrer de cailloux le ventre du loup. Dans certaines versions, PCR appelle à l'aide, et le chasseur la sauve *in extremis* en tuant le loup à coups de hache avant qu'il ne la dévore.

¹⁴¹ Extrait de *Que dites-vous après avoir dit bonjour ?*

Malgré les apparences, il s'agit aussi d'une scène de séduction entre une innocente jeune fille qui aime cueillir des fleurs, et un animal rusé qui se joue d'elle. L'animal aime manger les petits enfants, mais se retrouve finalement avec des cailloux dans le ventre. PCR est envoyée rendre service, affronte un « loup » en chemin, puis sympathise avec son sauveur.

Éric Berne a coutume de dire qu'il faut regarder les contes.(auxquels j'ajouterai les mythes et les récits des textes sacrés) à la manière d'un « Martien » qui, visitant notre planète pour la première fois, s'interroge sur les causes et le sens des moeurs étranges de l'espèce humaine. Voici ce que cela donne pour le petit chaperon rouge.

Lecture Martienne

[Retour à la table des matières](#)

« Pour un Martien, cette histoire soulève d'intéressantes questions. Il la prend au pied de la lettre, y compris le loup qui parle,~bien qu'il n'en ait jamais rencontré un seul. Etant donné l'action, il se demande à quoi elle rime et quelle espèce de gens cela concerne. Voici donc ses réflexions en la matière.

Un jour, la mère de PCR l'envoya porter à manger à sa grand-mère à travers bois et, en chemin, PCR rencontra un loup. Quel genre de mère envoie donc une petite fille dans une forêt où il y a des loups ? Pourquoi n'y va-t-elle pas elle-même ou n'accompagne-t-elle pas PCR ? Si la grand-mère manque de ressources à ce point, pourquoi la mère la laisse-t-elle vivre toute seule dans une cabane isolée ?

Mais s'il fallait que PCR y allât, comment se fait-il que sa mère ne lui ait jamais recommandé de ne pas s'arrêter pour parler aux loups ? L'histoire précise bien qu'on n'a jamais dit à PCR que c'était dangereux. Aucune mère ne serait vraiment aussi bête, et l'on dirait bien que celle-ci ne se soucie pas beaucoup de ce qui peut arriver à PCR, à moins qu'elle ne veuille carrément se débarrasser d'elle. Aucune petite fille non plus n'est aussi bête. Comment PCR peut-elle examiner les

yeux, les oreilles, les mains et les dents du loup, et continuer à croire qu'il s'agit de sa grand-mère ?

Pourquoi ne se sauve-t-elle pas à toute vitesse ? Et puis, la vilaine petite fille qui ramasse des pierres pour les mettre dans le ventre du loup ! Aucune petite fille sensée, en tout cas, ne se serait mise à cueillir des fleurs après avoir parlé au loup. Elle se serait dit : "Si je ne trouve pas du secours au plus vite, ce gredin va dévorer ma grand-mère !"

La grand-mère et le chasseur eux-mêmes ne sont pas au-dessus de tout soupçon. En traitant les personnages de cette histoire comme de vraies personnes, chacune avec son scénario, on peut voir à quel point les différentes individualités s'imbriquent, d'un point de vue martien..

1) La mère, à l'évidence, essaie de perdre sa fille "accidentellement". À tout le moins, elle veut pouvoir dire : "C'est affreux, maintenant on ne peut même plus traverser le parc sans qu'aussitôt un loup, etc.

2) Au lieu de manger tranquillement des lapins, le loup veut se surpasser à tout prix. Il doit bien ' savoir que les choses vont mal finir. Il va au-devant des ennuis. Nul doute qu'il a lu Nietzsche ou ce genre d'auteur dans sa jeunesse (s'il parle et peut nouer un bonnet, pourquoi ne saurait-il pas lire ?). Il doit avoir pour devise : "Vivre dangereusement et finir en beauté", ou quelque chose d'approchant.

3) Grand-mère vit seule et ne verrouille pas sa porte, peut-être dans l'espoir qu'il se passera quelque chose d'intéressant, le genre de chose qui n'arriverait jamais si elle vivait en famille. Voilà, peut-être la raison pour laquelle elle n'habite pas chez sa fille ni même dans le voisinage. Elle est sans doute assez jeune pour appeler l'aventure, puisque PCR n'est qu'une petite gamine.

4) Le chasseur est sans conteste un de ces libérateurs aimant à martyriser avec l'aide de petites jeunes filles, ses adversaires terrassés. Scénario typique d'adolescent.

5) PCR dit très explicitement au loup comment il pourra la retrouver. Elle ira jusqu'à entrer dans son lit. Elle joue visiblement au viol, et toute l'histoire se déroule à son grand plaisir.

Le fin mot de l'affaire est que tout le monde veut de l'action à tout prix. Si l'on prend le résultat final au pied de la lettre, on s'aperçoit qu'il s'agissait d'un coup monté pour régler son compte au pauvre loup en lui faisant croire qu'il était le plus malin, PCR servant d'appât.

Dans cette perspective, la morale de l'histoire n'est pas que les jeunes filles innocentes doivent se tenir à l'écart des forêts où il y a des loups, mais que les loups feraient bien d'éviter les jeunes filles à l'air innocent et leurs grand-mères. Bref, un loup ne devrait jamais s'aventurer seul dans la forêt.

Il faudrait également poser l'intéressante question de savoir ce qu'a fait la mère après s'être débarrassée de PCR pour la journée.

Tout cela peut sembler cynique ou facétieux, mais considérons maintenant PCR dans la vie réelle. La question cruciale devient la suivante : avec une telle mère, après une telle expérience, qu'est devenue PCR en grandissant ? »

Seule l'étude de cas précis permet de se faire une idée de l'effet structurant du conte sur les comportements réels. L'essentiel de la théorie des scénarios est là : que devient le récit lorsqu'il est joué (au sens où un acteur joue le scénario d'un film) dans la vie réelle, réinterprété par l'inconscient et réadapté aux conditions de vie de l'époque. Berne propose alors le cas suivant :

Un cas d'interprétation du scénario

[Retour à la table des matières](#)

« Carrie ¹⁴² entra en traitement à l'âge de trente ans. Elle se plaignait de maux de tête et de dépressions, de ne pas savoir ce qu'elle voulait, et de ne pouvoir trouver un garçon valable. Comme tous les Petits Chaperons rouges que le Dr N. avait connus, elle portait un manteau rouge. Elle essayait toujours de se rendre utile d'une manière indirecte. Un jour, elle arriva en disant :

Il y a un chien malade dans la rue, en bas de votre bureau. Voudriez-vous téléphoner à la SPA ?

- Pourquoi ne téléphonez-vous pas vous-même ? demande le Dr N.

À quoi elle répondit :

- Qui, moi ?

Elle ne portait jamais secours elle-même à personne, Mais elle savait toujours où trouver des sauveteurs (attitude typiquement PCR). Le Dr N. lui demanda ensuite si elle avait déjà travaillé dans un de ces bureaux où, au moment de la pause, quelqu'un doit aller chercher les rafraîchissements. Elle répondit par l'affirmative.

- Qui sortait chercher les rafraîchissements ?

- Moi, bien sûr! fit-elle.

La part de scénario de son histoire était la suivante. Lorsqu'elle avait entre six et dix ans, sa mère l'envoyait faire des commissions et jouer chez ses grands-parents (maternels). Souvent, quand elle arrivait chez eux, sa grand-mère était sortie. Elle jouait alors avec son grand-

¹⁴² Diminutif de Caroline, mais aussi homonyme de *carry* - porter, apporter (le- lait, le courrier, etc.).

père, ce qui consistait pour lui à la palper sous sa robe. Elle ne l'avoua jamais à sa mère car elle savait que celle-ci se mettrait en colère et la traiterait de menteuse.

Actuellement, elle rencontrait des hommes, des "garçons", et beaucoup voulaient sortir avec elle, mais elle coupait court au bout de deux ou trois rendez-vous. Chaque fois qu'elle parlait au DI N. de sa dernière rupture, il lui demandait comment c'était arrivé, et elle répondait :

- Ha, ha, ha ! Parce que c'est un petit "louveteau" !

Elle passait ainsi des années entières à trotter dans la jungle du quartier des affaires pour apporter des sandwiches aux gens, tout en repoussant continuellement les louveteaux. existence particulièrement déprimante et ennuyeuse. En fait, l'événement le plus palpitant de sa vie demeurait ce qui s'était passé avec son grand-père. Il devint évident qu'elle allait passer le reste de ses jours à en attendre la répétition.

Cela indique assez ce que fut la vie de PCR après la fin du conte. Le coup du loup était de loin la chose la plus intéressante qui lui fût jamais arrivée. En grandissant, elle passa tout son temps à trotter dans les bois pour porter des friandises aux gens, dans l'éternel espoir de rencontrer un nouveau loup. Mais elle ne tombait jamais que sur de petits loupis qu'elle écartait de son chemin avec mépris. L'histoire de Carrie nous apprend aussi la véritable identité du loup, et pourquoi PCR se montra assez hardie pour aller au lit avec lui : c'était son grand-père.

Dans la vie, les caractéristiques PCR sont les suivantes :

- 1) Sa mère l'envoyait toujours faire des commissions.
- 2) Son grand-père a abusé d'elle, mais elle ne l'a pas dit à sa mère car celle-ci l'aurait traitée de menteuse. Parfois, elle faisait semblant d'être trop bête pour se rendre compte de ce qui se passait.

3) Elle-même ne porte pas souvent secours aux gens, mais elle adore organiser des sauvetages et se tient toujours à l'affût de telles occasions.

4) C'est toujours elle qu'on choisit pour faire les commissions. Souvent, au lieu de marcher dignement, elle se hâte ou musarde comme une petite fille.

5) Elle attend qu'il se passe quelque chose de vraiment intéressant. En attendant, elle s'ennuie. De nos jours, on ne rencontre plus que des louveteaux, et elle les regarde de haut.

6) Elle prend plaisir à bourrer de cailloux le ventre des loups, ou à l'équivalent de cette opération dans la vie courante.

7) On ne sait pas encore très bien, en l'état actuel des choses, si le psychiatre-homme est là pour la secourir, ou s'il n'est qu'un gentil grand-père non sexuel avec lequel elle se sent bien, non sans un brin de nostalgie, et dont elle s'arrange, faute de pouvoir se procurer le produit d'origine.

8) Elle acquiesce en riant quand il dit qu'elle le fait penser à PCR.

9) C'est bizarre, mais elle possède toujours, et porte, un manteau rouge. »

Le cas « Carrie » cité par Berne est une des interprétations possibles du scénario PCR. Une autre serait, par exemple, la coopération entre femmes de trois générations différentes pour lester un loup (avec des cailloux) et contrôler ses énergies. Une autre encore serait la nécessaire interruption, avant « digestion », de la « danse avec le loup » (au lit) par un chasseur - ou tout autre événement au besoin inventé - survenu inopinément. Toutes ont à voir avec la dialectique féminine de provocation-protection. C'est sans doute pour cela que le conte est particulièrement apprécié en pays judéo-chrétien (de même que Cendrillon et la Belle au bois dormant), où les religions officielles ne disent presque rien des fonctionnements de la féminité.

Préliminaires à une prospective des religions

ANNEXE 2

Une version de la création du monde

[Retour à la table des matières](#)

Les récits de la création du monde pourraient à eux seuls alimenter un florilège de contes fantastiques. Ceux qui le décrivent comme une série d'erreurs ne sont pas les moins intéressants, en ce qui concerne les scénarios qu'ils suggèrent ¹⁴³. En voici un, venu des Indiens d'Amérique du Nord, tel que le retranscrit Mircea Eliade ¹⁴⁴. Il est digne des dessins animés de Tex Avery.

« Chez les Pomo de la côte, Coyote prend la place du Dieu créateur : en effet, ce dernier est absent de l'œuvre cosmogonique. Mais Coyote crée le Monde par hasard.

Ayant soif, il déracine des plantes lacustres, provoquant l'irruption violente des eaux souterraines. Le flot le projette très haut dans les airs, et bientôt les eaux couvrent la Terre comme une mer.

Coyote réussit à endiguer les Eaux, et s'applique ensuite à créer les hommes à partir de brins de duvet.

¹⁴³ Voir Paul Watzlawick, *Comment réussir à échouer : trouver l'ultrasolation*, le Seuil, 1988, ou encore, pour le scénario du *schlemiel*, Éric Berne, *Des jeux et des hommes*, et Hannah Arendt, *la Tradition cachée*.

¹⁴⁴ Mircea Eliade, *la Nostalgie des origines*, p. 248.

Mais, furieux parce que les hommes ne lui donnent rien à manger, il provoque un incendie et aussitôt après déclenche un déluge afin de l'éteindre.

Il crée une seconde humanité, qui se moque de lui, et Coyote menace de causer une nouvelle catastrophe.

Il continue pourtant son activité démiurgique, mais puisque les hommes ne le prennent pas au sérieux, il transforme en animaux un certain nombre d'entre eux.

Finalement, Coyote fait le Soleil et charge un oiseau de le porter au Ciel ; il règle les rythmes cosmiques et institue les cérémonies du culte *kuksu*.

J'ai cité ce mythe (dit Eliade) pour mettre en évidence le style tout à fait différent d'une cosmogonie effectuée sous le signe de Coyote. La Création du Monde et de l'homme semble être l'oeuvre d'un démiurge malgré lui, et il est significatif que les hommes, ses propres créatures, se moquent de lui et refusent même de lui donner à manger.

Quelle que soit l'explication historique de cette substitution de Coyote au Créateur, il est évident que, en dépit de sa position prééminente et de ses puissances créatrices, son caractère de Trickster-démiurge est resté le même. Il se comporte dans sa position de Créateur unique comme l'inoubliable Trickster qui fait les délices de l'audience de tant de légendes nord-américaines. »

Préliminaires à une prospective des religions

ANNEXE 3

Méditation borgésienne

[Retour à la table des matières](#)

Comme souvent en matière de prospective, les auteurs de fiction, en laissant parler leur inspiration, donnent des aperçus plus consistants que les prospectivistes officiels. H. G. Wells était meilleur dans ses romans que dans ses travaux de prospective officielle et conformiste.

Il est un auteur de fiction qui a travaillé particulièrement sur ce que pourrait être un monde habité par l'Imaginaire, tel que devrait l'être, au siècle prochain, celui de la civilisation cognitive. C'est Jorge Luis Borges, conteur aveugle, guide du vertige métaphysique,

Dans « Funès ou la mémoire », il imagine un homme qui posséderait une mémoire infinie. Nos machines progressent dans ce sens et le discours des fabricants d'ordinateurs tente de nous enivrer de cette nouvelle et formidable puissance de l'esprit, capable de satisfaire toutes les curiosités.

Mais Borges met en scène son personnage. Il faut à Funès une journée entière pour revivre une journée passée. Sa mémoire est si précise qu'elle n'omet aucun détail. Le souvenir se déroule à la vitesse d'origine, car toute accélération serait omission. Funès ne peut reconnaître : le chien de 8 h 32 n'est pas le, même que celui, de 8 h 37, car l'un est vu de face, l'autre de profil. Funès vit dans l'ombre, prostré. Trop d'informations l'agressent et ses souvenirs l'encombrent.

Par ces quelques traits, Borges introduit la réalité cognitive. L'inflation de la mémoire gomme la pertinence et suscite la nausée. Entre les choses et le mental, il y a le Verbe, qui structure à la fois le souvenir et l'action. Il est évocation. Il est aussi gestion de l'oubli.

Écrire un roman est une tâche longue et fastidieuse. Il faut camper des personnages, peindre des décors, évoquer des ambiances... À la place, Borges rédige la critique de l'ouvrage comme s'il avait été l'œuvre de quelqu'un d'autre.

Le procédé est puissant. Il lui permet de commenter une encyclopédie qu'il n'aurait jamais eu le temps d'écrire, celle d'un univers imaginaire (virtuel), « Tlön Uqbar Orbis Tertius ». C'est sa nouvelle la plus visionnaire, en ce qui concerne la civilisation cognitive. Dans Tlön, en effet, tout procède de l'imagination. Les choses existent parce que les habitants y pensent.

Elles n'ont pas de réalité en dehors de la perception. On se souvient que la marche d'un perron a disparu le jour où un mendiant a cessé d'y venir mendier. Je fais évidemment le rapprochement avec le fonctionnement des médias, dont le regard trouble suscite une réalité viscérale. Des peuples entiers ont disparu dans la famine ou le massacre, lorsqu'ils ont cessé de s'y intéresser.

On pourrait croire que cet idéalisme total annule la Science, dit Borges. Bien au contraire, il la multiplie. Les doctrines les plus incroyables abondent. Une d'elles en arrive à nier le temps : le passé n'existe qu'en tant que souvenir présent ; le futur n'existe qu'en tant qu'espoir présent ; quant au présent, il est à l'évidence insaisissable...

Une autre explique que l'univers et le moindre détail de nos vies sont un récit produit par un dieu subalterne pour s'entendre avec un démon. Une autre encore dit que pendant que nous dormons ici nous sommes, éveillés ailleurs et qu'ainsi chaque homme est deux hommes.

« Parmi les doctrines de Môn, aucune n'a mérité autant de scandale que le matérialisme. Quelques penseurs l'ont formulé, avec moins de clarté que de ferveur, comme qui avance un paradoxe. Pour faciliter

l'intelligence de cette thèse inconcevable, un hérésiarque du XI^e siècle imagina le sophisme des neuf pièces de cuivre... "Le mardi, X traverse un chemin désert et perd neuf pièces de cuivre. Le jeudi, Y trouve sur le chemin quatre pièces, un peu rouillées par la pluie du mercredi. Le vendredi, Z découvre trois pièces sur le chemin. Le vendredi, X trouve deux pièces dans le couloir de sa maison." L'hérésiarque voulait déduire de cette histoire la réalité - *id* est la continuité - des neuf pièces récupérées. Les défenseurs du sens commun répétèrent que c'était une duperie verbale, fondée sur l'emploi de deux néologismes : trouver et perdre... Ils dénoncèrent la circonstance perfide : "un peu rouillées par la pluie du mercredi", qui présuppose ce qu'il s'agit de démontrer : la persistance des quatre pièces, entre le mardi et le jeudi...

Incroyablement, ces réfutations ne furent pas définitives., Cent ans après que fut énoncé le problème, un penseur non moins brillant que l'hérésiarque, mais de tradition orthodoxe, formula une hypothèse très audacieuse. Cette heureuse conjecture affirme qu'il y a un seul sujet, que ce sujet indivisible est chacun des êtres de l'univers et que ceux-ci sont les organes et les masques de la divinité ¹⁴⁵. X est Y et Z. Z découvre trois pièces parce qu'il se rappelle que X. les a perdues ; X en trouve deux dans le couloir parce qu'il se rappelle que les autres ont été récupérées... Trois raisons capitales déterminèrent la victoire totale de ce panthéisme idéaliste. La première, le rejet du solipsisme ; la deuxième, la possibilité de conserver la base psychologique des sciences ; la troisième, la possibilité de conserver le culte des dieux...

Dans les habitudes littéraires, l'idée d'un sujet unique est également toute-puissante. Il est rare que les livres soient signés. La conception du plagiat n'existe pas : on a établi que toutes les oeuvres sont l'œuvre d'un seul et même auteur, qui est intemporel et anonyme... »

¹⁴⁵ On voit arriver le sujet de la Science, mais transposé au registre du sensible. Le thème est récurrent chez Borges. Dans une autre nouvelle, il suppose qu'« au moment suprême du coït, tous les hommes sont un seul et même homme ». Dans une autre, il dit que le bourreau et la victime se confondent.

Le débat sur l'unité du sujet a donné lieu à une crise en 1270. Voir l'ouvrage de Thomas d'Aquin, *Contre Averroès*, traduction d'Alain de Libera.

Les métaphysiciens de Tlön, dit Borges, ne cherchent pas la vérité, ni même la vraisemblance, ils cherchent l'étonnement ¹⁴⁶. Ils savent que leur art est une branche de la littérature fantastique... Par ces mots, sans en avoir l'air, il met en scène, dans leur véritable perspective, le fonctionnement des récits mythiques et religieux.

Dans une conférence prononcée à Paris dans les années 60, Borges complète son analyse en traitant de la littérature fantastique. On pourrait croire, dit-il, que l'Esprit, une fois libéré des contraintes de la réalité, s'élance dans les directions les plus imprévues. L'expérience montre, au contraire, qu'il retombe toujours dans les mêmes ornières.

La littérature fantastique est presque assez pauvre pour être classifiable. Elle tourne autour de quatre thèmes : le Temps, la Mort, la présence d'êtres différents et la Transfiguration. Pour ce dernier thème, il cite la plus courte des nouvelles : « Qui a raison ? Lao Tseu qui rêve qu'il est un papillon, ou le Papillon qui rêve qu'il est Lao Tseu ? »

¹⁴⁶ Borges pousse la logique jusqu'au bout. Son audace est éclatante. À la réflexion, ne s'agit-il pas de ce mélange de surprise et d'acquiescement produit par les discours que les philosophes contemporains qualifient de « performatifs », pour l'élaboration desquels les publicitaires sont si bien payés ?

Préliminaires à une prospective des religions

ANNEXE 4

Les passions simultanées ¹⁴⁷
par Moira Chas ¹⁴⁸

à Fabi

[Retour à la table des matières](#)

J'ai une amie qui se torture parfois en se demandant si chacune des actions qu'elle a réalisées, les mots qu'elle a prononcés, étaient les plus appropriés, les meilleurs.

Souvent je pense qu'il serait bon qu'elle connaisse la thèse de l'illustre Ts'ui Pên qui, selon Stephen Albert, « croyait à d'infinies séries de temps, à un réseau croissant et vertigineux de temps divergents, convergents et parallèles. Ces trames de temps, qui se rapprochent, bifurquent, se coupent ou s'ignorent séculairement, embrassent toutes les possibilités. »

Pour situer un phénomène, certains scientifiques affirment qu'il suffit de quatre coordonnées : les trois premières pour l'espace et la quatrième pour le temps. Selon Ts'ui Pên, la quatrième coordonnée

¹⁴⁷ Ce texte, écrit par une mathématicienne, d'inspiration borghésienne (çf. « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », in *Fictions*) me paraît bien illustrer l'approche cognitive : à la fois la multiplicité, l'enchevêtrement des choix et l'aspect technique des recours imaginaires, présentés ici comme curatifs, telles les visualisations tibétaines.

¹⁴⁸ Universitat de Barcelona, Departament de matemàtiques, article publié dans le n° 29 de la revue *Quadrature*.

n'est pas une ligne de temps qui avance inexorablement mais une enceinte tortueuse et presque inconcevable de dimension infinie.

Dans un univers de Ts'ui Pên, mon amie dit à son compagnon qu'elle ne désire plus jamais le voir. Dans un autre univers, elle se jette à ses pieds et lui promet un amour éternel. Dans un troisième, elle le tue.

Dans l'univers où je parle, mon amie a quitté son compagnon et s'est convaincue que cette décision ne fut pas la bonne. Dans le deuxième, elle s'est repentie de s'être jetée à ses pieds~ Dans le troisième univers elle est en prison, elle vient de lire la thèse de Ts'ui Pên et pour survivre à sa faute, elle est en train de s'obliger à la croire. Elle réfléchit maintenant à la possibilité de passer d'un univers à un autre, de chercher un croisement de temps qui lui permette, au moins, d'ajouter un passé à celui si terrible qui pèse en sa mémoire.

Désespérée, elle invoque Ts'ui Pên et il lui apparaît en rêve, en commettant une erreur : tomber amoureux d'elle, tomber amoureux de cette meurtrière tellement différente des femmes qu'il a aimées ; tomber amoureux lui, précisément, qui s'était juré de renoncer à l'amour pour tracer les lignes entremêlées de son labyrinthe. Mon amie, peut-être par confusion ou par peur (qui osera affirmer qu'il connaît les causes d'une passion), sent un feu qui brille en son intérieur et quand tous les deux se touchent, les sensations sont tellement intenses, tellement incommensurables, qu'il ne reste plus de place dans leur réalité pour d'autres univers.

Quand la passion est allumée, le temps est linéaire et avance. Quand la passion s'éteint, le temps commence à bifurquer de nouveau.

Préliminaires à une prospective des religions

ANNEXE 5

Pouvoir de la reconnaissance

[Retour à la table des matières](#)

Le 25 août 1945, il fait beau sur les Champs-Élysées. Paris vient d'être libérée. Un soldat américain remonte l'avenue, les yeux baignés de soleil, dans la ville inconnue, le nez au vent des senteurs de l'été.

Il a débarqué le 6 avril, sous un déluge de fer et de feu. Dans une église, en Normandie, il a vu des femmes et des enfants mutilés, morts dans d'atroces souffrances. Depuis, ce n'était plus un combat, mais une traque. Implacable, sans peur, il poursuivait une bête aveugle, maléfique, sanguinaire et blessée.

Cinq mois après, il est dans Paris, avec l'étrange incertitude du lendemain de la tâche accomplie. Il est seul, ne sachant où aller. Ses pas le conduisent machinalement vers une terrasse de café. Il s'assoit tranquillement.

Le serveur apparaît et soudain la peur, qui ne l'avait pas effleuré pendant ces mois de combat, la peur ancestrale le saisit. Tout son passé lui remonte à la gorge. Car cet homme est noir. Il a subi les humiliations quotidiennes des Blancs du Sud.

Génération après génération, les descendants des esclaves présentaient la nuit, à bout de bras, leurs enfants au ciel, en leur disant : regarde la seule chose qui soit plus grande que toi. Son grand-père lui

avait dit : il vaut mieux mourir pour, la liberté que vivre une vie d'humiliation. Un jour, même les Noirs seront libres.

Mais il avait bien vu. Il y a des écoles pour les Noirs, d'autres pour les Blancs. Jamais il ne serait jamais tout à fait libre et digne. Le grand-père avait raison. De nos jours le danger est la seule issue.

Et ici, dans cette France labourée de haine, il y a aussi des cafés pour les Blancs, d'autres pour les Noirs. Comment pourrait-il en être autrement ? Il va se faire chasser.

Le serveur approche. Il commence à se lever, prend l'air confus d'un enfant pris en défaut. Le serveur, qui n'avait rien vu, dit d'un ton neutre : « Et pour Monsieur, qu'est-ce que ce sera ? » Alors, en une seconde, il sent comme un vertige, l'univers bascule. C'est la fin du vieux monde. L'improbable terre promise existe, elle lui est révélée d'une parole machinale. Ici, il n'y a pas de différence entre les Noirs et les Blancs. L'homme alors se rassied et se met à pleurer.

Préliminaires à une prospective des religions

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

Amadou Hampâté Bâ, *Contes initiatiques peuls*, Stock, 1994.

Andler Daniel, *Introduction aux sciences cognitives* (colloque de Cerisy), Gallimard, Folio, 1992.

Arendt Hannah, *la Tradition cachée*, Christian Bourgois, 1987.

Averroès, *le Livre du discours décisif*, Flammarion, GF, 1996.

Bateson Gregory, *La Nature et la Pensée (Mind and Nature, 1979)*, le Seuil, 1984.

Bateson Gregory, *Vers une écologie de l'Esprit* (2 vol.), le Seuil, 1977, 1980.

Beauvallet Godefroy, *Un voyage d'exploration en sciences cognitives, une science est n4r*, l'Harmattan, 1996.

Berne Éric, *Que dites-vous après avoir dit bonjour?*, Tchou, 1972, 1979, 1981, 1983.

Bloch Maurice, *La Violence du religieux*, Odile Jacob, 1997, Cambridge University Press, 1992.

Bohm David, Edwards Mark, *Pour une évolution de la conscience*, éditions du Rocher, 1997.

Borgeaud Philippe, *la mère des dieux, de Cybèle à la Vierge Marie*, le Seuil, 1996.

Borges Jorge Luis, *Oeuvres complètes*, Gallimard, la Pléiade, 1993.

Bottéro Jean, *La Naissance de Dieu*, Gallimard, 1986, 1992.

Bottéro Jean, *Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux*, Gallimard, 1987.

Campbell Joseph, *Les Héros sont éternels*, Seghers, 1987.

Campbell Joseph, *Les Mythes à travers les âges*, le jour, 1994.

Cauvin Jacques, *Naissance des divinités, Naissance de l'agriculture, la révolution des symboles au néolithique*, CNRS, 1994.

Chodkiewicz Michel, *Un océan sans rivage, Ibn Arabi, le livre et la loi*, le Seuil, 1992.

Clevenot Michel (sous la direction de), *L'État des religions dans le monde*, la Découverte, le Cerf, 1987.

Cyrulnik Boris, *L'Ensorcellement du monde*, Odile Jacob, 1997.

Davy Marie-Madeleine, *Encyclopédie des mystiques*, Payot, 1996.

De Waal Frans, *De la réconciliation chez les primates*, Flammarion, 1992.

Desmond Morris, *Le Zoo humain*, Grasset, 1970 ; *le Singe nu*, Grasset, 1988.

Djalal AI-Din Rumi, *Ke Mesnevi, 150 contes soufis*, Albin Michel, 1988.

Doniger Wendy, *Siva, érotique et ascétique*, Gallimard, 1993.

Dumézil Georges, *Mythes et Dieux des Indo-Européens*, Flammarion, Champs, 1992.

Dupuy Jean-Pierre, *Aux origines des sciences cognitives*, la Découverte, 1994.

Eliade Mircea, *Histoire des idées et des croyances religieuses* (3 vol), Payot, 1989.

Eliade Mircea, *la Nostalgie des origines*, Gallimard, Folio-essais, 1971.

Mircea Eliade, *Le Chamanisme et les Techniques archaïques de l'extase*, Payot, 1978.

Enlart Janine, *Adam ou la Géométrie incarnée*, Sophon, 1981.

Eymerich & Peña, *le Manuel du inquisiteurs*, traduit par Luis Sala Molins, EHESS, 1973.

Ferguson Marilyn, *Les Enfants du Verseau*, Calmann-Lévy, 1981.

Fisch, Wcakland, Segal, *Tactiques du changement*, le Seuil, 1986.

Gardner Howard, *Histoire de la révolution cognitive, la nouvelle science de l'esprit* (1985), Payot, 1993.

Gauchet Marcel, *Le Désenchantement du monde, histoire politique de la religion*, Gallimard, 1985.

Ghazâlî, *le Tabernacle des Lumières*, le Seuil, Sagesses, 1981.

Grandet Pierre, *Hymnes de la religion d'Aton*, le Seuil, Sagesses, 1995.

Granet Marcel, *La Pensée chinoise*, Albin Michel, 1968. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Green Miranda Jane, *Mythes celtiques*, le Seuil, Sagesses, 1995.

Hegel G.W.F., *Leçons sur la philosophie de la religion*, J. Vrin, 1972

Heidegger Martin, « Die Frage der Technik », in *Essais et Conférences*, Gallimard, 1980.

Homo religiosus, hommage à Jean Delumeau, Fayard, 1997.

James E. O., *Le Culte de la déesse Mère dans l'histoire des religions*, le Mail, 1989.

Jaulin Robert, *Géomancie et Islam*, Christian Bourgois, 1991.

Joulin Robert, *La Paix blanche*, le Seuil, 1972 ; *l'Univers des totalitarismes*, Talmart, 1996.

Jung C. G., *Psychologie et Religion*, Ruchet Chastel, 1958, 1996.

Jung C. G., *Réponse à Job*, Buchet Chastel, 1996.

Khosrokhavar Fährad, *L'Islam des jeunes*, Flammarion, 1997.

Ki Zerbo Joseph, *Compagnons du Soleil, anthologie des grands textes de l'humanité sur les rapports de l'Homme et de la Nature*, la Découverte/ Unesco/Fondation pour le progrès de l'homme, 1992.

Kolakowski Leszek, *Dieu ne nous doit rien, brève remarque sur la religion de Pascal et Pespiit du jansénisme*, Albin Michel, Idées, 1997.

Lacarrière Jacques, *la Gnostiques*, Albin Michel, 1994.

Lapierre Jean-Pie, *Règles des moines : Pacôme, Augustin, Benoît, François d'Assise, Carmel*, le Seuil, Sagesses, 1982.

Le Roux Françoise, Guyonvarc'h Christian-J., *les Druides*, édition Ouest-France, 1986.

Lévi-Provençal E., *L'Espagne musulmane au Xe siècle*, Maisonneuve et Larose, 1996.

Lewis Bernard, *Le Langage politique de l'islam*, Gallimard, 1988.

Locke John, *Lettre sur la tolérance et Autres Textes*, Flammarion, 1992.

Maalouf Amin, *Les Jardins de lumière*, J.-C. Lattès, 1991.

Maturana Humberto R., Varela Francisco J., *l'Arbre de la connaissance*, Addison Wesley, 1994.

McCall Henrietta, *Mythes de la Mésopotamie*, le Seuil, Sagesses, 1994.

Michel Patrick (sous la direction de), *Religion et Démocratie*, Albin Michel, 1997.

Minsky Marvin, *la Société de l'esprit*, Interéditions, 1988.

Mozzani Éloïse, *Le Livre des superstitions*, Laffont, 1995.

Nagel Ernest, Newman James R., Gödel Kurt, Girard Jean-Yves, *Le Théorème de Gödel*, le Seuil, Sources, 1989.

Nathan Tobie, Hounkpatin Lucien, *la Parole de la forêt initiale*, Odile Jacob, 1996.

Nathan Tobie, *L'Influence qui guérit*, Odile Jacob, 1994.

Nelli René, *Écritures cathares*, éditions du Rocher, 1995.

Nelli René, *L'Érotique des troubadours*, 1984, Privat.

Newton Isaac, *Écrits sur la religion*, Gallimard, Tel, 1996.

O'Brien Joanne, Palmer Martin, *Atlas des religions dans le monde*, Autrement, avril 1994.

Page R. I., *Mythes nordiques*, le Seuil, Sagesses, 1993.

Priollaud Nicole, *L'Âme, récits et légendes de Bolivie*, Patiño, 1987.

Rahula Walpola, *L'Enseignement du Bouddha, d'après les textes les plus anciens*, le Seuil, Sagesses, 1961.

Redfield James, *les Leçons de vie de la prophétie des Andes*, Robert Laffont, 1995.

Régnier Philippe (sous la direction de), *Le Livre nouveau des saint-simoniens*, édition du Lérôt, 1992.

Roberts Bernadette, *Vie unitive*, les Deux Océans, 1990.

Roqueplo Philippe, *Penser la Technique*, le Seuil, 1983.

Sachs Oliver, *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, le Seuil, 1992.

Saint Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, texte définitif (1548), le Seuil, Points, 1982.

Schopenhauer, *Sur la religion*, Flammarion, GF, 1996

Shah Idries, *Contes derviches*, Courrier du livre, 1983.

Stiegler Bernard, *La Technique et le Temps*, vol. 1 & 2, Galilée, 1994, 1996.

Suarès Carlo, *La Bible restituée*, Sophon, 1983.

Taube Karl, *Mythes aztèques et mayas*, le Seuil, Sagesses, 1995.

Thomas d'Aquin, *Contre Averroès*, Flammarion, GF, 1997.

Turing Alan, Girard Jean-Yves, *La Machine de Turing* (the London Mathematical Society, 1991), le Seuil, 1995.

Varela Francisco J., *Invitation aux sciences cognitives*, le Seuil, Points-sciences, 1996.

Vernant Jean-Pierre, Bottéro Jean *et alii*, *Divination et Rationalité*, le Seuil, 1974.

Vernant Jean-Pierre, *Mythes et Pensée chez les Grecs*, la Découverte, 1974.

Veyne Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, le Seuil, Points, 1983.

Wachtel Nathan, *le Retour des ancêtres, Les Indiens urus de Bolivie, essai d'histoire régressive*, Gallimard, 1990.

Watzlawick Paul, *l'Invention de la réalité, contributions au constructivisme*, le Seuil, 1988.

Weber Max, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, Plon, 1964, 1967. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Weber Max, *Sociologie des religions*, Gallimard, 1996.

Worms Frédéric, *Droits de l'homme et Philosophie, une anthologie*, Presses Pocket, 1993.

Zheng Chantal, *Mythes et Croyances du monde chinois primitif*, Payot, 1989.